

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 44

JEAN-PAUL MARAT

Le Médecin, le Savant, le Philosophe,
le Journaliste, le Révolutionnaire.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 15 Décembre 1933

PAR

Georges-Stanislas JUSKIEWENSKI

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à GUETTAR-EL-AIECH (Algérie), le 16 mars 1907.

Examineurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur,	Président.
		CREYX, professeur.....	Juges.
		MURATET, professeur.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé, ...	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6. Place Saint-Christoly

1933

UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

1933-1934. — N° 44

JEAN-PAUL MARAT

Le Médecin, le Savant, le Philosophe,
le Journaliste, le Révolutionnaire.

THÈSE POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

présentée et soutenue publiquement le Vendredi 15 Décembre 1933

PAR

Georges-Stanislas JUSKIEWENSKI

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE.

Né à GUETTAR-EL-AIECH (Algérie), le 16 mars 1907.

Examinateurs de la Thèse	{	MM. SABRAZÈS, professeur.....	Président.
		CREYX, professeur.....	Juges.
		MURATET, professeur.....	
		DELMAS-MARSALET, agrégé....	

BORDEAUX

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE L'UNIVERSITÉ

Y. CADORET, DELMAS, SUCCESSEUR

6, Place Saint-Christoly

1933

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

M. SIGALAS..... Doyen.

PROFESSEURS HONORAIRES :

MM. POUSSON, MOURE, W: DUBREUILH, RIVIÈRE, BARTHE,
DENIGÈS, AUCHÉ, SELIER, BEILLE, CASSAËT

PROFESSEURS

	MM.		MM.
Clinique médicale.....	MAURIAC.	Zoologie et parasitologie.....	MANDOUL.
id.....	DUPÉRIÉ.	Médecine expérimentale.....	N.
Clinique chirurgicale.....	CHAVANNAZ.	Clinique ophtalmologique.....	TEULIÈRES.
id.....	BÉGOVIN.	Clinique chirurg. infantile et orthopédie..	ROCHER.
Pathologie et thérapeutiques générales...	CARLES.	Clinique gynécologique.....	GUYOT.
Clinique d'accouchements.....	ANDÉRODIAS.	Clinique méd. des maladies des enfants..	CRUCHET.
Anatomie pathol. et microscopie clinique.	SABRAZÈS.	Chimie biologique et médicale.....	DELAUNAY.
Anatomie.....	VILLEMIN.	Physique médicale et pharmaceutique....	SIGALAS.
Anatomie générale et histologie.....	G. DUBREUIL.	Médec. coloniale et clin. des mal. exotiques.	BONNIN.
Physiologie.....	PACHON.	Clinique des malad. cutanées et syphilitiques	PETGES.
Hygiène.....	LEURET.	Clinique des maladies des voies urinaires.	DUVERGEY
Médecine légale et déontologie.....	LANDE.	Clinique des malad. nerveuses et mentales.	ABADIE.
Electroradiologie et clin. d'électricité médic.	RÉCHOU.	Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	PORTMANN
Chimie.....	CHELLE.	Toxicologie et hygiène appliquée.....	LABAT.
Botanique et matière médicale.....	GOLSE.	Hydrologie thérapeutique et climatologie..	CREYX.
Pharmacie.....	DUPOUY.	Clinique dentaire.....	CAVALIÉ.

MM MICHELEAU (Médecine générale). MURATET (Anatomie pathologique). LACOSTE (Histologie).
PERY (Obstétrique). PERRENS (Maladies mentales). PAPIN (Chirurgie générale).
R. SIGALAS (Parasitologie et sciences naturelles). JEANNENEY (Chirurgie générale).

AGRÉGÉS EN EXERCICE :

	MM.		MM.
Anatomie.....	DUBECQ.	Chirurgie générale.....	CHARRIER.
id.....	DUFOUR.	id.....	LOUBAT.
Physiologie.....	FABRE.	Obstétrique.....	RIVIÈRE.
Médecine générale.....	AUBERTIN.	Ophtalmologie.....	BEAUVIEUX
id.....	DAMADE.	Physique médicale.....	N.
id.....	PIÉCHAUD.	Dermatologie et syphiligraphie.....	JOULIA.
id.....	DELMAS-MARSALET.	Oto-rhino-laryngologie.....	N.
id.....	N.	Chimie générale pharmaceut. et toxicologie.	VITTE
id.....	N.		

COURS COMPLÉMENTAIRES :

	MM.		MM.
Médecine opératoire.....	PAPIN.	Puériculture.....	FAUGÈRE.
Physiologie.....	FABRE.	Démonstrations et préparations pharmac..	N.
Pathologie médicale.....	DELMAS-MARSALET.	Zoologie et parasitologie.....	R. SIGALAS.
Accouchements.....	RIVIÈRE.		
Ophtalmologie.....		MM. CABANNES (en congé).	
Orthopédie chez l'adulte, pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes.		N.	
Cours complémentaire annexe. — Prothèse et rééducation professionnelle.....		GOURDON.	
id.....		DELGUEL.	
Clinique dentaire.....			

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs. et qu'elle entend ne leur donner ni approbation ni improbation.



A LA MÉMOIRE DE MES GRANDS-PARENTS

A LA MÉMOIRE
DE MADAME J. CAYSSAC
MA BELLE-MÈRE

A MAMAN

Si tu savais comme il m'est doux d'inscrire ton nom en tête de cet ouvrage ! Il est aussi ton œuvre, ô la meilleure des mères, puisque c'est toi qui m'as fait ce que je suis. Laisse-moi, maman, te dire ici encore, bien que les mots soient impuissants à exprimer de tels sentiments, tout l'amour, toute la reconnaissance, qui remplissent mon cœur de fils.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548415_0034

A MIMY
MA FEMME

Ma douce compagne.

A MON PETIT SERGE

A MA GRAND-MERE



A MON PERE

A MON BEAU-PERE HENRI MARES

*Croix de guerre,
Médaille militaire,
Médaille du Maroc.*

En témoignage d'affection.

A MON SI BON « PAPA » CAYSSAC

Ce n'est pas un gendre, mais son fils
qui lui dédicace ce travail.

Puisse-t-il trouver dans ce modeste don
tout l'amour filial que je lui voue, em-
preint de la plus indéfectible reconnais-
sance.

A MADAME ET MONSIEUR F. GILLET

A Olga, ma si douce et si affectueuse
sœur; à mon beau-frère, au nom des sen-
timents profondément fraternels qui
nous unissent, et à leur fils Jean-Claude.

A AIMÉE, MA SOEUR

Son grand frère !

A MADAME ET MONSIEUR V. CERVONI

Ils furent pour moi plus que tante et
oncle.

A MON ONCLE

LE CAPITAINE JOSEPH CAYSSAC

*Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Médaille militaire.*

Bien affectueusement.

A MONSIEUR MAURICE COLLET

Professeur de lettres.

A MONSIEUR EUGÈNE DELLAC

Lieutenant aux Affaires indigènes.

Mes cousins, mes frères.

A MES TANTES, ONCLES, COUSINS ET COUSINES

A TOUS MES CAMARADES DE L'ÉCOLE DU SERVICE
DE SANTÉ DE LA MARINE ET DES TROUPES COLONIALES

A MADAME, AU DOCTEUR L. MARTY

ET A LEUR FAMILLE.

Je les remercie ici de l'accueil si affectueux que j'ai toujours trouvé auprès d'eux.

A MADAME ET AU DOCTEUR PAOLI

Au nom d'une profonde et affectueuse
amitié scellée par les joies et les peines
communes.

AU DOCTEUR HENRI BAILLET

L'ami de toujours.

A MADAME, AU DOCTEUR SAPPEY

ET LEUR PETITE FRANÇOISE.

Qui perçoivent l'amitié et remboursent
l'affection.

A MADAME, AU DOCTEUR MOEVUS

ET LEUR PETITE CLAUDE.

Nos si bons amis.

A MADAME ET MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL
DE LA MARINE CANTON

En souvenir du 1^{er} juin 1932. Hommage
et respectueuse amitié.

A MONSIEUR LE MÉDECIN PRINCIPAL DE LA MARINE LE BOURGO

*Chirurgien des Hôpitaux maritimes,
Chevalier de la Légion d'honneur.*

En souvenir de Toulon, 1928-1929.

A MONSIEUR LE MÉDECIN GÉNÉRAL DARGEIN

*Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Colonies,
Commandeur de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MONSIEUR LE MÉDECIN EN CHEF BRUN

*Sous-Directeur de l'Ecole principale du Service de Santé de la Marine
et des Colonies,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

A MES MAÎTRES DE LA FACULTE ET DES HOPITAUX
DE BORDEAUX,
DE L'ECOLE DE SANTE NAVALE ET DE L'ECOLE ANNEXE
DE TOULON

A MES JUGES

A CEUX QUI M'ONT AIDÉ DANS CETTE TACHE :

A MONSIEUR LE PROFESSEUR G. PETGÈS

*Professeur de Clinique des maladies cutanées et syphilitiques
à la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux,
Médecin des Hôpitaux,
Officier de la Légion d'honneur,
Croix de guerre,
Officier de l'Instruction publique.*

Qui, très aimablement, a bien voulu
pour nous étudier la « lèpre » de Marat
et, en éminent dermatologiste, essayer
de jeter un peu plus de jour sur cette
affection.

AU DOCTEUR GRENIER DE CARDENAL

Au bibliophile distingué qui mit à notre disposition toute sa riche collection d'ouvrages de Marat.

A MONSIEUR ANATOLE DE MONZIE

Ministre de l'Education nationale.

En souvenir du 3 août 1931 et au nom
de l'amitié qu'il nous a toujours témoi-
gnée.

A MON PRESIDENT DE THESE

MONSIEUR LE PROFESSEUR J. SABRAZES

*Professeur d'Anatomie pathologique et de Microscopie clinique
à la Faculté de Médecine de Bordeaux,
Correspondant national de l'Académie de Médecine,
Médecin-chef du Service des contagieux à l'Hôpital d'isolement,
Chevalier de la Légion d'honneur,
Officier de l'Instruction publique.*

J'avoue, Monsieur, que j'ai longtemps hésité à vous soumettre le sujet de cette thèse.

Dans un numéro déjà vieux de la *Chronique médicale*, le Docteur Cabanès nous conte que, jeune étudiant en médecine, il avait conçu le projet de faire une thèse sur Marat. Il alla demander son avis à son professeur d'histoire médicale. Celui-ci, effrayé au seul nom du révolutionnaire, s'écria : « Une thèse sur l'homme aux cent mille têtes ? vous voulez donc attirer sur vous les foudres de la Faculté ? » Et Cabanès, apeuré, abandonna son projet.

Cette anecdote me fit plusieurs fois renoncer à mon sujet. Un jour, il y a deux ans, je vins en tremblant vous demander de me faire l'honneur de présider ma thèse sur Jean-Paul Marat, Docteur en médecine.

Dans votre laboratoire d'anatomie pathologique, tout imprégné de vos longues recherches scientifiques, vous m'avez fait le plus bienveillant accueil et vous m'avez longuement conseillé.

Veillez ici trouver, Monsieur, toute la gratitude, toute la profonde reconnaissance que je vous garde en même temps que l'admiration sans borne que j'éprouve pour le savant qui sait joindre harmonieusement à son esprit scientifique toutes les belles qualités de l'historien et de l'homme de lettres.

Il sera toujours infiniment agréable pour moi le souvenir de nos longues causeries.

Je vous dédie, cher Maître, cette thèse en communion dans Marat.

« Que l'auditeur se regarde comme une personne conviée à un repas. Il doit lui être indifférent si ce qu'on lui sert est du cru du maître de maison ou s'il l'a fait venir d'ailleurs; souvent il ferait mauvaise chère s'il réduisait celui qui l'invite à tout prendre dans son propre terroir. »

(PIERRE BAYLE, Réponses aux questions d'un provincial.)

IN LIMINE

« Aristocrates et démagogues, feuillans et patriotes, royalistes et républicains, étrangers et Français, hommes et femmes, jeunes et vieux, froids, indifférents, chaleureux, exagérés, tout le monde a voulu parler de Marat, tout le monde en a parlé, chacun se l'est figuré d'après soi-même, chacun l'a peint à sa guise, chacun l'a montré ou vu selon l'esprit de son parti, et selon le plus ou moins de lumière ou d'aveuglement, d'instinct ou de raison, de penchans ou de calculs qui déterminaient le choix de ce parti. Il est résulté de cette complication de traits, sous lequel on cherche Marat, non pas un portrait, mais une défiguration complète; non pas un dessin, mais un barbouillage; non pas Marat, mais une multitude de personnages contradictoires, dont pas un n'offre deux traits de suite de cet homme célèbre. »

(FABRE D'EGLANTINE.)

JEAN-PAUL MARAT

Le Médecin, le Savant, le Philosophe,
le Journaliste, le Révolutionnaire.

INTRODUCTION

« Vils calomniateurs qui vous acharnez à me diffamer, montrez donc comme moi vos mœurs, vos actions, votre vie tout entière, et la Nation jugera qui de nous a le droit de s'ériger en censeur. »

(*L'Ami du Peuple.*)

« L'histoire a de ces inconnus terribles », a dit Victor Hugo. Ne pourrait-on pas ajouter : elle a aussi de ces méconnus terribles ? Et parmi ces méconnus de l'histoire, Jean-Paul Marat, docteur en médecine, savant, philosophe, publiciste, révolutionnaire, ne doit-il pas prendre une des premières places ?

» Marat attend encore un juge impartial », écrit M. Edouard Herriot au début de la courte étude qu'il nous présente du célèbre révolutionnaire⁽¹⁾. Peu d'hommes, en effet, ont été jugés avec plus de sévérité, avec plus de partialité, avec plus de haine, dirons-nous. La raison ? Le Professeur W. Podwysowski pense la trouver, après avoir exposé certains des

(1) Edouard Herriot, *Dans la Forêt normande* : « Un couteau de quarante sous », p. 267.

écrits du conventionnel Marat, et notamment celui où il réclame deux cent soixante-dix mille têtes pour sauver la République⁽²⁾, dans ces preuves de sa bestialité et de sa haine du genre humain, qui ont fait que Marat a été classé par les historiens au rang des terroristes les plus insensés, et qu'on ne lui reconnaît aucune qualité positive. « Des écrivains, ajoute-t-il, aussi remarquables que Taine et Michelet ne trouvent dans la personnalité de Marat que des choses mauvaises et anormales. »

Et l'histoire, aidée de la légende créée souvent par la calomnie, a transmis à la postérité un Marat égal de Carrier, de Collot-d'Herbois, de Fouquier-Tinville, de Fouché. D'où vient pareille injustice à l'égard de celui que Paul Lacroix appelle « le savant profond et hardi, le philosophe sagace et intelligent, le moraliste sensible et passionné, l'écrivain pittoresque, ... le législateur sage et humain » ? Nous ne pourrions en trouver meilleure explication que dans cet extrait d'une lettre adressée par Augustin Robespierre à son ami Buissart⁽³⁾ : « ... Jugez de notre situation politique, situation amenée par la calomnie. Des patriotes ardents et peu éclairés sont en ce moment d'accord avec les conspirateurs pour panthéoniser Marat.

» Telles sont les circonstances, que cette proposition peut éterniser une calomnie, que la haine qui semble abandonner un cadavre s'attachera à Marat dans le tombeau et que le système des ennemis de la liberté reprendra avec plus de force que si notre collègue était encore parmi nous. Le plus habile observateur doit s'étonner que l'arme la plus terrible des ennemis de la liberté soit la calomnie.

» ... Une calomnie, quelque absurde qu'elle soit, ne s'efface point. »

Juste remarque, prophétie même, puisque jusqu'à nos jours nombre d'historiens, et non des moindres, n'ont vu

(2) *Berl. Klin. Wochenschr.*, 1909, XLVI, p. 425.

(3) Cf. chapitre IV la lettre dont est extrait ce passage.

et jugé Marat qu'à travers ces « calomnies » auxquelles Augustin Robespierre assigne comme origine Caen, la ville où s'étaient réfugiés les Girondins proscrits.

Lorsque Taine, étudiant la « psychologie des chefs jacobins », écrit ⁽⁴⁾ : « Des trois, Marat est le plus monstrueux, il confine à l'aliéné et il en offre les principaux traits, il rejoint Mme Roland s'écriant : « C'est un monstre ! ». Lorsque Michelet, dans sa préface de *la Terreur*, nous le présente comme un « hystérique, un furieux troublé par la hantise du sang », il rejoint les Girondins et prend pour son propre compte leur haine.

Diatribes, pamphlets, écrits injurieux et outrageants, voilà ce que longtemps a provoqué le nom de Marat. Walter Scott le dénomme « un limier altéré de sang; un loup enragé », et Carlyle ⁽⁵⁾ l'invective en ces termes : « Horseleech, doogleech »; W. Burr le considère comme un produit du rousseauisme filtré à travers un cerveau de pronoïaque ⁽⁶⁾.

Encore si cette haine s'adressait au seul homme politique ! mais elle le dépasse, elle s'attache à détruire le savant, le philosophe, le médecin, et c'est alors le Marat de Taine, qui, « pendant trente ans, a roulé en Europe ou végété à Paris en nomade ou en subalterne, écrivain sifflé, savant contesté, philosophe ignoré, publiciste de troisième ordre, aspirant à toutes les célébrités et à toutes les grandeurs, candidat perpétuel et perpétuellement repoussé »; c'est Marat professeur de broderie à Edinbourg; c'est Marat condamné à Oxford à cinq ans de travaux forcés pour un vol de médailles au préjudice du muséum de la ville ⁽⁷⁾; c'est enfin Marat usurpant le

(4) Taine, *Revue des Deux-Mondes*, 1884, p. 325 et suiv.

(5) Carlyle, *Histoire de la Révolution française*.

(6) W. Burr, *Jean-Paul Marat, physician, révolutionnist paranoïac (Annales médicales historiques*, New-York, 1919, II, 248-261).

(7) M. M.-H. Morse Stephens (*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 sept. 1893) a recherché ce qu'il y avait de fondé dans ce fait. Le résultat de ses recherches montre qu'il y a eu là confusion de nom. Le voleur était un certain Le Maître, alias Maire, alias Mara, professeur, à Oxford, de dessin de « broderie de tambour ». La date du vol (3 fév. 1776) montre aussi qu'il

titre de docteur en médecine alors qu'il n'aurait été que vétérinaire (8).

Mais, peu à peu, la vérité se fait jour, l'homme émerge de l'ombre, de ce que le Docteur Cabanès appelle l'« enfer de l'histoire », de la boue enfin, où l'avaient rejeté maints écrivains. Des historiens s'appliquent à mieux étudier sa vie, toute remplie d'un travail surhumain; des savants lisent, jugent et apprécient à leur juste valeur ses ouvrages scientifiques.

« Jusqu'à trente ans, écrit M. Alfred Bougeard, j'ai jugé Marat sur ce qu'on disait autour de moi, sur ce que j'avais lu dans les historiens modernes, je le maudissais, j'en le conspuais, je le reniais. Vint l'expérience qui m'apprit (trop tard, hélas !) quel cas on doit faire de l'opinion des gens du monde et des jugements de l'histoire; la voie de la foule n'est guère qu'un écho; les assertions des écrivains sont le plus souvent entachées d'ignorance ou de sottise et de fantaisie, quand elles ne sont pas dictées par la mauvaise foi à la solde des partis...

«... Je me suis demandé un jour ce que Marat avait écrit, dit ou fait; je ne savais de tout cela que ce que m'en avaient répété des gens aussi peu instruits que moi ou intéressés à me tromper. Honteux de moi-même, je résolus... d'étudier les trente volumes qu'il a laissés, de peser ses principes... Dépouillement achevé des pièces de conviction, j'ai reconnu que j'avais été injuste, illogique et lâche d'avoir accusé, calomnié, sur des allégations sans fondement. » (9).

Et c'est alors le Docteur Foveau de Courmelles qui écrit :

ne pouvait s'agir là de Jean-Paul, lequel, à cette époque, médecin réputé de l'aristocratique quartier de « Soho », publiait son *Essai on gleets*, dédié « à l'honorable compagnie des chirurgiens de Londres ». Cf. aussi à ce sujet *The Star*, de Glasgow, 4 mars 1793.

(8) Le texte du diplôme, rédigé en latin, a été adressé par le Docteur Stauffer, de Neuchâtel, à M. Cabanès, qui le reproduit dans son *Marat inconnu*, p. 63. M. Chevrement, qui a eu l'original entre ses mains, en donne la traduction dans son *Jean-Paul Marat, esprit politique*.

(9) Alfred Bougeard, *Marat, l'Ami du Peuple*, préface.

« Nous pouvons revendiquer hautement Marat comme un électricien et un électrothérapeute de la plus haute valeur...; le terme de Franklinisation, attribué à l'électricité statique, en médecine est absolument injustifié; celui de Maratisation conviendrait infiniment mieux et serait plus équitable. » (10). Et c'est aussi le Professeur Truc, de Montpellier, qui reconnaît qu'en oculistique, Marat possédait une grande et réelle valeur (11).

Il faut cependant reconnaître que, bien avant, d'autres, des contemporains, avaient déjà jugé Marat avec plus d'indulgence. « Le royaliste Beaulieu, nous dit le Docteur Cabanès, n'a pas craint d'avancer qu'il n'était ni sans moyens naturels ni même sans une instruction assez étendue. » M. Beaulieu ajoute, dans la biographie universelle de Michaud: « Les œuvres de Marat ne sont pas dépourvues de sagacité; elles annoncent des études suivies; son style n'est pas sans mérite. » Pour Fabre d'Eglantine, il « avait du génie, de l'esprit, de l'érudition et du goût, et point de vices ». Saint-Just, l'Intègre, le Vertueux, lui trouvait une âme pleine de sens. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) écrit, en guise d'avant-propos pour une réimpression d'un *Roman de cœur*, de Marat : « Il y a eu deux Marat ..., le Marat que tout le monde sait ... et l'autre Marat dont personne aujourd'hui ne soupçonne l'existence, celui qui fut l'élève et l'admirateur de Rousseau, l'ami de la nature, le savant auteur de plusieurs découvertes dignes de Newton dans la chimie et la physique, l'écrivain énergique et coloré qui a fait un livre de philosophie digne du philosophe de Genève... Celui-là n'a écrit que des ouvrages scientifiques, philosophiques et littéraires. Il mourut, ou plutôt il disparut à la fin de l'année 1789 pour faire place à son homonyme. » (12).

Bien que l'hommage soit grand, trop grand même peut-être, nous ne pouvons entièrement l'admettre, car il ne nous

(10) Foveau de Courmelles, in *Chronique médicale*, 1902, p. 436.

(11) Professeur Truc, in *Chronique médicale*, 1911, p. 65.

(12) Un *Roman de cœur*, t. I, 18, 19.

semble pas possible de scinder ainsi en deux parties nettement distinctes la vie de Marat. Marat est un; l'homme d'après 1789 est le même que celui dont parle Paul Lacroix: et combien plus juste nous paraît l'essai d'explication d'un seul Marat que nous donne le Professeur R. Gottschalk ⁽¹³⁾ : « A notre époque moderne, la fabrication de tout article de commerce est soigneusement divisée en un grand nombre d'opérations minutieuses et distinctes... Notre époque est celle de la spécialisation. Il n'en était pas ainsi avant que la révolution industrielle n'eût rendu nécessaire notre minutieuse division du travail dans l'industrie. Dans les premières années du xviii^e siècle, l'homme fortuné et cultivé abordait un grand nombre de sciences. Montesquieu, surtout connu comme philosophe politique, fit aussi des vers, des romans, de l'histoire et de la physiologie. Voltaire était presque un génie universel. Goethe, en Allemagne; Priestley, en Angleterre, et Franklin, en Amérique, étaient également encyclopédiques. Cependant, le siècle tout entier tendait vers une crise politique. Quelle que pût être la vocation d'un homme, les intérêts politiques monopolisaient probablement une grande part de ses loisirs s'il était moins attentif aux problèmes de son temps. Par conséquent, lorsque vint la Révolution française annoncée depuis longtemps, l'attention des esprits éminents se tourna tout naturellement vers les événements politiques. Quand un homme a des intérêts variés et nombreux, il est moins difficile pour lui de se consacrer plus spécialement à l'un d'eux en cas de besoin, que de changer complètement une carrière très spécialisée et bornée à un seul champ d'activité. C'est ainsi que, sans un très grand sacrifice et sans probablement se figurer qu'un tel pas changerait le cours de leur vie, Bailly l'astronome, Condorcet le philosophe, Lafayette le soldat, Talleyrand le prêtre, tous devinrent d'abord des hommes d'Etat abandonnant

(13) Louis-R. Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, p. 11 et 12.

entièrement leur profession, en ne leur consacrant, par la suite, que peu d'attention...

» Parmi ceux que la Révolution française toucha ainsi se trouve Jean-Paul Marat. »

L'encyclopédie, voilà l'explication; c'est là le fait qui empêche que l'on puisse étudier en l'Ami du peuple un personnage tout différent de celui de Jean-Paul Marat, docteur en médecine, savant, philosophe.

Jean-Paul Marat ! cet homme que d'aucuns ont aimé, voire admiré, que d'autres, et les plus nombreux, ont haï au point de ramasser la basse calomnie pour la transmettre à la postérité comme une vérité, cet homme qu'« un sort injurieux, depuis un siècle, livre au mépris de l'histoire » (Pardon, Sainte-Beuve !), l'idée nous est venue, en tant que médecin, de l'étudier et, sinon de le juger, du moins de l'expliquer. Marat nous appartient, à nous, médecins, au double titre de docteur en médecine et de malade.

Car Marat fut un malade. « Sa santé ! elle lui manqua souvent, écrit le Docteur Cabanès, aussi bien la santé morale que la santé physique. » Défaut de santé physique ? Oui. Et nous étudierons plus loin ce mal dont « il essayait en vain d'éteindre la brûlure profonde et de calmer les vésicantes démangeaisons par des immersions et par des manœuvres hydrothérapiques, lesquelles parfois se prolongeaient pendant des journées entières. » (14). Mais son mal moral ! est-ce à dire, comme le pense le Docteur Nass, que le cas de Marat relève purement et simplement de la clinique mentale; que, dans la série des fous de l'histoire, il devrait occuper une place d'honneur ? Nous ne le croyons pas. Rien dans Marat, à notre avis, ne relève de la psychiatrie.

Après une biographie de Jean-Paul Marat, biographie qu'il importe de connaître pour mieux comprendre le personnage, nous étudierons donc ce qui nous intéresse nous, médecins,

(14) Henri Ceard, *Evénement*, 1890.

d'une façon toute particulière : Marat malade, sous les deux angles du physique et du psychique.

Et si cet ouvrage ne réussit pas entièrement à effacer l'image du Marat monstre sanguinaire, telle que l'a forgée l'histoire, du moins, et c'est là son but, nous espérons qu'il lui fera reprendre, dans l'histoire de la médecine, la place qu'il mérite.

CHAPITRE PREMIER

LA VIE DE JEAN-PAUL MARAT

(1743-1793)

« A cinq ans, j'aurais voulu être maître d'école;
à quinze ans, professeur; auteur à dix-huit, génie
créateur à vingt, comme j'ambitionne aujourd'hui
la gloire de m'immoler pour la Patrie. »

(Jean-Paul MARAT, *L'Ami du Peuple*.)

« Les âmes franches et droites, comme la vôtre,
ne connaissent pas toutes les routes tortueuses...
ou plutôt elles les dédaignent. »

BRISSOT, *Lettre à Jean-Paul Marat*.)

I

PREMIERES ANNEES

(1743-1765)

Jean-Paul Marat naquit le 24 mai 1743, à Boudry, près de Neuchâtel, domaine du roi de Prusse depuis le traité d'Utrecht.

Son père, un Sarde, qui s'était enfui d'une abbaye de Cagliari, « préférant la liberté du monde aux restrictions d'une vie monastique » ⁽¹⁾, était professeur de langues et desinateur sur étoffes. Il signait Mara, et le *t* final fut ajouté plus tard par Jean-Paul pour donner à son nom une allure plus française. D'aucuns prétendent qu'il était d'origine sémitique, et M. Gérard Walter semble l'admettre, qui trouve à l' « Ami du Peuple » des traits à type oriental nettement prononcé.

Sa mère, Louise Cabrol, Suisse, descendait d'une famille de protestants français réfugiés à Genève après la révocation de l'Edit de Nantes.

Il était l'aîné de six enfants. De ses sœurs et frères, deux surtout nous sont connus : Albertine Marat, qui défendit avec un profond amour la mémoire de son frère; et Henri ⁽²⁾, qui, sous le nom de M. de Boudry, eut une brillante carrière de professeur au lycée de Tsarkoïé-Selo où était édu-

(1) Gottschalk, *Jean-Paul Marat, l'Ami du Peuple*, p. 43.

(2) On prétend que le véritable nom de M. de Boudry était David et non Henri.

quée alors la jeunesse de la haute aristocratie russe; il compta parmi ses plus fidèles élèves le prince Gortchakov⁽³⁾.

Famille de petits bourgeois, certes, mais d'une grande honnêteté et très considérée à Boudry.

« Par un bonheur peu commun, écrira Marat, j'ai eu l'avantage de recevoir une éducation très soignée dans la maison paternelle, d'échapper à toutes les habitudes vicieuses de l'enfance qui énervent et dégradent l'homme, d'éviter tous les écarts de la jeunesse et d'arriver à la virilité sans m'être abandonné à la fougue des passions; j'étais vierge à vingt-un ans, et déjà j'étais depuis longtemps livré à la méditation du cabinet »⁽⁴⁾.

Donc nulle influence pernicieuse dans son enfance; éducation parfaite; et Jean-Paul grandit près d'un père sévère et d'une mère très douce et d'une grande sensibilité. Sa mère ! Il l'aima profondément, et c'est en termes émus que, chaque fois, il parlera d'elle. Elle lui a appris à aimer les humbles, ce peuple dont toujours Marat se proclamera l'ami et le défenseur; elle lui inculqua aussi le sens moral et l'amour de la gloire et de la justice. Et surtout elle en fit un sensible : « C'est de la nature que je tiens la trempe de mon âme, mais c'est à ma mère que je dois le développement de mon caractère. Cette femme respectable, dont je déplore encore la perte, cultiva mes premiers ans; elle seule fit éclore dans mon âme la philanthropie. C'est par mes mains qu'elle faisait passer les secours qu'elle donnait aux indigents, et le ton d'intérêt qu'elle mettait en leur parlant m'inspira celui dont elle était aimée.

» L'amour des hommes est la base de celui de la justice, car l'idée du juste ne se développe pas moins par le sentiment que par la raison. A cet âge, je ne pouvais supporter la vue d'un mauvais traitement exercé contre autrui; l'aspect

(3) Le prince Alexandre Michailovitch Gortchakov fut, par la suite, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Alexandre II et fit pendant longtemps échec à la politique de Bismark.

(4) Jean-Paul Marat, *Journal de la République française*.

d'une cruauté me soulevait d'indignation, et toujours le spectacle d'une injustice fit bondir mon cœur comme le sentiment d'un outrage personnel. » (3).

Car, et nous y reviendrons, Marat fut d'une grande sensibilité; et même, dans les dernières années de sa vie, au plus fort de la tourmente révolutionnaire, alors que, la patrie en danger, Danton organisait la lutte contre l'ennemi extérieur, Robespierre et Marat contre l'ennemi intérieur, alors que ce dernier réclamait des têtes et des têtes pour sauver la République, même à cette époque où les révolutionnaires étaient des tigres déchaînés, à l'idée que leur œuvre allait peut-être sombrer, Jean-Paul se montra un sensible. C'est à cette sensibilité que le Girondin Ducos dut la vie. Et c'est grâce à la connaissance de cette âme sensible qui s'apitoyait tant sur les malheureux que Charlotte Corday réussit à s'introduire auprès de l'« Ami du Peuple ». Après deux lettres restées sans réponse, et plusieurs tentatives infructueuses, elle lui fit tenir ce mot : « Je vous ai écrit ce matin, Marat, avez-vous reçu ma lettre ? Puis-je espérer un moment d'audience ? Si vous l'avez reçue, j'espère que vous ne me refuserez pas, voyant combien la chose est intéressante. Il suffit que je sois bien malheureuse pour avoir droit à votre protection. »

Ainsi donc, sur Marat, une première influence, une première empreinte, la plus douce, celle de sa mère.

Nous manquons de renseignements détaillés sur son enfance et nous n'en connaissons souvent que ce qu'il veut bien nous confier.

Il fut d'un caractère têtu et violent, et le Docteur Cabanès nous conte, à ce sujet, l'histoire suivante : « Il avait onze ans; puni injustement, selon lui, il refuse pendant deux jours d'aller à l'école, et, pendant ces deux jours, se prive de toute nourriture. Ses parents ne pouvant venir à bout de son obstination l'enferment dans une chambre : il ouvre la croisée

(3) Jean-Paul Marat, *Journal de la République française*, n° 98.

et se précipite dans la rue. Il en résulta une blessure au front dont il garda toute sa vie la cicatrice. » (6).

Mais ce fut un travailleur. Tout jeune, à l'âge où les enfants pensent surtout aux jeux; plus grand, à l'âge où les adolescents rêvent surtout à l'amour, il travaille, lui, avec acharnement, sans répit, poussé par un désir immense de s'instruire. Il s'adonne à l'étude des langues; il apprend le français et l'anglais, l'italien, l'espagnol, le hollandais. Il s'attaque aux langues mortes; et il lit. Il lit tout avec avidité. C'est l'époque où Helvétius, d'Alembert, Diderot, préparent leur *Encyclopédie*; où Voltaire écrit ses *Lettres philosophiques* et ses *Discours sur l'Homme*; c'est l'époque de *Zadig* et de *Micromégas*; c'est enfin l'époque où le châtelain de La Brède, déjà célèbre par ses *Lettres persanes*, fait connaître ses *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, publie son *Esprit des lois*, et où le philosophe de Genève lance à travers le monde son *Contrat social* et son *Emile*.

Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau ! Ce sont eux les véritables maîtres de Marat; il lit l'un et l'autre avec enthousiasme; il les admire tous deux, vénérant peut-être plus le premier, car « Rousseau ne possédant rien et étant sans famille courait moins de risques en attaquant la société ». Toute son âme est imprégnée de leurs écrits et de leurs théories.

Influence de Montesquieu ? « Son goût pour les faits, un certain procédé de recherche et de composition, qui rappellerait sans trop de déformation la méthode à laquelle nous devons l'*Esprit des lois*. » (7).

Influence de Jean-Jacques ? Presque toute sa vie évoluera sous le signe de Rousseau. On a écrit que Marat était un produit du « rousseauisme »; c'est vrai, et parmi tous les révolutionnaires qui se réclameront du philosophe ombré-

(6) Cabanès, *Marat inconnu*, p. 39.

(7) Edouard Herriot, *Dans la Forêt normande*, p. 274.

geux, il est, certes, nous le verrons, celui qui en aura le plus le droit.

Et Marat grandit sous cette triple empreinte, de sa mère, de Montesquieu, et de Rousseau.

Il a seize ans, et le besoin de s'instruire davantage le pousse à quitter son pays pour la France.

Car Marat n'est pas Français; il n'est pas Suisse non plus, comme beaucoup d'historiens se complaisent à l'écrire. Né dans un territoire qui, jusqu'en 1814, appartiendra au roi de Prusse, il est, à sa naissance, sujet prussien, et il fera jouer cette qualité, lorsque, vingt ans plus tard, il sollicitera quelque marque d'intérêt de la part de Frédéric-le-Grand, ami des Arts et des Sciences. Se considère-t-il même vraiment sujet prussien ? Non, Marat n'a pas de patrie; c'est un « Européen ». « J'ai vécu, dit-il, deux années à Bordeaux, dix à Londres, une à Dublin, une à La Haye, à Utrecht, à Amsterdam, dix-neuf à Paris, et j'ai parcouru la moitié de l'Europe. » Durant son séjour en Angleterre, il se proclamera citoyen anglais, écrira et agira en sujet anglais. Plus tard, il songera à quitter Paris et, se réclamant d'une prétendue origine hispanique, il essayera de se fixer à Madrid. Il ne deviendra véritablement et entièrement Français qu'en 1789.

Sa première étape en France semble avoir été Bordeaux. Cependant, certains auteurs, dont Hector Fleischmann, le signalent comme s'étant arrêté d'abord à Toulouse, où il aurait commencé sa médecine. Nous n'avons pas pu retrouver trace de son passage dans cette ville.

Voici donc Marat à Bordeaux et, puisque durant quatre ans nos études nous ont fait Bordelais, qu'on nous permette de nous étendre davantage sur le séjour qu'il fit dans notre belle capitale d'Aquitaine.

Il y occupe le poste de précepteur des enfants de M. Paul Nairac. Nous sommes en 1759; Jean-Paul a seize ans, l'âge des illusions et des plus doux espoirs. Quelle maturité d'esprit chez ce pâle garçon, à peine plus âgé que ses élèves; quelle culture dut reconnaître en lui ce monsieur Nairac pour

lui confier ainsi l'éducation de ses enfants ! Le Docteur Cabanès s'étonne que Paul Nairac, futur député royaliste aux Etats Généraux, ait pris pour cette fonction toute de confiance le démagogue Marat et, en guise d'explication, émet l'hypothèse que Mme Nairac, née Jeanne-Barbe Walter, compatriote de Jean-Paul, dut influencer sur le choix de son mari et l'engager à confier leurs enfants au jeune Neuchâtelois; peut-être; toutefois, comme le note si judicieusement M. Gérard Walter, en 1789, M. Paul Nairac ne pouvait pas prévoir ce que, trente ans plus tard, il adviendrait de Marat et de lui-même.

C'est à l'étude du Docteur Gyoux⁽⁸⁾ que nous devons d'avoir d'amples renseignements sur les Nairac. Fils d'une vieille famille de riches raffineurs bordelais, Paul Nairac, armateur, habitait, cours du Jardin-Public, l'immeuble qui devint plus tard l'hôtel de Curzay. Il faisait partie de la haute bourgeoisie bordelaise et était en grand renom dans notre ville. On voit chez son arrière-petit-fils « un portrait fort beau de Louis XVI que ce roi lui donna en témoignage de reconnaissance », Paul Nairac ayant fourni ses navires pour le transport des troupes lors de la guerre d'Amérique. Ce riche armateur bordelais « a été, ajoute le Docteur Gyoux, en relations avec les personnages les plus considérables de son siècle. Il fut, pendant trente ans, un des hommes les plus marquants de la cité bordelaise. Son salon fut un des plus fréquentés de la ville, et des personnalités de tout ordre s'y pressaient ».

Et dans ce salon que fréquentait la haute bourgeoisie, il est probable qu'on y recevait les parents de quelques-uns des futurs députés girondins; on y voyait les Guadet, parents de Marguerite Elie, qui, plus tard, après avoir réclamé des poursuites contre Danton et Robespierre, fit décréter Marat d'accusation; les Gensonné, les Ducos; Jean-Paul les rencontra souvent, les connut. Il s'en souviendra bien plus tard lorsque, sur la liste des Girondins proscrits par la Montagne,

(8) *L'hygiène de la famille*, 1899, article cité par la *Chronique médicale*, 1899, p. 467.

il réussira à faire effacer le nom de François Ducos. Peut-être est-ce, nous aimons à le croire, le doux souvenir de ces belles années, passées à Bordeaux qui le poussera à ce geste de clémence⁽⁹⁾, geste qui sera, d'ailleurs, bien mal récompensé, puisque Ducos, arraché à la liste de mort par l' « Ami du Peuple », pour se justifier auprès de ses amis de la mesure d'exception dont il avait été l'objet, après l'assassinat de Marat, attaquera sa mémoire avec une violence et un acharnement inouïs.

Marat ne s'endort pas dans son rôle de précepteur; sa fonction lui laisse des loisirs; il en profite pour travailler, toujours avec la même ardeur, avec la même avidité. Tout en continuant ses lectures de tous les ouvrages philosophiques, scientifiques, littéraires, qui abondent, en cette époque d'encyclopédie, il entre dans une nouvelle voie et commence sa médecine.

Puis, un jour, brusquement, il quitte Bordeaux; sans cause, sans autre motif, semble-t-il, que son désir de voyager, de connaître toujours plus. Deux ans plus tôt, il a quitté son Boudry natal et les sévères sommets du Jura pour partir à la conquête de la gloire : sur cette route, Bordeaux n'est qu'une étape.

Il ne perdra cependant pas toute attache avec notre ville. Lorsque, en 1782, l'Académie de Bordeaux ouvrira un concours avec, pour sujet : *l'Eloge de Montesquieu*, Jean-Paul y enverra un opusculé avec cette maxime pour préface : « Pour peindre un Alexandre, il faudrait un Apelle. »⁽¹⁰⁾.

(9) « Il convient de dire, à ce propos, que le crime de Charlotte Corday a mis fin à l'espérance qu'avaient certains Girondins d'échapper au supplice. En croyant tuer l'ennemi du parti de la Gironde, Charlotte Corday, a, au contraire, fait disparaître celui qui voulait et pouvait sauver les Girondins. C'était entre autres la conviction de Ducos. » *Les origines de Bordeaux, étude d'histoire et d'hygiène* (*L'hygiène de la famille*, juin 1899), in *Chronique médicale*, 1899, p. 468.

(10) Le Prix ne fut pas accordé, l'Académie de Bordeaux reconnaissant que « Montesquieu ne peut être loué que par des grands écrivains, et les grands écrivains se vouent rarement à la gloire des auteurs », « C'est pour ce motif qu'elle ne jugea pas bon de décerner la récompense qu'elle avait annoncée,

Marat quitte donc Bordeaux et gagne Paris où il va séjourner trois ans. C'est la période de sa vie la moins connue; guère de renseignements sur ce qu'il y fait. Nous savons seulement qu'une expédition se préparant à partir pour Tobolsk, en Sibérie, sous la direction de l'abbé Chappe d'Hauteroche, avec mission d'observer et d'étudier le passage de Vénus sur le Soleil, Marat sollicite de Louis XV la faveur d'en faire partie; sans doute en raison de son trop jeune âge, sa demande ne fut pas agréée. Première désillusion, suivie immédiatement d'une autre plus cruelle encore : Jean-Paul, l'esprit plein de ces hommes dont il a tant lu les œuvres et auxquels le monde entier s'intéresse, essaye d'entrer en relation avec les encyclopédistes; en vain; qu'ont à faire, avec ce jeune inconnu, des célébrités du rang d'Helvétius, de Diderot, de d'Alembert, de Voltaire ? Et, âme sensible, il en souffre. Il se rejette dans le travail, son seul plaisir, son refuge; il commence à écrire; il jette sur ses papiers des notes qui seront l'ossature des « chaînes de l'esclavage »; il s'essaye au genre littéraire et entreprend un roman : *Les aventures du jeune comte Potowski*.

Mais déjà Paris ne le retient plus. Le vagabond repart... Années obscures, pendant lesquelles il se rend en Angleterre, puis en Hollande, où nous le retrouvons à La Haye, Amsterdam, Utrecht, et, enfin, de nouveau, en Angleterre, où il va désormais séjourner onze ans.

le grand écrivain qui l'aurait méritée ne s'étant pas révélé ». Docteur Cabanès, *Marat inconnu*, p. 44.

II

MARAT EN ANGLETERRE

(1765-1776)

L'obscurité qui entoure la vie de Marat depuis qu'il a quitté Bordeaux continue à régner sur les premières années de son séjour dans le Royaume-Uni. Il est probable qu'elles furent pénibles, et Marat a certainement végété là comme, durant trois ans, il avait végété à Paris et en Hollande.

Puis, brusquement, la lumière jaillit. Et nous retrouvons Marat installé à Londres, dans Soho, le quartier aristocratique. Il fréquente la meilleure société londonienne. Lord Lyttelton, littérateur, qui fut chancelier de l'Echiquier, le prend en amitié; il le met en relations avec le comte Pouchkine, ambassadeur de Russie à la Cour de Londres, qui offre à Marat un poste de professeur à Saint-Pétersbourg, offre qui fut repoussée par Jean-Paul. Il est en grande et intime faveur auprès de la célèbre artiste peintre Angélica Kaufmann, de l'Académie royale⁽¹⁾.

De plus, il est docteur en médecine de l'Université de Saint-André d'Ecosse, ayant pour parrains deux médecins célèbres alors : Hugues James et William Buchan⁽²⁾. Entre temps, il

(1) Marie-Anne-Catherine-Angelica Kaufmann, Suisse, appelée à Londres à cause de sa célébrité, habitait dans Soho une maison voisine de celle de Marat. Elle venait, à l'époque où elle connut Jean-Paul, de subir une triste mésaventure : mariée au comte de Horn, elle s'aperçut bientôt que son mari, vulgaire aventurier, était en réalité un ancien laquais. On cite parmi ses œuvres : *Les lamentations sur la mort du jeune Pallas* (Musée de Vienne) et *La Religion entourée des Vertus* (National Gallery).

(2) Il semble qu'il s'agisse là du William Buchan qui se rendit célèbre à l'époque, surtout par deux ouvrages : *La médecine domestique* et *Les devoirs d'une mère*.

a reçu à Newcastle un diplôme lui conférant droit de cité dans cette ville, en récompense des services rendus au cours d'une épidémie ⁽³⁾.

C'est alors qu'il fait paraître ses premiers ouvrages philosophiques et sociaux, ainsi que ses premiers travaux médicaux.

« On ne comprend rien à l'histoire de Marat, écrit M. Edouard Herriot, à la formation de son esprit et de son... caractère, si l'on néglige, comme trop souvent on l'a fait, l'influence du milieu où il s'est préparé. » Ce milieu, c'est l'Angleterre.

Et M. Herriot nous donne un saisissant, mais, hélas ! trop court tableau de la Grande-Bretagne, à cette époque. Nous nous permettons, en nous excusant auprès de l'auteur de *la Forêt normande*, de le reproduire ici, pensant qu'il fera saisir, mieux que tout superflu commentaire, l'atmosphère dans laquelle se sont écoulés onze ans de la vie de Marat ⁽⁴⁾ : « L'Angleterre, vers cette fin du XVIII^e siècle, offre un spectacle passionnant pour l'esprit tourné vers les luttes sociales. Lutte prodigieuse entre la misère et la gloire : gloire à l'extérieur, misère en dedans. Maître des affaires, puisqu'il maîtrise les finances, souverain plus que le roi, mais exerçant cette souveraineté au nom et pour le compte d'une aristocratie qui envoie ses aînés aux Lords et ses cadets aux Communes, laissant peser sur le pouvoir politique la tutelle écrasante de l'argent, centre d'une vénalité qui connaît toutes les formes, le Parlement anglais, en cette curieuse période, gouverne sans grandeur avec une apparente tolérance et un libéralisme verbal qui couvre, en réalité, les pires abus...

» ... Il (Marat) assiste à la croisade méthodiste de John Wesley, entre peut-être dans ces chapelles où revivent les rites des congrégations moraves, où s'affirme un large et sincère amour de l'humanité. Pitt lui-même, implacable ennemi

(3) *Chronique médicale*, 1^{er} oct. 1899, p. 609 et suiv.

(4) Edouard Herriot, *La Forêt normande* : « Un couteau de quarante sous », p. 273.

de la France, impose à cette immoralité scandaleuse des plus puissants groupes sociaux la rudesse de sa probité, s'attaque avec brutalité aux abus, menace de mise en accusation les fonctionnaires infidèles, prend à la gorge, avec la décision d'un tribun antique, les mauvais patriotes et les concussionnaires et... montre à l'inquiet exilé ce que peut une volonté résolue, méprisante pour les intérêts vulgaires qui se brisent contre sa résolution comme, sur un roc, la vague incertaine. »

Et Marat assiste à cette crise que traverse l'Angleterre, à la lutte des partis pour la conquête du pouvoir pendant que souffre le peuple, et surtout au développement que prend, en cette époque troublée, la Presse, cette puissance, cette meneuse de foules, à l'éclosion de sa force, à l'effet qu'elle peut produire en permettant à la masse de n'être plus tenue dans l'ignorance des affaires de l'Etat. Il suit, avec attention, la dure campagne que le pamphlétaire John Wilkes mène avec hardiesse contre le Gouvernement. Il se passionne pour les lettres que le mystérieux Junius publie dans le *Public Adversiter* lors du procès de Wilkes et les diatribes violentes qu'il lance contre le ministère de Lord North; et Junius et Wilkes laisseront en lui le souvenir impérissable d'un immense enthousiasme.

En 1772, Marat publie en anglais son premier ouvrage : *Essay on the human soul*, qui, plus tard, sera incorporé dans une œuvre philosophique plus vaste : *Essay on man*, laquelle paraîtra en France en 1775, 1776, sous le titre : *De l'homme, ou des principes et des lois de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme* ⁽⁵⁾.

Ce livre, écrit d'abord en français et qu'il fit ensuite traduire en anglais, semble avoir été accueilli favorablement à

(5) Il a été vendu il y a quelques temps les tomes I et II de la traduction en français de l'*Essay on man*.

Sur le faux titre du premier volume, on lit cet exdono autographe : « A Monsieur le Baron de Secondat. »

Si nous nous souvenons que le baron J.-B. de Secondat était le fils de Montesquieu, on peut conclure qu'une certaine amitié liait Marat à la famille du

Londres. Lord Lyttelton, à qui Marat avait soumis l'ouvrage, en dit le plus grand bien; et M. de La Rochette, gentilhomme français, qui, à cette époque, séjournait en Angleterre, lui écrit : « Cet ouvrage me paraît bien pensé et bien fait; il est plein d'idées neuves, de vues fines, de détails profonds, et très souvent ces profonds détails sont égayés par des tableaux charmants. On y trouve quelques négligences dans la diction; ce sont des taches sur un beau visage; elles frappent bien autrement que sur une physionomie vulgaire. » Enfin, un professeur de l'Université de Cambridge, Mr. Collignan, félicite Marat « d'avoir réussi à tirer parti d'une matière aussi ingrate » (6).

En France, son œuvre n'eut pas le même succès, où Voltaire fut particulièrement cruel pour l'auteur; sa critique, tour à tour ironique et mordante, se terminait par ce conseil : « Laissez faire à Dieu, croyez-moi; Lui seul a préparé son hôtellerie et ne vous a pas fait son maréchal des logis. » Plus tard, lorsque Camille Desmoulins fera allusion à l'acerbé critique de Voltaire, l'« Ami du Peuple » lui répondra : « Vous me rappelez que Voltaire s'est moqué de moi... Je me souviens, en effet, qu'en 1776 le marquis de Ferney, piqué de se voir mis à sa place dans mon ouvrage sur « l'Homme », essaya d'égayer ses lecteurs à mes dépens. Et pourquoi non ? Il avait bien pris la même liberté avec Montesquieu et Rousseau. Peut-être je m'abuse, mais il me semble que ce sont moins les injures et l'ironie qui blessent que le sentiment de les avoir méritées... Que sais-je même si les rieurs auraient été pour lui, si son disciple La Harpe n'avait pas refusé d'insérer la réponse à côté de la diatribe ? » (7). Observons, en passant, qu'on avait refusé à

châtelain de La Brède. Nous devons ce renseignement à l'obligeance du bibliophile qu'est le docteur Grenier de Cardéнал.

(6) Nous donnons dans le chapitre IV la traduction des lettres de félicitations que Marat avait reçues de MM. de La Rochette, Collignan et de Lord Lyttelton.

(7) *Ami du Peuple*, 11 mai 1791.

Marat ce droit sacré entre tous, dans le milieu littéraire et journalistique : le droit de réponse.

Nous ne faisons pas ici office de critique; d'autres l'ont fait qui étaient mieux désignés. Il nous suffit de faire remarquer que Marat est un disciple de Rousseau et que le gentilhomme de Ferney n'aime guère le philosophe genevois; que Marat, dans son ouvrage, développe un long chapitre à la « Réfutation d'un sophisme d'Helvétius » et qu'Helvétius est un ami de l'auteur de *Candide*; que Marat, enfin, appelle Voltaire « l'inconséquent Voltaire », et peut-être, alors, comprendrons-nous cette critique si cruelle et si nettement partielle. Nous ajouterons que ce n'est pas répondre à une réfutation que de le faire en ces termes : « Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme (Helvétius) qui payait bien ses médecins... », ou par cette moquerie : « Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé *Héloïse* et l'autre *Emile*, au lieu de citer Boerhave et Hippocrate ⁽⁸⁾ et qu'enfin l'ouvrage ne devait certainement pas être dénué de toute valeur pour s'attirer une critique, même acerbe, du grand Voltaire. Quant à Diderot, s'il constate que « Marat ne sait pas ce qu'il dit quand il parle de l'action de l'âme sur le corps », il reconnaît qu'il est « clair, ferme, précis » lorsqu'il étudie l'action du corps sur l'âme ⁽⁹⁾.

Mais pour nous, médecins, cet ouvrage présente quelque intérêt. Marat y traite de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme; il en recherche le siège; le mot ne lui suffit pas, il lui faut une localisation anatomique; en physiologiste, il expérimente, fait des ligatures de nerfs, étudie l'influx nerveux, et, finalement, trouve comme siège de l'âme les méninges. « Il connut là le ridicule », dit le Professeur Gottschalk; Descartes connut-il le ridicule pour avoir placé l'âme dans la glande pinéale ?

(8) Cette critique parut dans le *Journal de politique et de littérature*, le 5 mai 1777.

(9) Diderot, *Œuvres complètes*, IX, p. 378, éd. 1875, signalé par M. G. Walter.

Le corps influe sur l'âme : « Unie à des organes grossiers, l'âme aime les amusements vifs, les plaisirs bruyants; unie à des organes délicats, elle préfère les plaisirs fins, les amusements paisibles. Les couleurs brillantes sont les couleurs favorites des hommes robustes; ils sont passionnés pour la musique guerrière, les odeurs pénétrantes, les liqueurs fortes. Les personnes délicates et sensibles aiment au contraire les couleurs tendres, les demi-teintes, la musique touchante, le mode *amoroso*, le doux parfum de la rose et du jasmin. » Nous retrouvons là, rajeunie, une idée chère à La Rochefoucauld : « La force et la faiblesse de l'esprit sont bien mal nommées; elles ne sont, en effet, que la bonne ou la mauvaise disposition des organes. » N'y trouve-t-on pas aussi le germe des futures théories de Lombroso ?

A la base de tout, le substrat anatomique : « Descartes lui-même, malgré tout son génie, n'avait pas assez de connaissances anatomiques pour tout embrasser. » Et si les œuvres d'Helvétius ne plaisent pas à Marat : « C'est que, de tous les auteurs il est peut-être le seul qui, sans connaissance de l'anatomie,... ait entrepris de manier ce sujet... Aussi son livre n'est-il qu'un continuel tissu de sophismes ornés avec soin d'un vain étalage d'une vaine érudition. » N'est-ce pas là l'idée que s'efforcèrent de nous inculquer nos maîtres ? Le médecin, qui s'occupe tant du psychique, commence ses études dans les amphithéâtres d'anatomie où il dissèque ce corps humain qu'il lui faut, avant toute autre chose, connaître.

Mais la dissection n'est qu'un cas particulier d'une idée plus générale : l'expérience. Or, qu'ont fait beaucoup de philosophes ? « Au lieu de prendre l'expérience pour guide, d'aller, par des observations bien faites, à un système général dont tous les phénomènes fussent des conséquences nécessaires, ils ont fait précisément le contraire; ils ont inventé des systèmes; ils y ont plié les phénomènes et se sont efforcés de soumettre la nature à leurs opinions. »

Cette œuvre, malgré les « quelques négligences dans la

diction », révèle tout au moins chez son auteur une grande qualité : la méthode scientifique.

En 1774, l'Angleterre se prépare à des élections. La lutte est rude. Marat, qui s'estime à cette époque citoyen anglais, dans le but de « pénétrer les électeurs de la Grande-Bretagne de la nécessité de faire tomber leur choix sur des hommes éclairés et vertueux », fait paraître son *The Chain of Slavery*.

L'ouvrage, qu'il avait commencé en France et écrit en français, était dans ses cartons depuis longtemps. « Les chaînes de l'esclavage ne sont nullement une improvisation, une œuvre d'attaque, conçue dans l'atmosphère fiévreuse de la bataille politique. C'est un livre longuement médité, soigneusement travaillé, lentement et méthodiquement écrit. » (10). Cela ne nous empêche pas de croire Marat lorsqu'il nous dit avoir préparé cette œuvre trois mois durant, à raison de vingt et une heures de travail par jour, luttant contre la fatigue par un usage excessif de café, pour tomber, après un tel labeur, dans « une espèce d'anéantissement qui tenait de la stupeur », état dont il ne se remit que grâce au repos et, détail assez étrange si l'on ne connaissait pas son âme sensible, grâce à la musique (11). Nous le croirons, en effet, volontiers, car cette œuvre, écrite en français, dont des chapitres entiers s'adressent aux Français, il fallait l'anglicaniser en l'illustrant d'exemples pris dans l'histoire du pays et, pour ce faire, « dévorer trente mortels volumes, en faire des extraits, les adapter à l'ouvrage ».

En 1793, l'année même où il allait périr sous le couteau de Charlotte Corday, Marat annonçait, dans l'*Ami du Peuple*, la traduction en français de l'œuvre, et cette annonce était suivie de cette courte analyse : « Cet ouvrage est un tableau historique et philosophique de tous les artifices, pièges,

(10) Gérard Walter, *Marat*, p. 251.

(11) Voir au chapitre III un document relatif à cet amour de Marat pour la musique.

coups d'Etat et forfaits auxquels les princes ont recours pour détruire la liberté et enchaîner les peuples. »

C'est un ouvrage de pure politique. Nous n'y insisterons pas; signalons toutefois qu'on y voit poindre le futur montagnard, le révolutionnaire ardemment amoureux de la liberté, de cette liberté qui a « le sort de toutes les autres choses humaines », qui « cède au temps qui détruit tout, à l'ignorance qui confond tout, au vice qui corrompt tout et à la force qui écrase tout ». Comme tous les écrits politiques de Marat, cette œuvre est écrite sous l'égide de l'*Esprit des lois*, du *Contrat social* et du *Discours sur l'origine de l'inégalité*.

Quant aux mille tribulations que, selon Marat, son livre lui attira, nous aurons à y revenir dans un chapitre ultérieur, lorsque nous étudierons Marat sous l'angle de la démence. C'est sans doute à la suite de cette publication que Jean-Paul reçut, le 15 juillet 1774, un diplôme de membre de la Grande Loge maçonnique de Londres ⁽¹²⁾.

Marat publie ensuite des ouvrages médicaux. En 1773, il fait paraître : *An essay on gleets wherein the defects of the actual method of treating those complaints of the urethra are pointed out and an effectual way of curing then intrated* (Essai sur la blennorrhée, dans lequel sont mis en évidence les défauts de la méthode actuellement en usage pour soigner des maladies de l'urètre et où l'on indique un moyen efficace de traiter ces affections).

Un premier éloge qu'il faut faire à Marat, c'est que cet ouvrage, contrairement aux précédents, qu'il avait rédigés en français et fait traduire ensuite, est entièrement écrit en anglais par l'auteur, sans aucune aide.

Cette blennorrhée, nous dit-il, « triste conséquence d'une gonorrhée virulente », est due à des ulcères du canal et, de ce fait, les bougies employées par Daran sont mauvaises à cause de leur dureté. Et il décrit sa thérapeutique : bougies

(12) *Chronique médicale*, 1^{er} déc. 1903, p. 775.

plus molles, dont il donne la composition, et injections à base de sel ammoniac dissous dans l'eau. Le Docteur Cabanès signale qu'on est revenu, dans ces dernières années, à ces injections.

Deux faits sont à relever dans cet ouvrage, deux faits qui font honneur au médecin. Tout d'abord, parlant de cette affection, Marat écrit : « La tunique interne de l'urètre... est... le siège de la maladie qui réside dans le tissu glandulaire au-dessous de la tunique musculaire, comme le prouve l'abondance de la suppuration et plus incontestablement la dissection. » Toujours donc, chez lui, cet appui anatomique à la base de ses théories médicales; en médecine, sans le bistouri, pas de jugement ⁽¹³⁾.

Ensuite Marat donne dans son ouvrage deux observations de malades, mais observations anonymes, contrairement, d'après le Docteur Cabanès ⁽¹⁴⁾, à ce qui se faisait à l'époque. « La discrétion, écrit Jean-Paul, est un des devoirs du médecin. »

Le deuxième ouvrage médical que Marat fait paraître est un opuscule sur une singulière maladie des yeux : *Enquiry into the nature, cause and cure of a singular disease of the eyes, hitherto unknown, yet common produced by the use of certain mercurial preparation* ⁽¹⁵⁾, qui sera édité en France en juillet 1891, sous le titre *La Presbytie accidentelle*. L'ouvrage a été soigneusement étudié par un grand spécialiste, le Professeur Truc, de Montpellier, qui en dit le plus grand bien : « Ce qui me paraît tout à fait original, c'est la conception avant la lettre et le mécanisme même de l'astigmatisme irrégulier dans le trouble visuel qui résulte chez les

(13) Dans le chapitre IV, nous donnons la traduction d'une lettre de Marat à M. William Daly sur des expériences anatomiques.

(14) Cf. Cabanès, *Marat inconnu*, p. 68.

(15) *Recherches sur la nature, la cause et le traitement d'une maladie spéciale des yeux, inconnue jusqu'ici et cependant fréquente, produite par l'usage de certaines préparations mercurielles*, par J.-P. Marat, docteur-médecin, Londres, 1776. Imprimé par W. Nicoll à Saint-Paul's Church Yard et J. Williams à Fleet Street. Prix : Un shilling.

malades de Marat de l'engorgement rétro-oculaire. Cette notion de l'astigmatisme mérite d'être soulignée et signalée, car elle se trouve antérieure de plus de vingt ans aux premières indications classiques... Le mémoire et les lettres oculistiques de Marat témoignent de réelles qualités d'observation médicale et de thérapeutique spéciale. Ils impliquent de sérieuses connaissances pathologiques, physiologiques, physiques, surtout optiques et électriques. Ils révèlent un praticien distingué, réputé, presque célèbre, appelé en temps ordinaire à une grande situation scientifique et professionnelle... Marat possédait, au point de vue oculistique comme au point de vue médical et scientifique, une valeur réelle. » (16).

Marat a donné un résumé de la description de cette maladie et de sa thérapeutique dans deux lettres adressées à M. le marquis Ignazio De Zucchelli, lettres qui furent publiées dans la *Raccolta di opusculi fisico medici, de Florence*, en 1778 (17).

Par ces traités, par les guérisons qu'il obtient chez ses malades, Marat acquiert une grande célébrité dans Londres, et c'est, auréolé de cette gloire, qu'il arrive à Paris le 10 avril 1776. Pour quelles raisons quitte-t-il à cette époque l'Angleterre ? Nous l'ignorons. Les relations qu'il conserva à Londres et qu'il entretenait précieusement par lettres durant toutes les premières années de son séjour en France nous feraient admettre volontiers que Marat se rendit à Paris pour affaires, peut-être même appelé par des malades, mais non avec l'intention arrêtée de s'y fixer définitivement.

(16) Cf. chapitre IV.

(17) Cf. chapitre IV.

III

A L'APOGEE DE LA RENOMMEE MEDICALE ET SCIENTIFIQUE MARAT MEDECIN PARISIEN (1776-1784)

En 1776, un célèbre médecin anglais est de passage à Paris. Une foule de malades se presse à ses consultations, et sa thérapeutique efficace accroît son succès. C'est Jean-Paul Marat.

« Plusieurs malades, d'un rang distingué, abandonnés des médecins, et à qui j'en venais de rendre la santé, nous dit-il, se joignirent à mes amis et mirent tout en œuvre pour me fixer dans la capitale. »

Plusieurs malades ! Exagération sans aucun doute... Mais un, certainement..., disons une : la jeune et belle marquise de l'Aubespine. Très malade⁽¹⁾, et condamnée par plusieurs médecins, dont Bouvard, qui était alors des plus réputés, elle fut conduite à Marat, dont la thérapeutique améliora beaucoup son état. Mme de l'Aubespine, heureuse de se sentir

(1) Dans la *Gazette de santé* (n° du 16 octobre 1777), on trouve exposé, sous la signature d'un certain abbé Fillassier, le cas de la marquise de l'Aubespine. Elle était atteinte d'une « pulmonie avancée », suite de couches. Presque tous les médecins l'avaient condamnée. Bouvard, consulté, avait prévenu la famille qu'« elle ne passerait pas vingt-quatre heures ». Conduite à Marat, celui-ci examine soigneusement, analyse (sans microscope, hélas !) l'expectoration et lui ordonne un remède qu'il tient secret : « l'eau factice antipulmonique de Monsieur Marat », pouvant être considérée comme un succédané des « eaux acidules de Harrogate ». Cette eau devait être analysée quelque temps plus tard par l'abbé Teissier, docteur régent de la Faculté et membre de la Société royale de médecine; l'analyse montra que c'était « de l'eau de chaux précédemment précipitée par une petite quantité d'alcali fixe ».

Ces renseignements ont été puisés dans la *Gazette de santé*, 1777, n° 46, p. 189 et suiv., et dans le *Marat inconnu* du Docteur Cabanès, p. 103 et suiv.

renaître sous la médication bienfaisante de ce grand médecin, offrit à son sauveur ce corps qu'il avait arraché à une mort certaine; et, ô comble! tandis qu'il recevait ainsi les faveurs de sa jolie malade, il était pris en amitié par le marquis, lequel lui accorda toute sa protection.

C'est la deuxième fois que nous voyons Marat amant d'une femme belle et célèbre; voilà de quoi surprendre ceux qui ne connaissent de Jean-Paul que le monstre altéré de sang, le sanguinaire, hideux et repoussant, que les historiens nous ont présenté. Il faut reconnaître qu'« à cette époque, Marat était un petit maître élégant; portant chemise à jabot, gilet brodé, et, de la perruque aux pieds, mis avec une recherche du meilleur goût » (2).

Voici donc Marat ami d'une grande dame de la plus haute aristocratie parisienne; par elle, il est introduit dans ce milieu; il y est connu; on le recherche dans les salons pour son esprit, le charme de sa conversation, l'étendue de ses connaissances. Il rencontre le duc de Choiseul avec lequel il se lie; devient l'ami du comte de Nogent; enfin, toujours grâce à la protection de la marquise et du marquis de l'Aubespine, il obtient le poste tant envié de médecin des gardes

(2) « De plus, nous dit le Docteur Cabanès, Marat tournait aisément le vers et excellait dans l'impromptu... »

Mme d'Andrée, morte il y a une trentaine d'années, dans un âge très avancé, avait retenu tout un madrigal de Marat et elle se plaisait à réciter ce quatrain :

*Les Grâces ont moins de fraîcheur,
Vénus a moins de charmes;
L'Amour même, toujours vainqueur,
Doit vous rendre les armes.*

Une autre fois, le fils d'un médecin de Neuchâtel, M. Neuhaus ... avait lu dans une société quelques épigrammes sur les dames de la ville. Marat, se constituant le champion du beau sexe, y avait répliqué par cette boutade :

*Il te sied bien, plat Jouvenceau,
De médire des Grâces,
Avec ton fichu poil de veau
Et tes sottes grimaces...*

(Docteur Cabanès : *Marat inconnu*, p. 117.)

du comte d'Artois, le futur Charles X, aux appointements de deux mille livres, sans compter les indemnités de table, de logement, etc.

D'aucuns ont prétendu qu'il n'était que vétérinaire des écuries du comte d'Artois; c'est là encore une calomnie : Marat était bien médecin des gardes du corps du deuxième frère du roi, c'est-à-dire d'une des compagnies de gentilshommes les plus brillantes de la cour de France. Son nom, suivi de son titre, se trouve dans l'*Almanach royal* auprès d'autres noms de médecins dont quelques-uns furent célèbres, tels Lieutard et Vicq d'Azyr⁽¹⁾.

Jean-Paul est en faveur auprès du Prince, qui l'emploie aussi comme secrétaire, rendant hommage à toutes les belles qualités de son esprit.

Désormais, Marat va connaître l'opulence; nanti d'un joli revenu, il habite, rue de Bourgogne, un bel appartement, et ses hautes relations lui procurent une riche clientèle; les malades affluent, et ses consultations se payent cher. M. Noël Chavaray possédait dans sa collection le reçu suivant signé Marat : « J'ai reçu de M. le Chevalier de Nansouty deux louis d'or pour mes honoraires de deux consultations »⁽³⁾, et Brissot, dans ses mémoires, signale que Jean-Paul fut payé jusqu'à trente-six livres pour une visite : ce sont là les prix d'un grand médecin et nous sommes loin du Marat « charlatan des rues » (*Biographie universelle*, de Michaud), du Marat « vendant sur les places publiques des herbes et des préparations qui, venant de lui, ne pouvaient être que des poisons (Montjoie, *Histoire de la Conjuration de Philippe-Egalité*), du Marat « qui se donne ordinairement le titre de Docteur » (Michelet) et qui, « tout petit, ayant vu son père

(3) Le Docteur Cabanès reproduit dans son *Marat inconnu* le fac-similé du brevet de nomination de Marat, brevet qui se trouve aux Archives nationales, ancienne série O, 1933-1936. Ce brevet signale en outre que Marat est « docteur en médecine de plusieurs facultés d'Angleterre ». Or, on ne connaît de nos jours que le diplôme de 1773 de Saint-Andrews.

médecin (*sic !*)⁽⁴⁾ couper des têtes de grenouilles, a appris ainsi à couper des têtes d'hommes (Charles Nodier).

Mais il ne se laisse pas bercer par les délices de cette vie dorée. Il travaille toujours, lit beaucoup, étudie plus encore (il a chez lui un véritable laboratoire), et surtout il écrit. Et, à partir de 1779, se succèdent opuscules et ouvrages, mémoires et lettres : *Les découvertes de M. Marat, docteur en médecine, sur le feu, l'électricité et la lumière*, *Les recherches physiques sur le feu*, *Les découvertes sur la lumière*, *Les recherches physiques sur l'électricité*, *Les mémoires sur l'électricité médicale*, *L'optique de Newton*, *Les mémoires académiques sur la lumière*, *Les lettres sur les aéronautes et l'aérostation*⁽⁵⁾. « Cet homme, évidemment, vise à l'encyclopédie », nous dit M. Edouard Herriot; mais il y vise comme tous les écrivains d'alors, l'encyclopédie ayant régné sur toute cette époque.

Ces écrits ont été sortis, ces dernières années, de l'ombre où ils avaient sombré et étudiés soigneusement par des spécialistes. Le Professeur Didelot, de la Faculté de Lyon, critique assez sévèrement certaines erreurs, mais, nous dit-il, « l'œuvre scientifique de Marat présente une certaine importance. Les expériences ingénieuses y abondent, mieux conduites qu'on ne le faisait communément de son temps. La véritable méthode scientifique s'y montre parfois, surtout dans la critique des travaux d'électricité médicale, et si les conclusions tombent souvent à côté de la vérité, la cause provient surtout de la difficulté du sujet... Les travaux de Marat méritaient mieux que l'oubli »⁽⁶⁾.

Le Docteur Foveau de Courmelles voit en Marat le précurseur de Röntgen, dans ses recherches sur la perméabilité

⁽⁴⁾ Taine présente aussi le père de Marat comme un médecin. Mais les documents signalent seulement sa qualité de dessinateur sur étoffe et son acte de décès le désigne comme maître de langues.

⁽⁵⁾ Nous donnerons plus loin, dans notre bibliographie, la liste complète des œuvres de Marat.

⁽⁶⁾ Didelot, *Marat physicien* (*Archives d'anthropologie criminelle*, Lyon, 1893).

du verre, de Brown-Séguard et de Brouardel, et, en tant qu'électrothérapeute, revendique hautement Marat pour un des premiers maîtres de cette science⁽⁷⁾.

Le Professeur Von Podwysozki signale que ses travaux, jugés très intéressants, ont été traduits et divulgués en Allemagne par Weigel, de Leipzig⁽⁸⁾.

Le docteur Cabanès, enfin, considère le Marat de l'*Essay on man* comme le précurseur des physiologistes Bichat et Cabanis.

Parmi ses contemporains, ses œuvres firent grand bruit; on en parla, on les commenta et le monde scientifique fut favorablement impressionné par la valeur de ces ouvrages. Quatre savants, MM. de Maillebois, de Montigny, Leroy et Sage, ayant été chargés par l'Académie des Sciences d'étudier son ouvrage : les « découvertes sur le feu, l'électricité et la lumière », écrivent : « La science physique ne marchant qu'à l'aide de l'expérience, tous les mémoires, tous les traités, ne doivent être qu'un composé d'expériences bien faites et bien constatées, servant de base aux vérités qu'on se propose d'établir : telle est la marche que l'auteur a suivie. »⁽⁹⁾.

Le 6 août 1783, l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen décerne un prix à Marat pour son mémoire sur *L'électricité médicale*, avec cet éloge : « Quoique l'auteur n'ait pas plus que ses concurrents offert de solution quant au magnétisme, il remplit les conditions exigées à l'égard des effets de l'électricité. Il désigne très précisément les maladies dans lesquelles on peut espérer des secours et celles où on l'invoquerait vainement ou même avec danger. »⁽¹⁰⁾.

(7) Foveau de Courmelles, *Marat électrothérapeute (Chronique médicale)*, 1902, p. 436-475).

(8) W. Podwysozki, *Neue dokumente zur Beurteilung der Persönlichkeit des bekannten terroristen Dr Marat* (Berlin. Klin. Wochens., 1909, XLVI, 425). Cet article nous a été traduit par M. Rochelle, du Lycée de Bordeaux.

(9) Alfred Bougeart, *Marat, l'Ami du Peuple*.

(10) Id., *ibid.* Ces rapports se trouvent aussi dans le livre de M. Chevremond : *Jean-Paul Marat : esprit politique*.

Les naturalistes Valmont de Beaumard et Lamark, le chimiste Sage, qui était directeur de la Monnaie, Rome de l'Isle, le Père Cotte, prêtre de l'Oratoire, correspondant de l'Académie des Sciences, le félicitent et parlent de ses travaux en termes des plus élogieux⁽¹¹⁾. Le savant américain Franklin, de passage à Paris, assiste à ses expériences et les trouve remarquables. Des journaux scientifiques, tant en France qu'à l'étranger, consacrent de longs articles à Marat⁽¹²⁾. Le *Journal de littérature des Sciences et des Arts* écrit : « Si je voulais vous faire connaître en détail l'excellent ouvrage du Docteur Marat, intitulé : *Recherches physiques sur l'électricité*, je serais forcé d'en transcrire chaque article tant il est rempli de choses nouvelles et importantes...

» ... Avoir porté à son point de perfection une science à peine ébauchée et en avoir rendu l'étude facile à tous les esprits, c'est acquérir le droit le mieux fondé à la reconnaissance des jeunes gens qui courent la carrière des sciences.

(11) La place nous fait ici défaut pour reproduire toutes les lettres, opuscules ou articles élogieux écrits à propos des œuvres scientifiques de Marat. On les trouvera reproduits tout au long dans la première édition du *Marat inconnu* du Docteur Cabanès. M. Cabanès signale aussi que des professeurs de Stockholm et de Leipzig firent le voyage de Paris pour assister aux expériences annoncées par Marat.

Dans un ouvrage paru en 1786, *Physique du monde*, de MM. de Marivetz et Goussier, les théories de Marat sur la nature du feu sont discutées à côté de celles des plus grands physiciens de l'époque : l'abbé Nollet, Franklin, Stahl, Sigaud de la Fond, Bergman, Baume, etc.

Enfin, dans son ouvrage, *Manuel de l'électricité*, M. Claude Veau-Delaunay, docteur-médecin, professeur de physique et de chimie et membre de l'Académie de médecine, parle en termes élogieux de Marat. Cf. Cabanès, *Marat inconnu*.

(12) En France :

le *Journal de physique* de l'abbé Rozier (cité par Cabanès).

le *Journal de Littérature, Sciences et Arts*, t. VI (1780), p. 192-204 et 247-258.

le *Journal de médecine*, t. LV (1781), p. 475.

le *Journal de Paris*, 25 oct. 1779, 22 juin, 1780.

le *Mercure de France*, janv. 1781.

le *Journal encyclopédique*, août 1782.

A l'étranger :

la *Choutig Review* (citée dans Chevrement), t. II, p. 433.

le *Courrier de l'Europe* (Cf. chapitre IV).

» M. Marat nous fait espérer qu'il traitera un jour de l'application de l'électricité à la médecine. Assurément, personne n'est mieux en état que lui de s'acquitter dignement d'une tâche aussi difficile. Habile médecin, grand physicien, il réunit toutes les connaissances requises. »

Brissot, le futur député girondin, qui, à cette époque, tient Marat en grande amitié, louange le célèbre physicien dans ses « considérations sur la recherche de la vérité ». Goethe lui-même⁽¹³⁾ vante les qualités de Marat, et, dans les démêlés qui mettent aux prises ce dernier avec l'Académie des Sciences, prend fait et cause pour lui et écrit : « On doit penser que les recherches de Marat furent accueillies avec peu de faveur par les observateurs, et surtout par l'Académie. Il s'éloignait trop franchement de la route suivie, de la doctrine adoptée. Le rapport des commissaires de l'Académie nous offre un modèle des efforts et des grimaces du mauvais vouloir lorsqu'il s'agit de mettre de côté des assertions qu'il n'est pas possible de contredire carrément. »

Car il y a une ombre à la gloire de Marat. De même que ses écrits sociaux et philosophiques n'avaient pas trouvé grâce auprès de Voltaire et des philosophes, de même ses travaux scientifiques, sauf un ou peut-être deux, ne semblent pas du goût de l'Académie des Sciences. Après maints faux-fuyants, après mille tergiversations de la part de ses commissaires, l'Académie refuse de s'intéresser à ses travaux⁽¹⁴⁾, sans même les vouloir connaître, sans surtout en donner la rai-

(13) *Œuvres scientifiques de Goethe*, traduction Faivre, p. 269-270.

Nous empruntons à M. Cabanès l'article suivant, extrait du *Journal helvétique*, qui se publiait à Neuchâtel :

« Quand vous ne connaîtrez pas le beau travail de Monsieur Marat sur l'électricité (il s'agit des *Recherches physiques sur l'électricité*), le nom seul de cet habile homme à la tête d'un ouvrage de ce genre suffirait pour annoncer qu'il est rempli de recherches approfondies, de découvertes importantes, car, en remaniant les sujets les plus rebattus, l'auteur a toujours l'art de s'ouvrir des routes nouvelles. »

De plus, M. Founey, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, a écrit à Marat deux lettres pour l'encourager dans ses intéressantes recherches.

son. Mais il semble qu'il ne faille pas chercher d'autre explication que celle que nous a donnée plus haut Goethe : Jean-Paul ne travaillait pas dans la discipline, dans la règle voulue et tracée (14). « Nil nove sub sole ».

Cet ostracisme pourtant ne diminue en rien sa célébrité; bien mieux, on le défend, et nombreux sont ses partisans (15). Lui-même semble accepter avec le sourire cette cruelle humiliation. Mais quel rude coup pour son amour-propre de savant, quelle désillusion après tant d'autres ! quelle rancœur s'amoncelle en lui, qui se traduira plus tard par ces mots pleins d'une âpre vengeance : « Vous m'imputez d'avoir troublé l'ordre de la société. Eh ! que m'importe cet ordre prétendu qui toujours me fut funeste ! » Il ne pardonnera pas l'injure. Et toute sa rancune contenue explosera un jour dans son ouvrage sur *Les charlatans modernes* ou *Lettres sur le charlatanisme académique* : Que sont les académiciens ? « Lavoisier ? un romancier. Pilastre ? un saltimbanque. Laplace ? il n'est fameux que par sa jolie moitié. Monge ? un cheval de moulin. Beaumé ? un marchand de vin de groseilles. Lalande ? un sapajou crotté (17) », « menant en laisse trois ou quatre jouvencelles de l'autre siècle. Cadet ? le torche-cul des douairières, il a commencé sa fortune en recrépissant les reins des catins de la Cour, il l'achève en rape-

(14) Gerard Walter, *Marat* : « On ne peut nier que son humeur un peu vive et son manque de souplesse ne furent pas étrangers à la décision prise à son égard. »

(15) Après deux ans de pourparlers, les commissaires déclarèrent que les expériences de Marat « ne paraissaient pas prouver ce que l'auteur imagine qu'elles établissent... et qu'elles sont contraires en général à ce qu'il y a de plus connu dans l'optique » (Gerard Walter, *Marat*).

(16) Extrait d'une lettre adressée à un de ses compatriotes par un Genevois de passage à Paris en novembre 1779 : « On parle beaucoup d'un nouveau Newton, qui est le fils de M. Marat, de Genève. Ce physicien a inventé une nouvelle manière de voir les secrets de la nature; il a d'abord eu toute l'Académie contre lui... L'on verra ses expériences et ses preuves dans des ouvrages qui vont paraître. Si cela est, ne croyez-vous pas, Monsieur, que bien des auteurs se verront forcés à jeter leurs ouvrages au feu ? » (Lettre de Marc-Théodore Bourrit à Horace de Saussure, in *Notes and Queries*, 15 juill. 1922, citée par M. Gérard Walter.)

(17) Edouard Herriot, *Dans la Forêt normande*, p. 288.

tissant leurs appas secrets. L'Académie ? « elle s'est assemblée onze mille quatre cent neuf fois; elle a publié trois cent quatre-vingts éloges, et elle a donné trois mille neuf cent cinquante-six approbations tant sur de nouvelles recettes de fard, de pommade pour les cheveux, d'emplâtres pour les cors, d'onguent pour les punaises que sur la forme la plus avantageuse des faux-toupets, des têtes à perruque, des canules de seringue et sur mille autres objets de pareille importance. » (18).

Tout ce labeur acharné fourni depuis près de trente ans, sans arrêt, n'est pas sans user l'organisme le plus solide. Et Marat, épuisé, tombe malade; pas gravement sans doute puisqu'il se remet assez vite; mais, désormais, il sent que « sa santé n'est plus à l'abri des fatigues de l'étude ». Qu'importe ? N'a-t-il pas atteint malgré toutes ces cruelles déceptions la renommée, la célébrité à laquelle il aspirait ? Ne peut-il pas enfin jouir dans une douce quiétude de la situation merveilleuse qu'il s'est créée à Paris ? Non, car soudain tout va crouler.

(18) Marat, *Les charlatans modernes ou lettres sur le charlatanisme académique*, Paris, 1791.

VEILLE DE TOURMENTE

(1784-1788)

Depuis quelques mois, Marat sent sa faveur décroître, et, conséquence directe, sa clientèle se raréfier. Il semble qu'il faille rechercher la raison de sa disgrâce dans plusieurs faits. Et tout d'abord, à notre avis, une première cause réside dans un de ses écrits.

En 1778, une société helvétique annonce qu'elle met au concours un plan de Code pénal. Marat y prend part, fournit, à son habitude, un labeur acharné, dresse son « plan de législation criminelle », le fait imprimer à Neuchâtel en 1780 et le soumet au jugement du jury de Berne. Nous reviendrons, dans un autre chapitre, sur cette œuvre, dans laquelle Marat, à côté de théories purement juridiques, développe tout au long ses théories sociales avec toujours l'indélébile empreinte de Montesquieu et de Rousseau. « Un érudit catholique tel que J.-J. Thonissen, qui ne peut être soupçonné de professer des opinions favorables à l'égard de théories enseignées par Marat, parle de cet ouvrage en termes on ne peut plus élogieux. Il y trouve « des pensées généreuses et fécondes, mêlées » à des maximes juridiques d'une grande importance, devenues aujourd'hui banales, mais alors très vivement contestées dans les rangs de la Magistrature et du Barreau », il y reconnaît « l'œuvre d'un homme qui a scruté la jurisprudence criminelle de son époque, qui en connaît les vices » et réclame énergiquement la réforme. » (1).

(1) Gérard Walter, *Marat*, p. 52-53.

Sur M. Joseph-Jean Thonissen (1816-1891), économiste belge, qui fut tour

Sans doute, les opinions de Marat ont-elles effrayé le jury; peut-être aussi fallait-il remercier Frédéric le Grand qui avait fourni les fonds du concours ? Toujours est-il que le plan de législation criminelle n'obtint pas le prix, lequel fut décerné à un écrivain allemand. Jean-Paul veut alors introduire son œuvre en France; M. Miromesnil, garde des Sceaux, fait saisir les livres et arracher les pages qui contenaient des passages jugés subversifs.

Dans le même temps, Marat n'a plus près de lui sa protectrice, la belle Mme de l'Aubespine. Elle entre dans l'ombre; sans doute prise de remords en même temps que de pitié pour son trop confiant mari, est-elle redevenue la femme modèle gardienne du foyer.

Enfin, à cette même époque, Marat entre en relations, secrètes il est vrai (mais de telles démarches peuvent-elles être tenues secrètes ?) avec la Cour d'Espagne où le roi projette de créer une Académie des Sciences.

Lequel des trois motifs provoque la défaveur ? Idées sociales jugées trop avancées pour un médecin du comte d'Artois; disparition du doux soutien que fut son influente amante; relations avec l'Espagne, inadmissibles pour un homme de la maison d'un frère du roi de France ? peut-être les trois ensemble; et, en 1774, Marat se voit contraint d'abandonner sa charge de médecin des gardes (2).

Marat se tourne alors franchement vers l'Espagne. Des amis l'y appellent; grâce à leur influence, il va obtenir le poste de directeur de l'Académie des Sciences de Madrid. Déjà confiant, il fait traduire en espagnol quelques-unes de ses œuvres scientifiques, et l'une d'elles, le *Mémoire sur l'électricité médicale*, porte *in limine* : « Quant à mon cœur, depuis

à tour magistrat, puis professeur de droit pénal à l'Université de Louvain, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, et qui laissa nombre d'ouvrages politiques (études sur le socialisme) et surtout juridique, Cf. la *Bibliothèque nationale belge*, t. III, p. 554-557.

(2) Lorsque Michelet écrit : « Dans sa position de médecin des gardes du corps, il s'interdit toute publication politique », il fait donc une erreur comme il en fait une autre lorsqu'il nous dit que la Révolution a trouvé Marat dans la maison du comte d'Artois où il était depuis douze ans.

longtemps il est espagnol. » Hélas ! ce rêve, après tant d'autres, devait s'achever par un cruel réveil. L'ambassadeur d'Espagne, chargé de fournir un rapport sur le savant proposé pour ce poste, prend des renseignements, et, pour ce faire, s'adresse à l'Académie des Sciences de Paris : Madrid aura un autre directeur que Jean-Paul pour diriger sa royale société scientifique (3).

La disgrâce de Mgr le comte d'Artois fait le vide autour de celui qu'elle frappe. Marat voit ses relations s'estomper et disparaître : sa clientèle l'abandonne ; l'argent commence à manquer, et le bel appartement de la rue de Bourgogne fait place à un modeste logis rue du Vieux-Colombier. Marat a bien quelques économies ; hélas, le fisc (déjà !) les lui arrache ; Jean-Paul essaye d'échapper à l'impôt... il argue de sa qualité d'étranger de passage à Paris... Rien n'y fait, il faut payer.

Mais Marat n'est-il pas né dans un domaine prussien ? La Prusse n'est-elle pas gouvernée par un roi ami et protecteur des lettres et des arts ? Ultime espoir. Marat envoie à Frédéric le Grand un superbe exemplaire de ses *Recherches physiques*, accompagné de ce libelle : « Sa Majesté daignera le recevoir avec bonté. Elle se plaît à encourager les sciences et à protéger ceux qui les cultivent. Refusera-t-elle à un de ses sujets une grâce qu'elle accorde si souvent à des étrangers ? ». Nouvelle déception. L'envoi demeure sans réponse.

Et c'est la gêne, l'affreuse gêne. Brissot, son futur collègue à la Convention, avec lequel il s'est depuis quelque temps intimement lié, rapporte dans ses mémoires : « L'ardeur qu'il mettait pour recueillir le petit profit de ses ouvrages me faisait juger qu'il était dans la détresse ; quoiqu'il eût assez de fierté

(3) Et lorsque Taine ne veut voir dans Marat qu'un dément hanté par la manie de la persécution, pourquoi ne tient-il pas compte au moins de la lettre que Roume de Saint-Laurent écrivait à Danton quelques années plus tard « ...J'étais parvenu à obtenir que le poste de directeur de l'Académie des Sciences fut offert à Marat, mais par les intrigues de ses ennemis le poste lui échappa. »

pour ne pas me l'avouer. » Et Brissot lui vient en aide. M. Gérard Walter rapporte à ce sujet un trait tout à l'honneur de Marat : « Il garda reconnaissance à Brissot de son aide. Aussi, dès la parution de son *Optique de Newton*, il lui en offre un exemplaire sur papier velin. Involontairement peut-être, Brissot souligne toute la délicatesse de ce geste en ajoutant : « à cette époque, Marat était pauvre et vivait misérablement ».

1788. Dans son triste logis, Marat est couché, malade, assez gravement cette fois. Il est seul. Quarante ans de vie honnête, toute remplie d'un labeur acharné, l'ont conduit là. Où sont les douces illusions du jeune homme qui, un matin, le cœur plein d'espérance, avait quitté Boudry, croyant prendre le chemin de la gloire et de la fortune ?

Il se sent très mal; il va mourir; il range ses notes, ses manuscrits; il en fait un paquet qu'il remet, joint à son testament, à son ami, l'opticien Bréguet, avec mission de remettre à sa mort le tout à l'Académie des Sciences.

V

MARAT REVOLUTIONNAIRE

(1789-1793)

« Les tours de la Bastille, en s'écroulant, firent un tel bruit que l'écho en retentit jusque dans la plus humble chaumière. Le plus borné des paysans sentit que quelque chose de formidable venait d'interrompre la monotonie de l'histoire. Le passé avec ses traditions disparaissait. »

(Docteurs CABANÈS et NASS, *La névrose révolutionnaire.*)

« Un démocrate patriote qui veut fonder une société juste pour tous sous le contrôle d'une loi égale pour tous. »

(Edouard HERRIOT, *Définition du Marat révolutionnaire.*)

Les noirs nuages qui depuis longtemps s'amoncelaient sur la France crèvent soudain; l'orage éclate en pluie diluvienne; le torrent se gonfle et se précipite en grondant, entraînant tout sur son passage, déracinant jusque dans ses plus profondes souches l'édifice immense qu'avaient construit les rois et qui semblait défier le temps; le passé est mort; et tous, philosophes, écrivain, savants, Bailly l'astronome, Condorcet le mathématicien, Lavoisier le chimiste, La Fayette et Carnot, les soldats, Robespierre l'avocat, Fouché et Talleyrand les prêtres, Marat le médecin, tous enfin se réveillent

un matin avec l'étrange impression d'être des hommes nouveaux.

Le 8 août 1788, Louis XVI convoque les Etats Généraux pour le 1^{er} mai 1789.

« Cette nouvelle, dit Marat, fit sur moi une vive sensation; j'éprouvais une crise salutaire; mon courage se ranima. » De fait, un mieux sensible se montre dans son état.

Il entre de plein pied dans la tourmente; une longue expérience l'a mûri; il a intimement connu les affres politiques dans lesquelles s'est débattue l'Angleterre quelques années plus tôt; il a vu comment se mène une lutte politique; il a suivi attentivement les attaques de Wilkes contre le Gouvernement; il a lu les lettres du pamphlétaire Junius; les questions sociales l'ont depuis toujours attiré. « Il faut bien reconnaître que la Révolution ne l'a pas, comme beaucoup d'autres, surpris... Il y a deux sortes au moins d'esprits : ceux en qui les faits se reflètent et qui se modèlent selon les leçons du temps; ceux qui se projettent avec force sur le monde extérieur, prétendant créer les événements et non les subir. Marat, de toute évidence, appartient au second de ces groupes. » (1).

Il a alors quarante-cinq ans et Fabre d'Eglantine, le doux auteur de *Il pleut Bergère*, nous en trace le portrait suivant (2) : « Il était de la plus petite structure; à peine avait-il cinq pieds de haut. Il était néanmoins taillé en force, sans être gros ni gras, il avait les épaules et l'estomac larges, le ventre mince, les cuisses courtes et écartées, les jambes courbées, les bras forts et il les agitait avec vigueur et grâce; sur un col assez court, il portait une tête d'un caractère très prononcé; il avait le visage large et osseux, le nez aquilin, épaté et même écrasé, le dessous du nez proéminent et avancé, la bouche moyenne et souvent crispée dans l'un des coins par une contraction fréquente; les lèvres minces, le front grand,

(1) M. E. Herriot, *Dans la Forêt normande* : « Un couteau de quarante sous », p. 294.

(2) Fabre d'Eglantine, *Portrait de Marat*.

les yeux de couleur gris jaune, spirituels, vifs, perçants, sereins, naturellement doux, même gracieux et d'un regard assuré; le sourcil rare, le teint plombé et flétri; la barbe noire, les cheveux bruns et négligés, il marchait la tête haute, droite et en arrière, et avec une rapidité cadencée, qui s'ondulait par un balancement de hanches. Son maintien le plus ordinaire était de croiser fortement ses deux bras sur la poitrine...

» Il se vêtit d'une manière négligée, son insouciance sur ce point annonçait une ignorance complète des convenances de la mode et du goût. »

Ce portrait est loin de ressembler à celui que nous en trace Michelet : « Quoi, c'est là, Marat ? Cette chose jaune verte d'habit, aux yeux gris-jaune si saillants... C'est au genre batracien qu'elle appartient, à coup sûr, plutôt qu'à l'espèce humaine. De quelle marée nous arrive cette choquante créature, son front jaune, son vaste rictus de crapaud souriant effroyablement sous sa couronne de laurier ? » Michelet ne nous donne, à la suite de ce portrait, nulle référence, et nous sommes portés à croire que cette hideuse figure est née tout simplement dans l'imagination de l'auteur de *l'Histoire de la Révolution française*. Combien plus juste nous paraît le Marat de Louis Blanc : « Sous un mouchoir brutalement noué, sale diadème de cette tête orgueilleuse, le front rayonne et fuit. La partie supérieure de la face est vraiment belle, la partie inférieure est épouvantable. Le roi des Huns devait avoir ce nez écrasé. Le dessus des lèvres, qu'on dirait gonflé de poison, est d'un reptile. Le regard qui monte et s'illumine est d'un prophète. Qu'exprime ce commencement de sourire dont la physionomie s'éclaire ? Est-ce l'ironique mépris des hommes, la bonté aigrie, ou le plaisir de la défiance triomphante ? »⁽³⁾.

En février 1789, encore malade, Marat lance son *Offrande à la Patrie* ou *Discours au Tiers état de France*. L'opuscule

(3) Louis Blanc, *Histoire de la Révolution française*.

débute par des éloges au roi : « Bénit soit le meilleur des rois, qui, soucieux du bien-être de son peuple, convoque les Etats »; à Necker, « le grand homme d'Etat que ses talents appelèrent à l'administration des finances, également distingué par la sagesse de ses vues et la pureté de ses mains ».

Se basant sur ces éloges, nombre d'historiens, dont M. Gottschalk, écrivent que Marat, lorsqu'éclata la Révolution et pendant les premiers mois de celle-ci, était entièrement d'idées monarchistes. Nous croyons que c'est ainsi mal connaître Marat, le Marat des *Chaînes de l'esclavage*, le Marat qui, tout jeune, dans *Les aventures du comte Potowski*, écrivait, après une violente diatribe contre le prince : « Ainsi un seul homme, que le Ciel dans sa colère a donné au monde, suffit pour faire le malheur de toute une nation », et lançait aux Polonais cet appel à la révolte : « Le mal est dans la chose même et le remède est violent. Il faut porter la cognée à la racine. Il faut faire connaître au peuple ses droits et l'engager à les revendiquer; il lui faut mettre les armes à la main, se saisir dans tout le Royaume des petits tyrans qui le tiennent; renverser l'édifice monstrueux de votre Gouvernement, en établir un nouveau sur une base équitable... Voilà l'unique moyen d'avoir en dedans de ce beau Pays, la paix, l'union, la liberté »; c'est mal connaître enfin le Marat du plan de législation criminelle, annonçant la fin de la monarchie : « Assez et trop longtemps ces tyrans odieux ont désolé la terre : leur règne va finir. Osons donc approcher de l'enceinte sacrée où se retranche le pouvoir arbitraire; osons déchirer le sombre voile dont il couvre ses attentats, osons lui arracher ses armes redoutables, toujours funestes à l'innocence et à la vertu. » Qu'on ne s'y méprenne pas, ce Marat est le même qui, dans *l'Offrande à la Patrie*, après de vagues et superficiels éloges au roi et à Necker, se dresse soudain pour crier au tiers état cet avertissement : « quelque avantage qu'on vous propose, fussent vos ennemis se charger seuls du fardeau des impôts, refusez tout, tant que

vos droits n'auront pas été fixés d'une manière irrévocable... A quoi n'avez-vous pas droit à prétendre ? », et qui conseille le passage à l'action directe, c'est-à-dire le refus de payer l'impôt, même si la guerre civile en devait résulter si le Gouvernement ne pliait pas.

Son opuscule n'eut guère de succès, sauf peut-être auprès d'une vague société patriotique qui lui décerna un prix. Qu'importe, Marat ne se décourage pas, et quelque temps après lance un « supplément à l'offrande de la patrie », dans lequel il s'emporte et fulmine contre ces mandataires du tiers état qu'on appelle « gens raisonnables » et qui sont « pleins de patience pour les maux du peuple qu'ils ne ressentent point » ; « le moyen, s'écrie-t-il, d'imiter leur exemple quand on a des entrailles ? » Cet écrit répond aux lettres royales que le gouvernement vient de publier et dans lesquelles Marat ne lit que « le langage trop ordinaire d'un prince impérieux dont les affaires sont dérangées et qui veut bien recevoir les suppliques de ses sujets pourvu qu'ils lui donnent à leur tour les moyens de sortir d'embarras... Hélas ! ajoute-t-il, quel sentiment de tristesse s'empare de mon âme en les parcourant ! J'y cherche ce ton simple et vrai d'un père tendre qui ne veut que le bien de ses enfants, qui s'émeut à l'aspect de leurs misères, qui s'indigne contre les coupables auteurs de leurs maux, qui se prépare à les tirer d'oppression, à leur rendre la liberté et la paix...

» ... Ah ! Sire, ce ne sont point des doléances mais des griefs que nous porterons au pied du trône ; ce ne sont pas des plaintes mais des cris d'indignation que nous élèverons contre les auteurs de notre misère ; ce ne sont pas des souhaits que nous ferons entendre mais la réclamation des droits de l'homme et du citoyen. »

Cette fois, le pamphlet fait plus de bruit ; il est saisi et détruit ; mais il attire l'attention du peuple sur son auteur, et Marat est nommé membre du Comité électoral du District des Carmes Déchaussés.

Le polémiste n'est pas satisfait ; il veut autre chose, il songe

à John Wilkes, à Junius et à ses lettres du *Public adversiter*, à l'action formidable que la presse a eue en Angleterre dans les luttes politiques, et l'idée le hante de fonder un journal. « Le plus beau présent, écrit-il, à faire à la nation dans les conjonctures actuelles, ou plutôt le seul écrit dont elle aurait besoin, serait une feuille périodique où l'on suivrait avec sollicitude le travail des Etats Généraux; où l'on éplucherait avec impartialité chaque article, où l'on rappellerait sans cesse de bons principes, où l'on vengerait les droits de l'homme, où l'on établirait les droits du citoyen, où l'on tracerait l'heureuse organisation d'un sage gouvernement, où l'on développerait le moyen de tarir la source de l'Etat, d'y ramener l'union, l'abondance et la paix. » Il essaye de faire adopter son projet par ses collègues du Comité électoral; il ne réussit pas, démissionne de son poste de délégué, et, le 11 août 1789, lance le premier numéro du *Moniteur patriote*, lequel n'aura qu'une vie éphémère.

Dans le même temps où il s'efforce de faire réussir ce quotidien, il fait paraître *la Constitution ou projet de Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, suivie d'un plan de constitution juste, sage et libre : « Le peuple est le maître souverain; il nomme au suffrage universel, duquel sont rejetés la femme et l'enfant représentés par le chef de famille, des représentants responsables et qui légifèrent. Les pouvoirs judiciaire, exécutif et législatif sont séparés, idée chère à Montesquieu. Le roi accepte les lois votées par le Parlement. Enfin le gouvernement prend à sa charge les pauvres et doit leur procurer du travail » (4).

(4) « Cinquante ans avant Louis Blanc, il demandait que les biens confisqués à l'église servissent à la création d'ateliers publics pour occuper des pauvres, et il inventait d'autres projets de travaux aux frais du gouvernement pour assurer un emploi aux ouvriers. »

(Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, p. 103.)

« Si Montesquieu et Rousseau, écrit-il dans cet ouvrage, étaient encore parmi nous, ce que la nation pourrait faire de mieux serait de les prier à genoux de lui donner une constitution, et cette constitution serait tout ce que le génie, la sagesse, la vertu, pourraient faire de plus parfait. »

Le 9 septembre 1789, paraît

LE PUBLICISTE PARISIEN
Journal politique libre et impartial

PAR UNE SOCIÉTÉ DE PATRIOTES

et rédigé par M. Marat, auteur de l'*Offrande à la Patrie*, du *Moniteur* et du *Plan de Constitution (vitam imponere vero)*, qui, dès le sixième numéro, prendra le titre suivant :

L'AMI DU PEUPLE
OU LE PUBLICISTE PARISIEN

pour devenir, plus tard,

LE JOURNAL DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

avec, pour devise :

Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis

A partir de ce jour, Marat entre dans une nouvelle voie : le journalisme. Bien que très hostile à l'Ami du Peuple (car le nom du journal sera aussi désormais celui de son directeur), M. Hatin écrit ⁽⁵⁾ : « Et cependant, Marat, quoiqu'on en puisse penser, n'en est pas moins, il faut bien le reconnaître, celui de tous les journalistes de la Révolution qui a exercé la plus grande influence... Il y a d'ailleurs, dans l'indomptable ténacité qu'il mit à accomplir son œuvre de destruction, ténacité qui, appliquée à une meilleure cause, en eût pu faire un héros, quelque chose qui saisit, qui étonne, qui inspire une sorte d'intérêt, je ne puis dire d'admiration. Sans cesse poursuivi, traqué comme une bête fauve, il ne se laisse pas un instant décourager; aucune crainte ne saurait faire tomber de ses mains sa plume redoutée, et pendant près de quatre ans il écrit, aujourd'hui dans un grenier, demain dans une cave, un journal qui est devenu un monument historique,

(5) Hatin, *Histoire de la Presse française*, t. VI, p. 8 et 9.

et qui, peut-être, est plus propre que tout autre à éclairer la marche de la Révolution. »

Marat va désormais se donner tout entier à son *Ami du Peuple*. Il va épuiser dans ce rôle de journaliste, chargé d'éclairer et de guider la foule, ses dernières forces. Pourtant, plus tard, lorsque, se sentant très las, il se retirera de la Convention, il n'abandonnera pas sa plume et restera sur la brèche en polémiste impénitent. Cette tribune qu'il s'est créé, du haut de laquelle il peut enfin s'adresser à la nation tout entière, semble avoir été l'aboutissement de ses plus chers désirs. Désormais, la France possède un John Wilkes.

Et, de suite, ses articles deviennent violents. « L'arme de Marat, nous dit M. Edouard Herriot ⁽⁶⁾, c'est le fouet. » Aucun gouvernement, même le plus libéral, même le plus révolutionnaire, n'accepte, quoiqu'il déclare, ce contrôle impitoyable et acharné. Un pamphlétaire de cette allure, un homme de cette résolution, se condamne lui-même à la mort : les faits ou le hasard décideront de l'heure tout au plus.

Dès les premiers numéros, il lance au peuple un vibrant appel : « Peuple infortuné, seras-tu donc éternellement voué à la misère ? Toujours vexé, foulé, pillé, n'échapperas-tu des mains des déprédateurs royaux que pour tomber dans celles des lapidateurs populaires ? Seras-tu donc toujours victime de ton aveuglement ? Ouvre enfin les yeux, sors, sors de ta léthargie, purge les comités, conserve-en les membres sains, balayes-en les membres corrompus, ces pensionnaires royaux, ces aristocrates rusés, ces hommes flétris ou suspects, ces faux patriotes ; tu n'auras à attendre d'eux que servitude, misère et désolation. »

La Commune s'émeut ; trois fois elle fait comparaître devant elle ce turbulent personnage, l'admoneste, le menace... rien n'y fait. Alors, les poursuites commencent, véritable odyssée qui, dans les annales du journalisme, n'aura de semblable

(6) *Dans la Forêt normande*, p. 303.

que celle, quelque quatre-vingts ans plus tard, d'un autre pamphlétaire célèbre : Henri Rochefort.

Poursuivi par le Châtelet, à la suite de la part qu'il prit dans la marche de la faim que le peuple de Paris fit le 5 octobre sur Versailles, il se réfugie dans cette dernière ville, chez l'abbé Bassal, curé de Saint-Louis, qui le tient en grande amitié. Il y reste caché quelques jours, rentre à Paris et commence ses *Verrines* contre Necker; nouvelles poursuites. Marat vient se loger rue des Fossés-Saint-Germain, près du Club des Cordeliers. Nul mieux que lui ne sait échapper à la police; une fois, il cherche refuge chez le boucher Legendre, ce Legendre qui, plus tard, député à la Convention, trouvant le discours de son collègue Lanjuinais trop modéré et lui ayant crié : « Viens ici que je t'assomme ! », s'attira cette cinglante réponse : « Fais décréter d'abord que je suis un bœuf » (7). Legendre l'installe dans sa cave, où, à la lueur d'une mauvaise bougie, inlassablement, Marat écrit.

Une autre fois, ce sont des femmes qui lui donnent asile, les sœurs Evrard, dont l'une, Simone, va devenir la douce et fidèle compagne du perpétuel traqué. Ayant appris, pendant qu'il est caché chez elle, que son journal ne paraît plus faute d'argent, ayant eu vent des démarches désespérées que Marat tente en vain pour trouver des fonds, elle lui ouvre sa bourse, et, grâce à elle, *L'Ami du Peuple* reparaît (8).

Le 18 janvier 1790, Marat lance un nouveau pamphlet : *Dénonciations contre M. Necker* : « Il a donc, le termine-t-il, sacrifié à sa cupidité, à son ambition, à sa gloriole, le rétablissement de l'ordre, la régénération des finances, le soulagement du peuple et le salut du royaume : sacrifice indigne d'un homme d'honneur; lâche considération qui doit le

(7) Hector Fleischmann, *Marat et sa maîtresse*, p. 30.

(8) Une autre fois aussi c'est en province qu'il se réfugie. Et un matin, ayant quitté Amiens, en pleine campagne, mourant de fatigue, il s'abrite derrière une haie vive et là « assis sur un monceau de pierres comme Marius sur les ruines de Carthage », il rêve tristement aux « vicissitudes des choses humaines, aux jeux de la fortune, aux coups cruels du destin ». (In Gérard Walter, *Marat*.)

dégrader dans l'esprit des gens de bien; crime impardonnable à un ministre que la nation a honoré de sa confiance... », et, s'adressant à Necker : « Je vous traduis devant la nation comme un ennemi public; il faut vous laver complètement ou encourir les suites de sa juste indignation. »

Marat sait jusqu'où peuvent le conduire de telles diatribes; qu'importe ! « Mes principes sont connus... mes mœurs sont connues... mon genre de vie est connu... Que l'homme honnête qui a quelques reproches à me faire se montre, et si jamais j'ai manqué aux lois de la plus austère vertu, je le prie de publier les preuves de mon déshonneur. »

Mais cette fois, la coupe, trop pleine, déborde; le Châtelet signe un nouveau décret de prise de corps; le 22 janvier, un commissaire et deux huissiers se présentent à son logis de la rue des Fossés-Saint-Germain; une cinquantaine de gardes nationaux et autant de dragons refoulent le peuple qui déjà s'amasse et murmure. Mais Marat n'est plus là; le Club des Cordeliers lui a donné refuge, l'a pris sous sa protection, et son président, le jeune et fougueux Danton, encore peu connu à l'époque, a mis à sa disposition un vaste local et des secrétaires. Les Cordeliers ne laisseront pas emmener leur journaliste protégé; Danton surtout ne permettra pas l'arrestation de son ami. Feignant d'obéir, il demande au commandant de la troupe le décret de prise de corps, l'examine, et soudain le lui rend sous le fallacieux prétexte qu'il est irrégulier. L'officier, comprenant qu'on cherche à le bernier, et par suite à gagner du temps, veut passer outre. Danton, de sa voix puissante, ameut la foule. L'affaire semble mal tourner. Entre temps, Marat, déguisé, fuit ⁽⁹⁾, pour, cette fois, se réfugier en Angleterre. Le Châtelet n'aura pas sa proie; il se retourne contre Danton, et, à l'affaire Marat, succède l'affaire Danton. Tous les journaux interviennent alors vigoureusement et les poursuites contre ce dernier sont abandonnées ⁽¹⁰⁾.

(9) « En redingote et coiffé d'un chapeau rond. » (Gérard Walter, p. 147.)

(10) Il faut remarquer que c'est là la première apparition publique de Danton. Il la devra à l'Ami du Peuple.

Tout se termine donc au mieux pour Marat. Il est désormais connu dans tout Paris et même en province, où son journal trouve beaucoup de lecteurs. Ceux qu'il attaque aident eux-mêmes à cette célébrité en essayant de répondre aux articles pamphlétaires de *L'Ami du Peuple*, en consacrant des colonnes entières de plusieurs feuilles à réfuter ses théories. Bien plus, un ouvrage paraît, intitulé : *L'anti-Marat* (11). « Puisqu'on n'attaque ou défend ou n'imité pas un individu totalement obscur, écrit M. Gottschalk, on peut en déduire que Marat avait gagné une réputation d'une certaine importance pendant les années 1790-1791 et le début de 1792 (12).

En Angleterre, où il va rester pendant trois mois, Marat ne désarme pas; *L'Ami du Peuple* continue de paraître, et, coup sur coup, publie *L'appel à la Nation* et la *Nouvelle dénonciation contre M. Necker*.

En avril, Jean-Paul rentre à Paris pour assister à la chute de Necker, se tourne alors tour à tour contre Mirabeau, Lafayette, Bailly; et, enfin, c'est l'attaque directe contre le roi dans une série de violents articles : « On nous endort, prenons-y garde », « c'est un beau rêve, gare au réveil », « l'affreux réveil ». L'Assemblée nationale elle-même s'émeut; nouvelles poursuites; Marat se cache dans les caves du couvent des Cordeliers; son imprimeur est arrêté; ses planches détruites, et, dix jours plus tard, le journal reparaît. Bien plus, une seule tribune ne suffit pas, et bientôt paraît le *Junius français*. (Tout comme le *Moniteur patriote*, ce journal n'aura qu'une vie éphémère.)

(11) L'auteur inconnu de ce livre essaie de réfuter un à un les chefs d'inculpation de la *Dénonciation contre M. Necker*. Puis il conseille à Marat d'abandonner ses attaques contre le ministre des finances; « il y a, lui dit-il, d'autres ennemis de la liberté à attaquer ». « Est-ce trop pour le zèle qui vous dévoie ? Une immense carrière s'ouvre devant vous..., on vous abandonne tout cela pour vos ébats, daubez à votre aise... mais grâce pour Monsieur Necker. »

Lire encore dans le *Marat* de M. Gérard Walter, p. 150, le compte rendu d'un autre de ces écrits : *Justification de M. Necker*.

(12) Gottschalk, *Jean-Paul Marat*, p. 174.

Le 10 septembre 1792, Jean-Paul est élu député à la Convention ⁽¹³⁾; il siège à la Montagne près de Robespierre, d'Hébert, de son ami Danton. Avec eux, il vote la mort du roi et l'abolition de la royauté.

Soudain, dans cette Convention, deux courants s'affrontent; combats de Titans : la Gironde contre la Montagne. Les Girondins, sentant obscurément le danger qui les menace, attaquent les premiers. Le 12 avril 1793, Marguerite-Elie Guadet monte à la tribune et donne lecture de la fameuse lettre de Marat aux fédérés des quatre-vingt-trois départements. La lutte est chaude; malgré une défense farouche de la part de ses amis, la Gironde arrache à la Convention un décret d'arrestation contre Marat. Mais le peuple qui remplit les bancs réservés au public ne laissera pas arrêter son ami; et Marat réussit à s'échapper pour reprendre sa vie de traqué. Pas longtemps, car, de lui-même, quelques jours après, il vient se constituer prisonnier à la conciergerie. Le lendemain, il y a foule au Tribunal; les parisiens ont été prévenus « par *L'Ami du Peuple* » que, ce jour-là, leur incorruptible « défenseur » doit être jugé. Marat, très digne, se présente devant des juges qui lui sont pour la plupart acquis; d'accusé, il devient accusateur; il fait le procès de la Gironde; l'accusateur public, Fouquier-Tinville, se récuse, et Jean-Paul est acquitté aux applaudissements d'une foule en délire ⁽¹⁴⁾. A la sortie du Tribunal révolutionnaire, un im-

(13) Sa candidature fut soutenue par Prud'homme, Camille Desmoulins, Chabot, dont l'intervention aux Jacobins fut décisive.

Prud'homme déclarait que Marat devait être nommé un des premiers pour tenir sans cesse suspendu sur les têtes des députés le « glaive du peuple prêt à frapper ses représentants parjures ou modérés ». (Gérard Walter, *Marat*, p. 280.)

(14) Le président Montané déclara :

« J'ai examiné avec soin les passages cités des journaux de Marat. Pour les mieux apprécier, je n'ai pas perdu de vue le caractère connu de l'accusé et le temps pendant lequel il a écrit. Je ne puis supposer d'intentions criminelles et contre-révolutionnaires à l'intrépide défenseur des droits du peuple; il est difficile de contenir sa juste indignation quand on voit son pays trahi de toute part; et je déclare que je n'ai rien trouvé dans les écrits de Marat qui me parût constater les délits dont il est accusé. » (Gottschalk, *J.-P. Marat*, p. 156.)

mense cortège se forme et pousse Marat jusqu'à la Tribune de la Convention, où, d'une voix forte, il déclare : « Législateurs, j'ai été perfidement inculpé; un jugement solennel a fait triompher mon innocence. Je vous rapporte un cœur pur et je continuerai à défendre les droits de l'homme, du citoyen et du peuple avec toute l'énergie que le Ciel m'a donnée. » Et la Montagne tout entière dressée l'acclame; sur leurs bancs, les Girondins se tassent, sentant passer sur eux le souffle de la mort.

Le dimanche 2 juin, la Convention, cernée par la Garde nationale d'Henriot, sentant monter de la rue la colère du peuple, vote le décret d'arrestation de trente-deux députés girondins. Sous prétexte qu'ils sont « plus faibles que vicieux », Marat réussit à arracher à la liste de proscription Dusaulx, Lanthenas et Ducos.

A cette époque, Marat est très malade; il veut se retirer de la Convention et offre sa démission; mais celle-ci est refusée, et Jean-Paul est nommé membre du Comité des Affaires coloniales. Pourtant son rôle de député est terminé; son mal est grave, et pour calmer son prurit intolérable il passe des journées entières dans sa baignoire. Malgré tout, *L'Ami du Peuple* chaque jour paraît. Ses pages sont remplies de violents articles contre les Girondins, qui, ayant réussi à fuir, se sont réfugiés à Caen.

Le mardi 9 juillet 1793, la diligence qui quitte cette ville vers 2 heures après-midi emporte vers Paris dans un bruit de ferraille et un tourbillon de poussière, pâle, calme, résolue, Charlotte Corday.

Le 12 juillet, il est huit heures, Marat est dans son bain. Sur une planche jetée sur sa baignoire, il rédige la feuille du lendemain. Soudain, au travers de la cloison, un bruit de voix lui arrive; il s'enquiert; Simone Evrard lui dit le nom de la visiteuse : Mlle Corday; Jean-Paul se souvient d'un billet reçu le matin dans lequel Charlotte, malheureuse, réclamait sa protection. Il ordonne qu'on l'introduise jusqu'à lui... Elle entre et repousse derrière elle la porte.

Simone Evrard, l'amante fidèle et vigilante, inquiète, rôde dans la pièce toute proche. Soudain, un long cri : « A moi, ma chère amie ! » Elle se précipite... l'Ami du Peuple n'est plus.

Un « couteau de quarante sous » venait de mettre fin à la vie de Jean-Paul Marat, docteur en médecine, savant, publiciste, révolutionnaire.

CHAPITRE II

LA MALADIE DE MARAT

« Peut-être viendront-ils voir le dictateur Marat; ils trouveront dans son lit un pauvre diable qui donnerait toutes les dignités de la terre pour quelques jours de santé... »

(*Le Publiciste*, n° 134.)

« L'assassinat n'a jamais changé l'histoire du monde. »

(DISRAËLI, à propos de la mort d'Abraham Lincoln.)

Sans Charlotte Corday, que serait devenu Marat dans les années de la Révolution qui ont suivi sa mort ? Sans crainte de faire une erreur de pronostic, on peut assurer que Marat n'aurait guère vécu plus de quelques mois, pendant lesquels son activité comme son influence seraient allées décroissantes.

La journée du 2 juin, qui vit la chute de la Gironde, marque pour lui, en même temps que l'apogée de sa popularité, celle de sa puissance de résistance physique. Jusqu'au jour de sa mort, la Convention ne le verra presque plus. Seul son journal l'occupe, et il s'excuse auprès du peuple de ne pouvoir remplir son mandat de député. « Je n'ai pu assister à la séance... une maladie inflammatoire, suites de tourments que je me suis donnés pendant quatre années consécutives pour défendre la cause de la liberté, m'afflige depuis cinq mois et me retient actuellement au lit. » C'est aussi l'avis de M. Gottschalk ⁽¹⁾ : « A moins, dit-il, de guérison entière ou partielle, Marat serait devenu un figurant dans le drame révolutionnaire. C'est probablement à cette époque qu'il entreprit une révision de *L'Ami du Peuple*, avec l'intention de republier la collection complète. S'il en fut ainsi, c'était avouer de façon tacite mais éloquente que sa gloire appartenait au passé. C'était déjà un moribond, physiquement et politiquement, que frappa le poignard de Charlotte Corday. » Nous pourrions ajouter : politiquement parce que physiquement. Qu'elle est cette maladie, cette « affection squameuse et vésicante » dont seules les « manœuvres hydrothérapiques prolongées » pouvaient calmer le prurit intolérable ?

(1) Gottschalk, *Jean-Paul Marat, l'Ami du Peuple*, p. 179.

A la Convention, un député, à l'annonce de la mort de l'Ami du Peuple, s'écriait : « Où es-tu, David ? Tu as transmis à la postérité l'image de Lepeltier mourant pour la patrie : il te reste encore un tableau à faire », et le peintre David de répondre : « Aussi le ferai-je », et de donner les explications suivantes : « Hier, le chirurgien qui a embaumé le corps de Marat m'a envoyé demander de quelle manière nous l'exposerions au regard du peuple dans l'église des Cordeliers. On ne peut point découvrir quelques parties de son corps, car vous savez qu'il avait une lèpre et que son sang était brûlé; mais j'ai pensé qu'il serait intéressant de l'offrir dans l'attitude où je l'ai trouvé, écrivant pour le bonheur du peuple. » (2). On a dit que Marat était syphilitique, et certains même ont voulu expliquer par une paralysie générale sa carrière révolutionnaire. Peut-être le libelle suivant extrait d'un pamphlet *La vie criminelle et politique de J.-P. Marat se disant l'Ami du Peuple* (3), a-t-il contribué pour une grande part à faire poser ce diagnostic rétrospectif entièrement erronné : « J'ai dit que Marat était un débauché, j'ai dit que Marat était un crapuleux, et la maladie funeste dont il fut atteint vient à l'appui de mon assertion.

» Marat aimait les femmes, mais, indigne de ce sentiment qui forme l'amour de deux cœurs unis par la nature et la vertu, Marat ne connaissait pas l'amour. Ses sens, animés par la luxure, ne se réunissaient que pour connaître l'objet d'une passion brutale et substituer une infâme jouissance aux douceurs de la volupté. Indifférent sur la beauté, sur les mœurs et sur le caractère, ce n'était qu'une femme qu'il lui fallait, et où l'allait-il chercher ? Dans les derniers mois de sa vie, Marat, atteint de ce poison destructeur que le libertinage le plus affreux fait circuler dans les veines, succomba sous son effroyable ravage.

» Les remèdes les plus efficaces ne peuvent rien sur Marat;

(2) *Moniteur universel*, 1743, II, 831, cité par Cabanès in *Marat inconnu*, p. 422.

(3) Docteur Cabanès, *Marat inconnu*, p. 328.

tous les canaux de son sang sont infectés du vice vénérien; sa chétive carcasse ne présente plus à tous les yeux qu'un objet d'horreur et de dégoût; on en n'approche qu'en tremblant pour lui administrer le mercure, et pendant les instants où il croupissait dans la fange, le peuple adressait au ciel les vœux les plus ardents pour la conservation de sa santé. »

Cette diatribe, en même temps qu'elle est outrageusement fausse, montre l'absence, chez son auteur, de toute notion sur ce « mal vénérien » qu'est la syphilis. Et pourtant des historiens ont accepté sans contrôle cette calomnie; l'ont même amplifiée. M. Pierre Gaxotte nous présente dans sa *Révolution française* un Marat syphilitique jusqu'aux moelles, couvert de chancres ⁽⁴⁾.

Marat n'a jamais été un débauché. Il était vierge à vingt ans, nous dit-il, et ses voyages entrepris depuis son adolescence n'avaient d'autre but, selon lui, que de le former aux sciences et de le « soustraire à la dissipation ». « Il fut remarquablement vertueux pour un intellectuel du XVIII^e siècle », nous dit M. Gottschalk; d'aucuns ont essayé d'établir un parallèle entre Jean-Jacques Rousseau et Marat; mais jamais ce dernier ne succomba aux vices malsains auxquels sa nature malade entraîna le philosophe genevois. Avant 1789, on ne connaît à Marat que deux maîtresses : Angelica Kaufmann et la marquise de l'Aubespine : la personnalité de chacune de ces deux amantes plaide en faux contre l'absurde image d'un homme « indifférent sur la beauté, sur les mœurs et sur le caractère », à qui « la femme » suffisait et qui l'allait chercher Dieu sait où.

Dans ses dernières années, il eut une autre liaison avec Simone Evrard. Il est vrai que cette dernière, ne trouvant pas grâce auprès des détracteurs de son amant, ne fut considérée par beaucoup que comme une « vulgaire prostituée », seule digne du fâlot personnage lubrique et sanguinaire. Mais

(4) Pierre Gaxotte, *La Révolution française*, p. 288.

les études de M. Alfred Bougeart ⁽⁵⁾ nous montrent une tout autre Simone, compagne fidèle et tendre amante de l'Ami du Peuple, qui fut véritablement sa femme, prenant à sa mort le titre de « veuve Marat », et défendant avec toute l'énergie d'une épouse la mémoire de celui qu'elle avait tant aimé. Elle était d'un milieu bourgeois aisé et ne quitta les siens que pour suivre Marat.

De plus, il n'y a probablement rien de vrai, par exemple, dans l'histoire contée par Mme Roland d'une jeune femme qui, recherchant une faveur pour un de ses amis, rendit visite à Marat et trouva un sensualiste langoureux dans un luxueux appartement. Marat, à aucun moment, sous la révolution, ne fut assez riche pour se permettre un luxe quelconque ⁽⁶⁾.

Mais n'est-on pas allé jusqu'à montrer Marat amant de Charlotte Corday ? ⁽⁷⁾.

M. Edouard Herriot considère Jean-Paul Marat comme un pur et, à ce point de vue, le rapproche de Djerzinski, le terrible chef de la Tcheka bolcheviste, que « tous s'accordent à représenter comme un ascète intransigeant ».

Hélas ! très souvent la syphilis n'a rien à voir avec la débauche, et pour être vertueux Marat n'en pouvait pas moins être syphilitique. Mais jamais la vérole n'a produit cette éruption squameuse, cette dartre ano-scrotale, et surtout ce prurit si douloureux, et quant à la paralysie générale, on n'en retrouve aucun des signes chez Marat. Michelet a dit de Marat « qu'il eut la force d'une même cloche qui sonnerait toujours ». Cela même ne vient-il pas à l'encontre de l'hypothèse d'une paralysie générale ?

Plus séduisante, sinon plus vraie, serait l'hypothèse émise d'un Marat diabétique. Le Docteur Cabanès nous dit qu'il présentait un des symptômes principaux de cette diathèse : la polydipsie. Durant ses dernières années, il a continuelle-

(5) Alfred Bougeart, *Marat, l'Ami du Peuple*, t. I.

(6) Louis-R. Gottschalk, *Jean-Paul Marat, l'Ami du Peuple*, p. 94.

(7) Hector Flichmann, *Marat et sa maîtresse*, p. 163.

ment été en proie à une soif ardente, qu'il ne réussissait qu'à grand peine à apaiser par des boissons émoullientes, adoucissantes, telles que de l'eau « mélangée de pâtes d'amandes et de terre glaise », dont il absorbait plusieurs tasses dans la journée.

« Notre regretté confrère, le Docteur Robinet, ajoute M. Cabanès, nous conta un jour tenir de l'un des descendants de Harmand (de la Meuse), ou d'un député, en tout cas, qui siégeait à la Convention derrière Marat, que celui-ci grignotait presque constamment pendant les séances des gâteaux et autres sucreries. Pour qui sait que les diabétiques sont très friands de ce qui est pour eux le fruit défendu, ce menu détail a son importance.

On retrouve, en effet, dans ce qu'on appelle les « petits signes du diabète » cette céphalalgie, ce prurit, ces troubles cutanés, tels que l'eczéma, ces lésions génitales herpétiformes, en un mot ces « diabétides » signalées chez Marat. Et sa démarche sautillante pourrait même, dans ce cas, être attribuée à un pseudo-tabes diabétique, différent du tabes vrai, en ce que le malade steppe mais n'est pas ataxique ⁽⁸⁾.

Mais les renseignements manquent pour pouvoir préciser ce diagnostic, séduisant sans doute, mais qui, basé sur d'aussi petits signes, malgré le capital symptôme de la polydipsie, reste du domaine de la pure hypothèse.

Et le Docteur Cabanès envisage alors une dermatose. Laquelle ? Il discute en premier lieu le prurigo de Hébra, dont il rejette la possibilité uniquement en raison de la rareté de cette affection, mais qui, cependant, semblerait répondre au mal de Marat par les symptômes de « poussées éruptives », de prurit tenace, rebelle à toute médication, et par son étiologie arthritique, Cabanès mettant sur le compte de l'arthritisme les violentes migraines auxquelles était sujet l'Ami du Peuple.

Enfin, ayant demandé l'avis du Docteur Barthélemy, ancien

(8) Docteur Cabanès, *Le Cabinet secret de l'histoire*, t. III, p. 230.

chef de clinique de l'Hôpital Saint-Louis, l'auteur du *Cabinet secret de l'histoire* ⁽⁹⁾, conclut avec lui à un eczéma.

« Qu'il s'agisse, dit M. Barthélemy, de lichen, ou d'eczéma, ces deux affections sont la résultante de l'altération de la crase sanguine par les produits de fermentation élaborés dans l'organisme, par la production exagérée des matières extractives, par le défaut d'élimination et d'épuration, par l'accumulation des acides uriques, butyriques, etc. Bref, ce sont des conséquences des auto-intoxications. Ce sont des toxidermies produites par des écarts habituels de régime, une désobéissance prolongée aux lois de l'hygiène générale, de l'hygiène alimentaire, de l'hygiène cutanée. »

En essayant de retracer ce que nous pourrions appeler les antécédents personnels du malade, nous trouvons un premier renseignement : cette céphalalgie, ces migraines violentes auxquelles Marat était déjà sujet à l'époque où il écrivait les *Chaînes de l'esclavage* et contre lesquelles il luttait à l'aide de café noir. Puis, dans la suite, nous retrouvons par deux fois Marat malade, en 1783-1784, et 1787-1788, sans que nous puissions avoir d'autres précisions sur ces deux maladies que ce fait qu'elles semblent avoir eu dans leur étiologie une extrême fatigue, un épuisement intense, dû à un labeur acharné.

« Une longue et cruelle maladie m'a privé longtemps du plaisir de m'entretenir avec vous, écrit-il, à cette époque, à Brissot, et je saisis les premiers moments de ma convalescence pour réparer le temps perdu. Ces fréquentes rechutes me font croire que ma santé n'est plus à l'épreuve des fatigues de l'étude, heureux si les instants de relâche qu'elle me laissera suffisent à finir mes ouvrages. » ⁽¹⁰⁾.

Mais c'est surtout pendant la Révolution que son mal va empirer au point qu'il fera de Marat, en 1793, une loque

(9) Id., *ibid.*, p. 238 et 239.

(10) *Mémoires de Brissot*, t. I, p. 352.

cherchant soulagement contre son intolérable souffrance dans des bains prolongés.

« Défaut d'hygiène générale, d'hygiène alimentaire, d'hygiène cutanée » (11), dit le Docteur Barthélemy; qu'on se souvienne des conditions de vie de Marat entre 1784 et 1792; la gêne d'abord, puis la misère; Brissot l'écrit dans ses mémoires, qui le connut intimement alors. Puis, à partir de 1789, il mène une vie de traqué, de vagabond, perpétuellement recherché par la police, toujours aux aguets, se terrant des jours entiers, tantôt dans un grenier et tantôt dans une cave. « C'est là que, travaillant le jour à la lueur du peu de lumière qui pénétrait par le soupirail, ses paupières s'enflammèrent; il faillit perdre la vue. L'odeur infecte d'une lampe..., le manque d'air, l'humidité, une insomnie presque continuelle, toutes les inquiétudes morales, tant de maux réunis sur un homme d'une santé déjà débile... lui inoculèrent une maladie dartreuse, dont il souffrit des douleurs inouïes, qui ne fit que s'aggraver chaque jour davantage, qui envahira successivement tout le corps, qui finalement le rendra repoussant à voir, qui donnera prise aux plus indignes outrages. » (2).

Il est pauvre, et s'il tire quelque profit de la vente de ses ouvrages, cet argent lui sert à acheter des appareils de physique pour continuer ses expériences, plus tard, à éditer son journal. Que deviennent dans ces conditions l'hygiène vestimentaire, l'hygiène alimentaire ? Une fois, Marat s'était réfugié dans les carrières de Montmartre. « Rongé par la misère la plus affreuse, il couvrait son corps d'une simple redingote bleue et sa tête d'un mouchoir, presque toujours trempé dans du vinaigre; un écritoire dans sa main, quel

(11) Dans son *Journal de la République française*, n° 93, du 9 janvier 1793, Marat écrit : « Sur vingt-quatre heures, je n'en donne que deux au sommeil et une seule à la table, à la toilette et aux soins domestiques... il y a plus de trois années que je n'ai pris un quart d'heure de récréation. »

(12) Docteur Cabanès, *Marat inconnu*, p. 358.

ques chiffons de papier sur ses genoux, c'était sa table. » (13). Au gentleman élégant médecin des gardes du comte d'Artois a succédé le « sans-culotte » Marat, allant la « tête coiffée d'un madras, la chemise négligemment ouverte, vêtu d'une houppelande aux larges basques », d'une malpropreté vestimentaire presque répugnante. Quant à sa nourriture, lui-même nous laisse supposer ce dont elle devait se composer dans cet article de *L'Ami du peuple* où il se défend d'être un vendu : « Si de tous les folliculaires qui se prêtent à me diffamer, il en est un seul qui doute encore que ma plume ne soit pas conduite que par mon cœur, qu'il vienne me voir dîner. » (14).

« Toutes les fois que Marat, écrit M. Léopold Lacour, avant ou pendant la Révolution, tomba malade, c'est bien, semble-t-il par sa faute, parce qu'il s'est frénétiquement surmené, et parce que cette faute s'est aggravée de privations, de misères, dues à ses fureurs de polémiste : ainsi, en 1791, après un an de vie souterraine... Sa vie fut un suicide de quatre ans.. » (15)

Ce sont tous ces antécédents, bien plus que les rares symptômes que nous possédons, qui ont fait diagnostiquer par MM. Cabanès et Barthélemy un eczéma chez un arthritique ou un herpétique.

Nous avons essayé d'apporter plus de lumière sur ce mal, et pour ce faire nous nous sommes adressé à l'éminent dermatologiste de la faculté de Bordeaux, notre Maître, M. le Professeur Petges, qui a bien voulu, avec toute l'amabilité

(13) Guiraut, *Oraison funèbre de Marat*.

(14) Cf. chapitre IV l'article tout entier : *Marat fut-il un « vendu » ?*

(15) Léopold Lacour, cité par Cabanès in *Marat inconnu*, p. 353.

On lit, en outre, dans le n° 3 de juillet 1791 de *L'Orateur du peuple* :

« Les hommes vains qui prétendent que la patrie n'est pas une passion changeraient bientôt de langage s'ils étaient au chevet de l'Ami du Peuple; s'ils le voyaient dans un lit de douleur, tourmenté d'une migraine affreuse et dévoré d'une fièvre ardente, la tête enflée comme un boisseau avec une fluxion épouvantable sur tout le côté gauche, et les vésicatoires sur les cuisses, ne pouvant changer d'attitude depuis plusieurs jours. »

dont il est coutumier, étudier cette maladie d'après tous les documents que nous pûmes lui procurer :

« Il est impossible, nous a répondu M. le Professeur Petges, de chercher à porter un diagnostic précis sur l'affection cutanée dont Marat était atteint. En effet, s'il est bien difficile de formuler dans beaucoup de cas, et en particulier en matière de prurit, un diagnostic précis chez un malade que l'on voit, que l'on peut examiner à loisir, chez lequel on peut faire des examens de sang, il est impossible de déterminer une affection au sujet de laquelle on n'a que les renseignements les plus vagues.

» Il semble toutefois que, pour le cas de Marat, la violence, l'intensité, la continuité du prurit, qui a duré plusieurs années, qui s'accompagnait d'insomnie avec une « lèpre », un état squameux, on puisse éliminer, sous toute réserve, l'hypothèse formulée par Barthélemy d'un eczéma vulgaire. On sait, en effet, que Marat n'était soulagé que par des bains prolongés et que l'eczéma n'aime pas la balnéation.

» Et alors le champ des hypothèses devient très vaste. Le psoriasis irrité peut parfois aboutir à certaines formes appelées jadis les « herpétides malignes », qui répondent à « l'affection squameuse et vésicante » de l'Ami du Peuple, et qui torturent les malades pendant des années :

» J'observe depuis cinq ans un cas de ce genre qui évolue avec des alternances de psoriasis caractéristique et de transformation en syndrome prurigineux.

» On peut aussi envisager les affections de la série des prurits lymphadéniques, des prurits diffus avec lichenisation, qui sont quelques fois squameux, et l'on peut faire encore bien d'autres hypothèses fragiles sans pouvoir s'arrêter à un diagnostic précis.

» Il y a lieu, toutefois, de retenir dans l'histoire de Marat ce qu'en dit Cabanès, à savoir que, pendant plusieurs années autour de 1774, Marat fait des abus excessifs de café, dont il buvait 15 à 20 tasses par jour, et l'on sait quelle importance Brock a donné à l'usage et surtout à l'abus du café dans le développement de certains prurits chroniques.

» Enfin, Marat avait une hygiène alimentaire déplorable et vivait dans un état de saleté corporelle et vestimentaire bien connu, toutes choses qui ont été susceptibles de provoquer ou d'aggraver une affection prurigineuse, qui, dans des conditions d'hygiène favorables, auraient pu ne pas persister.

» Autre chose, la polydipsie de Marat ne paraît pas répondre à celle du diabète, le prurit de cette affection étant généralement localisé à certaines régions, des plis en particulier, et ne provoque pas de lésions aussi généralisées et diffuses que celles dont Marat était atteint. Cette polydipsie peut être consécutive à un suintement cutané important et à une déshydratation de l'organisme comme on en observe quelquefois dans les grandes dermatoses prurigineuses et suintantes chroniques.

» En somme, il est impossible d'émettre un avis sérieux sur cette question, et on est réduit à formuler les hypothèses les plus variées. »

Un fait cependant demeure certain, c'est que ni M. Barthélemy, ni M. le Professeur Petges, n'envisagent la possibilité de voir dans cette affection, le mal, le « poison destructeur que le libertinage le plus affreux fait circuler dans les veines ».

Et nous sommes heureux d'avoir ici montré combien tout, chez Marat, a donné lieu aux plus indignes outrages et combien les historiens tranchent souvent avec une sûreté des plus étonnantes les questions médicales même les plus débattues.

CHAPITRE III

LA PSYCHOLOGIE DE MARAT

Peu d'hommes ont été, sans doute, plus disséqués moralement que Marat par une foule d'historiens, d'écrivains, d'hommes politiques, de médecins, de philosophes, tous gens versés dans les études psychologiques. Mais nul caractère n'a été aussi diversement interprété que le sien; et tous ces travaux ont abouti à dégager non pas Marat, mais « une multitude de personnages contradictoires, dont pas un n'offre deux traits de suite de cet homme célèbre ».

C'est qu'il est impossible à un écrivain, à un historien, à un homme politique, à un philosophe, d'étudier un tel personnage sans se laisser entraîner par le torrent révolutionnaire, et, partant, de juger Marat sans partialité. Suivant le parti auquel ils appartenaient tous, Michelet et Taine, Esquiros et Hatin, Stephens et Carlyle, Kropotkine et Jaurès, Bax et von Sybel, Victor Blanc et Mignet, se sont dressés devant Marat non en juges impartiaux, mais, les uns en accusateurs, les autres en défenseurs. D'aucuns, même, ont jugé toute cette époque en poètes, tel Lamartine, qui, dans son *Histoire des Girondins*, écrit : « J'accuse Danton sans preuves, par ce besoin honnête de trouver un criminel pour personnifier en lui l'horreur du crime. » (1).

Seuls, deux médecins ont tenté une étude impartiale : le Professeur Von Podwysozki, dans un article, hélas ! trop court, et surtout le Docteur Cabanès, l'historien qui, sans le moindre parti pris, a fouillé l'histoire avec son esprit entièrement médical. Ils ont dressé à nos yeux un Marat tel qu'il fut certainement, le vrai Marat. Mais leurs travaux n'ont pas porté sur le révolutionnaire, et nous serions heureux, un jour, de lire une étude complète sur « l'Ami du Peuple » faite par un des Maîtres d'une de nos Facultés de médecine, car, à plusieurs titres, Marat nous appartient, à nous, médecins.

(1) Lamartine, *Histoire des Girondins*, t. XV, p. 239.

LA SENSIBILITE CHEZ MARAT

Au début de cet ouvrage, nous écrivions : Et Marat grandit sous la triple empreinte de sa mère, de Montesquieu et de Rousseau. Si l'influence exercée sur Jean-Paul par ces derniers a été longuement étudiée et discutée par tous les historiens de Marat, bien peu, mis peut-être à part M. Léopold Lacour ⁽¹⁾, ont montré toute l'importance de l'empreinte maternelle; Louis Cabrol, âme sensible et charitable, façonna à l'image de la sienne, l'âme de son fils. Elle en fit un philanthrope et un sensible ⁽²⁾, ou mieux elle en fit un philanthrope parce qu'elle en fit un sensible, car, nous dit Marat : « l'amour des hommes est la base de celui de la justice... L'idée du juste ne se développe pas moins par le sentiment que par la raison. » ⁽³⁾.

Marat peut parfois se montrer, dans sa philanthropie, lors-

(1) Léopold Lacour, *Marat féministe*, cité par le Docteur Cabanès in *Marat inconnu*, p. 124.

(2) Cette sensibilité fut telle qu'elle l'empêcha une fois d'assister à l'autopsie d'une de ses connaissances qui venait de décéder.

« Ma sensibilité, mon cher Comte, ne me permettant pas d'assister à l'ouverture du corps d'un ami, je serai représenté demain par M. Boyer, maître en chirurgie, qui fera l'ouverture du cadavre. C'est un praticien très expérimenté. Il demeure rue de Bourgogne, à deux portes de chez moi, maison de Mme Vernier. Je vous prie de l'inviter demain matin et de lui donner l'heure. C'est une justice que j'attends de votre amitié.

» Ce mardi soir.

» MARAT. »

Autographe, 1864, p. 37, cité par Cabanès in *Marat inconnu*, p. 7.

(3) *Journal de la République française*, n° 98.

qu'il réclame le droit des pauvres à la vie, un froid logicien; le passage suivant nous en apporte la preuve ⁽⁴⁾ :

« Le seul fondement légitime de la société est le bonheur de ceux qui la composent. Les hommes ne sont réunis en corps que par leur intérêt commun; ils n'ont fait de lois que pour fixer leurs droits respectifs; ils n'ont établi un gouvernement que pour s'assurer la jouissance de ces droits. S'ils renoncèrent à leur propre vengeance, ce fut pour la remettre au bras public; s'ils renoncèrent à la liberté naturelle, ce fut pour acquérir la liberté civile; s'ils renoncèrent à la communauté primitive des biens, ce fut pour en posséder en propre quelque partie.

» ... Sur une terre couverte de possessions d'autrui et dont les indigents ne peuvent rien s'approprier, les voilà donc réduits à périr de faim. Or, ne tenant à la société que par ses désavantages, sont-ils obligés d'en respecter les lois ? Non, sans doute; si la société les abandonne, ils rentrent dans l'état de nature; et lorsqu'ils revendiquent par la force des droits qu'ils n'ont aliénés que pour s'assurer de plus grands avantages, toute autorité qui s'y oppose est tyrannique, et le juge qui les condamne à mort est un lâche assassin. »

C'est en se basant sans doute sur de tels écrits que M. Alfred Bougeart essaye d'expliquer pourquoi, malgré tout, nous refusons notre sympathie à Marat : « Plus nous étudions l'homme, plus nous sentons grandir notre admiration pour cette logique que rien ne peut troubler, plus se fonde notre estime pour ce caractère qui ne fléchit devant aucun danger, pour cette conduite toujours en harmonie avec la conviction politique, et, il faut bien l'avouer, nous nous sentons encore froids devant l'homme. » C'est que la sympathie est affaire de sentiment; or, Marat « soumet tout au raisonnement, ses principes, ses opinions, ses actes, et, s'adressant à nous, n'en appelle jamais qu'à notre logique,

(4) Jean-Paul Marat, *Plan de législation criminelle*. Chapitre IV : « Des crimes contre la propriété ».

à chaque instant la redresse et nous prouve que notre sentimentalité est la source de préjugés les plus funestes aux principes mêmes que nous nous efforçons de proclamer bien haut. Pour tout dire, nous ne pouvons sympathiser avec Marat parce qu'il s'adresse trop à notre raison » (5).

Tel n'est pas notre avis, car le plus souvent la sensibilité chez Marat prend la place de la logique pure, et c'est au cœur de l'homme plus qu'à sa raison qu'il adresse ses vibrants plaidoyers en faveur des humbles et des déshérités. Sensibilité ? cette prosopopée du voleur.

« Couvert de haillons et couché sur la paille, chaque jour j'étais l'affligeant spectacle de mes plaies; j'avais beau implorer assistance, quelle main charitable est venue à mon secours ? Désespéré par votre refus, manquant de tout, et pressé par la faim, j'ai profité de l'obscurité de la nuit pour arracher d'un passant un faible secours que sa dureté me refusait; et parce que j'ai usé des droits de la nature, vous m'envoyez au supplice ? Juges iniques ! souvenez-vous que l'humanité est la première des vertus et la justice la première des lois. Au récit de vos cruautés, les cannibales eux-mêmes frémiraient d'horreur; barbares ! baignez-vous dans mon sang puisqu'il le faut pour assurer vos injustes possessions; au milieu des tourments que je vais endurer, mon unique consolation sera de reprocher au ciel de m'avoir fait naître parmi vous... » (6). Sensibilité encore ? ces autres plaidoyers en faveur de deux grandes déshéritées : la femme, la jeune fille (7). La femme, qui, « lasse de se plaindre en vain de l'inconstant qui lui manque de foi, si elle imite son exemple le mari crie vengeance et sévit sans peine. Qui le croirait ? loin de venir au secours d'une faible opprimée, les lois se joignent à son cruel oppresseur; et, pour une faute qu'il commet impu-

(5) Alfred Bougeart, *Marat, l'Ami du Peuple*.

(6) Jean-Paul Marat, *Plan de législation criminelle*. Chap. IV : « Des crimes contre la propriété ».

(7) Lire aussi : L.-J. Larcher, *La femme jugée par les grands écrivains des deux sexes*, p. 441-443.

nément, toujours elle perd sa réputation, souvent sa liberté, quelquefois sa vie même... » (8). Et si la raison reprend le pas pour rejeter l'absurde explication si souvent mise en avant que l'infidélité de la femme entraîne des conséquences plus graves : « Mais n'est-ce pas la même chose pour la société que l'homme aille porter un héritier chez son voisin ou que la femme le reçoive chez elle ? », la sensibilité reparait chez l'avocat de la jeune fille : « A la vue de tant de pièges tendus sous les pieds de la jeunesse, de tant d'appas offerts à l'innocence, de tant de violences faites à la faiblesse, quelle âme juste n'excuserait les fautes d'un sexe fragile que nous avons assujetti aux plus rudes devoirs... mais ce n'est pas la pitié, c'est l'indignation que je voudrais exciter dans les cœurs. Quoi ? la duplicité, la fourberie, l'hypocrisie, le mensonge, le parjure, ne seront point blâmables chez les hommes, et, chez les femmes, la sensibilité, la crédulité, la faiblesse, seront à jamais flétrissantes ? Au lieu d'être leur soutien, nous ne saurons que les tromper, et, après en avoir été les vils corrupteurs, il nous sera encore permis d'en être les lâches tyrans ? » (9).

Et cette philanthropie, cette sensibilité, qu'une mère infusa dans l'âme de son fils, explique dans une certaine mesure toute la vie de Marat : le choix de sa profession d'abord, le médecin n'est-il pas le philanthrope par excellence ? ; ses travaux ensuite, tant philosophiques, qui montrent l'homme avide de connaître l'âme humaine, que médicaux, tendant à rendre à l'homme, dans la mesure du possible, le bien le plus précieux, la santé ; ou sociaux enfin, qui essayent, en vain peut-être, de donner à l'homme le bonheur sur terre. Sa sensibilité explique aussi qu'il se soit montré plus affecté que tout autre des mille tracasseries qu'il eut dans le monde savant où il évoluait. Il est étrange de remarquer combien un homme qui a été élevé et éduqué par la plus douce des femmes,

(8 et 9) Jean-Paul Marat, *Plan de législation criminelle*. Chap. V : Des crimes contre les mœurs ».

par sa mère, se montre peu armé, du fait de sa plus grande sensibilité, pour supporter, soit allègrement, soit avec indifférence, les attaques auxquelles sa situation peut l'exposer.

En 1791, Marat ayant dans *L'Ami du Peuple* adressé quelques reproches à Camille Desmoulins au sujet d'articles politiques parus dans *Le vieux Cordelier*, celui-ci se fâcha. Marat lui adressa une lettre où perçait toute la tristesse de son âme sensible :

« Vous repoussez mes représentations amicales, Camille, en les qualifiant d'injures et en les attribuant à l'air méphitique de mon souterrain ! Montrer tant d'humeur quand j'en montre si peu, c'est mal profiter de vos avantages, vous que la nature fit si gai, si aimable; vous qui respirez un air si pur, qui avez une si bonne cave, vous qui êtes entouré de tant d'objets charmants ⁽¹⁰⁾.

» Mais quel effort de générosité ! Quoi, tant que j'extravaguerai dans le sens de la révolution vous persisterez à me louer, et, pour faire preuve de vos dispositions bénévoles, vous dites : « Nous devons défendre la liberté... non seulement avec des hommes, mais avec des chiens. » Quoique l'allusion ne soit pas des plus délicates, vous ne vous doutiez guère, Camille, que vous me faisiez un compliment, et un compliment dont je ne suis pas indigne, car les chiens sont les symboles de la vigilance et de la fidélité. Si, par un excès de politesse, vous ne prétendiez leur accorder que des dispositions féroces, vous pourriez reconnaître à ce qui vous arrive que ces animaux ne mordent que les ennemis de la patrie, épargnant les autres citoyens, bien qu'ils en soient lâchement maltraités..

» Pourquoi sortir des gonds, Camille, au ton que je garde avec vous, vous devez sentir que je ne veux que la paix. » ⁽¹¹⁾.

(10) Camille Desmoulins venait d'épouser Lucile (Anne-Louise Duplessis-Laridon).

(11) Alfred Bougeard, *Marat, l'Ami du Peuple*.

Dans cette autre lettre, c'est un Marat inconnu aussi qui se révèle à nous, un Marat « bucolique » ⁽¹²⁾ :

« MONSIEUR ET TRÈS CHER AML,

» ... Je vois par la dernière lettre que les affaires de la Trinité touchent à leur fin. Je vous en fais mon compliment très sincère. Vous voilà bientôt créateur d'une grande et nouvelle colonie. Dans la concession qu'on vous fera, n'oubliez pas de faire inscrire dans un petit coin un philosophe qui aime la campagne.

» Qui sait si ses goûts ne le porteront pas un jour dans un coin de la terre où il trouvera un ciel serein et riant ? Mais, confiné dans sa tranquille retraite, il vous prie de croire que son bonheur ne serait pas complet s'il ne pouvait quelquefois vous aller demander à dîner. C'est assez vous dire qu'il veut être votre plus proche voisin.

» Je suis parmi mes fourneaux du matin au soir. Je me dérobe un instant à mes creusets pour goûter le plaisir de m'entretenir avec vous.

» Je vous embrasse de toute mon âme.

» MARAT. » ⁽¹³⁾.

Le Docteur Cabanès peut donc écrire : « Plus que femme, Marat fut en effet un homme femme, femme par les nerfs,

(12) La chronique médicale du 15 juillet 1899 (p. 477-478) nous révèle un Marat mélomane.

Il s'agit d'une lettre que Léon Gatayes, l'ami d'Alphonse Karr, adressa à un journaliste qui venait de publier un article sur son père.

« ... Au moment où Marat fut poignardé, mon père accourut dans la salle où il venait d'expirer. Il m'a souvent parlé de Charlotte Corday... Remarquez — quelle bizarrerie ! — mon père, menacé de l'échafaud, se réfugie et se cache dans une mansarde rue de l'Eperon. C'est précisément là que vient se loger l'homme qu'il devait le plus redouter au monde : cet homme féroce est attendri par les mélodies de mon père, qu'il entendait, vagues et incertaines, de loin, et ces mélodies sauvent sa tête. »

Et Léon Gatayes ajoute que Marat savait parfaitement que le jeune guitariste était un « ci-devant noble ».

(13) *Chronique médicale*, 15 juill. 1899, p. 479.

femme par le sentiment. Faut-il rappeler l'hommage du démagogue à sa mère ? N'y a-t-il pas là en quelque sorte « un féminisme de gratitude filiale où se laisserait voir rétrospectivement le germe tendre du féminisme doctrinal et d'ailleurs surtout sentimental ? » (14).

(14) Cabanès, *Marat inconnu*, p. 123.

II

LE « MARAT » DE TAINE

Quos vult perdere Jupiter dementat.

Dans sa « psychologie des chefs jacobins », Taine⁽¹⁾, d'historien, s'instaure psychiatre et explique toute la vie de Marat par la démence. Il suit de près toute l'évolution de cette démence : délire ambitieux d'abord, puis manie de la persécution. A un stade plus avancé, Marat devient le persécuté persécuteur pour sombrer à partir de 1789 dans la folie homicide.

Le délire ambitieux.

« Dépourvu de talent, incapable de critique, médiocre d'esprit, « il aspire » à toutes les célébrités, à toutes les grandeurs...

» A de pareils signes⁽²⁾, le médecin reconnaîtrait à l'instant un de ces fous lucides que l'on n'enferme pas, mais qui n'en sont que plus dangereux; même il dirait le nom technique de la maladie : c'est le délire ambitieux, bien connu dans les asiles. Deux prédispositions : la perversion habituelle du jugement et l'excès colossal de l'amour-propre en

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1884, p. 325 et suiv.

(2) Taine ajoute à ces symptômes : « l'insomnie, le teint plombé, le sang brûlé, la saleté des habits et de la personne, et, pendant les cinq derniers mois, des dartres et des démangeaisons par tout le corps. »

« Nous voyons bien là une dermatose, dit M. Cabanès; mais de l'aliénation mentale, c'est trop dire. A ce compte, le bien heureux saint Labre ou l'héroïque Job mériteraient le Cabanon. Diogène, l'intraitable cynique, obtiendrait sans coup férir son admission aux Lunatics Asylums. »

sont les sources, et nulle part ces sources n'ont coulé plus abondamment que dans Marat. Jamais homme, après une culture si diversifiée, n'a eu l'esprit si incurablement faux. Jamais homme, après tant d'avortement dans la spéculation et tant de méfaits dans la pratique, n'a conçu et gardé une si haute idée de lui-même. »

Ambitieux, Marat l'a été, qui, à cinq ans, aurait voulu être maître d'école, à quinze professeur, auteur à dix huit, génie créateur à vingt. Mais n'est-ce pas là l'ambition la plus légitime ? N'avons-nous pas tous fait, enfants, adolescents, hommes enfin, des rêves qui devraient alors paraître comme les plus insensés ? J. Simon a écrit : « Un homme qui a des convictions arrêtées et le sentiment de sa force a le devoir d'être ambitieux. » Marat a eu des convictions arrêtées ; un fait, nous l'avons vu, domine toute sa vie : la philanthropie, l'amour des humbles, qui toujours le guida ; nous n'en voulons d'autre preuve que toutes ses œuvres dans lesquelles le « bien de l'humanité » revient, tel un leitmotiv. « Marat, a dit Michelet, eut la force d'une même cloche qui sonnerait toujours. » Quant au sentiment de sa force, Marat l'a-t-il eu aussi ? et, s'il l'a eu, cette force existait-elle réellement ? Non, dit Taine : « Entre son ambition et ses facultés, la disproportion était trop forte. »

Que Marat ait été dépourvu de talent, nous l'admettons volontiers ; mais il nous faut ajouter que c'est au seul Marat romancier que nous dénions toutes capacités, au Marat qui, suivant l'expression de M. Herriot, « se laisse séduire au souffle lascif du vent ».

S'inspirant de Montesquieu, Jean-Paul avait écrit des *Lettres polonaises* ⁽³⁾. C'est un recueil de la correspondance qu'un prince polonais, Kamia, échangea avec des amis, au cours d'un voyage effectué en France, en Suisse et en Angleterre. Cet ouvrage n'a d'autre intérêt que d'être, semble-t-il,

(3) *Polish Letters*, by Jean-Paul Marat, translated from the original unpublished manuscript, issued by the Bibliophile Society for Members only, 2 vol., Boston, 1904.

un reflet des préoccupations de Marat. Kamia, en effet, au cours de sa randonnée, rencontre tour à tour un ermite qui souffle en son âme les notions les plus révolutionnaires, et un sage qui lui tient un long discours aboutissant à la maxime favorite du Docteur Pangloss : « Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. »

Mais Kamia n'a ni le sérieux et la sentimentalité d'Usbeck, ni l'esprit vif et railleur de Rica. Et les *Lettres polonaises* ne sont qu'une plate imitation des *Lettres persanes*.

Dépourvu de talent aussi le Marat des *Aventures du comte Potowski* ⁽⁴⁾, roman inspiré cette fois de *La Nouvelle Héloïse*. Jean-Paul n'est pas le conteur grave et éloquent que fut Jean-Jacques Rousseau; il n'a pas non plus la spirituelle frivolité de Louvet, de qui on a voulu également le rapprocher. Le comte Potowski n'est pas le frère du mélancolique Saint-Preux; de même, il n'a rien de commun avec le riant et léger chevalier de Faublas. Pourtant, M. Herriot pense que « s'il n'était trop encombré de classicisme et de mythologie, de lyres et de théorbes, de bergères et de bateliers, si l'imitation de Jean-Jacques n'y apparaissait trop servile dans les innombrables descriptions, le roman polonais de Marat ne serait pas plus ridicule que tant d'autres élucubrations modernes, où une histoire de fantaisie sert de cadre à des amours de convention ». Malgré cette critique indulgente, il faut reconnaître que cet ouvrage n'aurait, lui non plus, aucune valeur si, étant un des premiers écrits de Marat, il ne nous montrait pas, comme le précédent, les préoccupations politiques et sociales de l'auteur.

Disons néanmoins, à l'honneur de Marat, qu'il n'a jamais avoué la moindre prétention littéraire. Ses œuvres de jeunesse, il n'a pas voulu les faire éditer, ne tenant pas sans doute à faire connaître, au cours des années révolutionnaires, ce divertissement de jadis; les aventures du comte Potowski

(4) *Un roman de cœur*, par Marat, l'Ami du Peuple, publié pour la première fois en son entier d'après le manuscrit autographe et précédé d'une notice littéraire par le bibliophile Jacob, Paris, 1848.

ne virent en effet le jour qu'en 1848 sous le titre : *Un Roman de cœur*, et les *Lettres polonaises* ne furent publiées, d'après le manuscrit, qu'en 1904. D'aucuns même ont mis en doute l'authenticité de ces dernières.

Mais si le romancier n'a aucune aptitude aux belles-lettres ⁽⁵⁾, on ne peut pas dire que le Marat journaliste manquait de talent. Nous avons vu que M. Hatin, peu enclin pourtant à l'indulgence vis-à-vis de l'Ami du Peuple, reconnaît dans son histoire de la « Presse française » toutes les qualités du journaliste, chez Jean-Paul; et M. Pierre Gaxotte, malgré la partialité évidente dont il fait preuve dans son livre *La Révolution française*, écrit que Marat, même pendant sa maladie, avait conservé un sens prodigieux du journalisme.

Et ce fait qu'il est un journaliste né sera à retenir plus loin.

Quant à ses ouvrages médicaux ou scientifiques, ils montrent le savant qui a étudié profondément les questions qu'il traite et sait les exposer avec la plus grande clarté. Ses lettres réunies et publiées en 1908 par Charles Vellay nous révèlent aussi les grandes qualités épistolaires de leur auteur. Enfin, immoral peut-être le plaidoyer du voleur cité plus haut, mais plein d'une ardeur passionnée, il nous a fait songer, chaque fois que nous l'avons lu, à la prosopopée de Fabricius du « discours sur les sciences et les arts » de Jean-Jacques Rousseau.

S'il n'est pas dénué de talent, Marat n'est pas non plus incapable de critique. Il est docteur en médecine, et, soit savant théoricien, soit praticien, il a cet esprit critique,

(5) Dépourvu aussi de talent littéraire l'*Eloge de Montesquieu* présenté à l'Académie de Bordeaux le 28 mars 1785 par J.-P. Marat.

L'ouvrage est « froid et languissant, manquant également de grâce dans le style, d'énergie dans les pensées et, dans son ensemble, de ces vues philosophiques auxquelles le sujet fournissait un si vaste champ et tant d'occasions de se développer ».

Cf. la publication qui a été faite de cet éloge, accompagné d'une introduction, par Arthur de Brezetz, Libourne, 1883.

qualité dominante du médecin. « On ne puise pas, écrit-il, dans les écoles, le génie d'Esculape; mais on y acquiert des connaissances qui empêchent d'agir en aveugle, et sous les yeux d'un maître de l'art, les élèves apprennent à faire usage de ces connaissances : lumières dont sont privés les empiriques. » Nous avons vu comment il dresse l'anatomie pathologique macroscopique de la blennorrhée par la dissection. Son *Essay on gleets*, sa *Presbytie accidentelle*, véritable clinique, ne sont pas dénués de bon sens et de jugement droit. Ce même bon sens, cette finesse d'observation, les savants qui se sont intéressés à ses œuvres scientifiques les retrouvent tout au long de ses travaux.

En littérature même n'a-t-il pas vu juste lorsqu'il écrit, dans ses *Lettres sur les charlatans modernes* : « Il y a longtemps que nous n'avons plus Montesquieu, nous venons de perdre Rousseau; Buffon nous échappe. Et que nous restait-il aujourd'hui pour remplacer Molière, Racine, La Fontaine, Boileau, Bossuet, Fénelon ? Un Marmontel, un Garrat ? » Dans ces mêmes lettres, où parfois il fait payer bien cher aux académiciens l'humiliation subie jadis, il nous apparaît fin et ironique observateur, lorsqu'il nous montre le plaisir qu'il y a à voir dans cette Académie « les géomètres bailler, tousser, cracher, ricaner, lorsqu'on y lit un mémoire de chimie; et les chimistes ricaner, cracher, tousser, bailler lorsqu'on y lit un mémoire de géométrie » ⁶.

Ce n'est pas non plus un homme dépourvu d'esprit critique qui, s'intéressant même à l'aérostation naissante à cette époque, y voit tout le parti qu'on en pourrait tirer ⁽⁷⁾ : « Un ballon de grandeur convenable serait un excellent moyen de correspondance entre deux armées combiné pour régler, suivant les circonstances, leurs marches, contre-marches, réunions, etc. Simplement en convenant des heures auxquelles on donnerait le signal; du temps qu'on les laisserait

(6) *Les charlatans modernes* ou *Lettres sur le charlatanisme académique*, publiées par M. Marat, l'Ami du Peuple, 1791.

(7) *Marat prophète de l'Aviation* (*Chronique médicale*, 1921, p. 210).

en vue et de certains chiffres répétés sur la surface du ballon; correspondance qui réunirait à l'avantage de n'être jamais interrompu la sûreté du secret et la rapidité de l'éclair... Ce serait aussi un excellent moyen de faire de très loin signal de secours à une place pressée par l'ennemi, et signal de ralliement à une flotte trop dispersée pour que la courbure de la mer permette aux vaisseaux les plus éloignés d'apercevoir les signaux ordinaires...

» ... Il serait quelquefois facile de profiter d'un courant favorable pour porter des secours à des malheureux renfermés en des lieux inaccessibles ou faire passer par-dessus une armée ennemie des lettres à une ville assiégée. » Quarante-vingts ans plus tard, Gambetta s'évadera en ballon de Paris, investi par les armées prussiennes.

Même ce qu'avec la plus profonde ironie on a appelé ses prophéties ⁽⁸⁾ montre encore qu'il savait voir juste, car on ne peut nier que quelques-unes furent étonnamment vraies : Mirabeau fut réellement attaché à la Cour; le roi tenta effectivement de fuir; Dumouriez trahit; Lafayette déserta.

En somme, nulle part chez Marat, nous n'avons observé cette perversion habituelle du jugement, une des sources du délire ambitieux. Il a pu, dans le domaine scientifique, tirer parfois de ses observations des conclusions erronées, mais nul n'est à l'abri des erreurs, et nous avons vu que le Professeur Didelot, relevant dans les travaux d'électricité médicale de Jean-Paul une véritable méthode scientifique, excuse les quelques conclusions fausses, vue la difficulté du sujet pour l'époque. Marat pouvait donc bien avoir le sentiment de sa force, et, suivant la pensée de J. Simon, il avait le droit d'être ambitieux.

Quant à l'excès colossal de l'amour-propre, nous ne l'avons pas non plus retrouvé chez Marat. Non qu'il n'ait pas été orgueilleux. Dans son livre de « l'Homme », il nous dit : « Quand Diogène se couronne de sa propre main aux Jeux

(8) Camille Desmoulins avait surnommé Marat : Cassandre Marat.

isthmiques et se proclame vainqueur des vanités humaines, c'est qu'il succombe à l'orgueil. » Nous retiendrons cet aveu, réplique M. Edouard Herriot, quand Marat nous parlera de lui-même.

Il est de toute évidence dicté par l'orgueil cet aveu. « J'ai constamment rejeté tout sujet sur lequel je ne pouvais me promettre d'arriver à de grands résultats et d'être original; car je ne puis me décider à remanier un sujet bien traité ni à ressasser les ouvrages des autres... » Mais peut-on lui faire grief d'avoir voulu marcher « hors des sentiers battus » ? Savant, il peut être fier de ses travaux que louangent de célèbres contemporains; homme politique, il est en droit d'éprouver un légitime orgueil lorsqu'il se sent l'idole de ce peuple dont il se proclame l'ami, et lorsqu'il entend Camille Desmoulins s'écrier, en pleine Convention : « Vous direz tout ce qu'il vous plaira, Marat, contre qui vous demandez un décret d'accusation, est peut-être le seul homme qui puisse sauver la République... Heureusement nous avons Marat, qui, par sa vie souterraine et ses travaux infatigables, est regardé comme le maximum de patriotisme et a cette possession d'état si bien établie qu'il semblera toujours au peuple qu'au delà de ce que propose Marat il ne peut y avoir que délire et extravagance » (9).

Marat fut orgueilleux, c'est là un fait indéniable, mais jamais cet orgueil ne se doubla d'amour-propre excessif ni de basse jalousie.

Son livre : *An essay on man*, débute par cette modeste préface : « Quel homme est assez vain pour se croire au-dessus de l'erreur. Que si j'ai manqué mon but, je puis cependant me flatter que mon travail ne sera pas entièrement vain... J'aurai marqué l'écueil par mon naufrage, montré la route qu'il faut suivre; j'aurais fourni ma tâche, et je dirais avec le Tasse : « Faccia altrui la sua parte. » Quant à son mémoire : *Les nouvelles découvertes sur la lumière*, il est accompagné

(9) Louis Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, p. 172.

de la notice suivante : « Désirant propager ces vérités que j'ai découvertes et profiter moi-même des lumières de mes lecteurs, j'invite les physiciens à répéter mes expériences, à peser les conséquences que j'en ai tirées, à me communiquer leurs observations. S'ils se trouvaient arrêtés faute de connaître la manipulation ou de pouvoir se procurer un appareil d'instruments convenables, je me ferais un plaisir de leur donner tous les renseignements nécessaires. »

« Connut-il, à vrai dire, la jalousie mesquine, l'envie dégradante de qui le dépassait en gloire ou en succès ? Est-il juste d'écrire que « l'égalité était sa fureur parce que la » supériorité était son martyr ?... Que le génie ne lui était » pas moins odieux que l'aristocratie, parce qu'il aurait » voulu niveler la création ? Ce sont boutades de poètes chez » qui l'harmonie des périodes dissimule trop souvent l'indigence de l'information » (10).

Michelet, dont le parti-pris contre Marat est aussi évident que celui de Taine, nous le montre détractant Franklin parce que ce dernier n'avait pas été de son avis. Qu'il y eût entre Franklin et Marat divergence de vues, cela n'empêche pas ce dernier d'écrire : « Comment ne pas se rappeler tout ce que l'électricité doit au célèbre Franklin ? » Et, plus tard, à la mort du savant américain, un article parut dans l'*Ami du Peuple*, louangeant « ce sage qui honora l'humanité ». Et ce n'est certainement pas non plus par jalousie scientifique (11) qu'il attaque Bailly. Bailly est fidèle à ses idées constitutionnelles; l'*Ami du Peuple*, lui, est d'un parti avancé; il attaque violemment le Maire de Paris... mais il sépare le savant de l'homme politique : « Assurément, j'estime dans Monsieur Bailly le savant distingué et je lui crois toutes les vertus domestiques; mais c'est avec douleur que je le vois à la tête de la municipalité; il a passé sa vie à étudier les sciences

(10) Cabanès, *Marat inconnu*.

(11) *Ami du Peuple*, n° 134.

exactes, il est peu versé dans les affaires politiques » (12).

Nous avons vu plus haut sa réponse à l'attaque de Camille Desmoulins, réponse empreinte de tristesse sans doute, mais qui ne montre nulle jalousie. Une autre fois, c'est au sarcasme du « Père Duchesne » que l'Ami du Peuple est en butte; Marat répond : « Le Père Duchesne ne manque pas de sens, quoique son ton, plus que grivois, annonce le sapeur des journalistes. Il n'est pas Spartiate au jour de la bataille, mais il y a loin de là à un trembleur. On dit qu'il ne traite pas trop bien l'Ami du Peuple; c'est un petit malheur, et pourvu qu'il veille avec soin au salut de la patrie, l'Ami du Peuple ne lui en voudra pas moins de bien » (13).

Que le peuple ait d'autres idoles, cela ne porte nul ombrage à Marat si ces idoles sont comme lui d'ardents défenseurs du peuple; bien mieux, il conseille au peuple de les acclamer : « Buzot, Grégoire, Prieur, ont été couverts d'applaudissements; les applaudissements ont redoublé dès que Robespierre a paru. Ils ont reçu des mains du peuple la couronne civique; ils auraient été portés en triomphe par leurs concitoyens si leur modestie ne s'y était opposée. Jouissez à jamais du triomphe des âmes pures, incorruptibles défenseurs du peuple et de ses droits. »

« Sans doute, écrit M. Gottschalk, Marat choisit-il comme cible pour ses sarcasmes les personnages les plus en vue, et dont par conséquent il pouvait être jaloux. Mais, dans ce cas, tout autre défenseur du peuple volontaire ou non aurait agi de même. Une situation élevée expose un individu à la critique en proportion du degré de sa popularité. Il eût été sot

(12) On a dit aussi de Marat que, par jalousie scientifique, il avait préparé la mort de Lavoisier. M. Cabanès a lavé Marat de ce soupçon. Lavoisier fut guillotiné dix mois après la mort de Marat, accusé d'avoir dilapidé les fonds publics, ainsi que 28 autres fermiers généraux. A l'époque de sa condamnation, Robespierre était seul maître du pouvoir.

Cf. *Les Indiscrétions de l'histoire*, t. III, p. 307.

(13) Et nous devons reconnaître qu'il est entièrement juste le terme de « sapeur des journalistes » s'adressant à Hebert, dont le journal portait comme devise : « Je suis le véritable père Duchesne, foutre !! »

de la part de Marat d'attaquer des hommes obscurs quand d'autres plus grands s'étaient offerts aux attaques. »

En somme, nous ne pensons pas qu'il faille faire relever de la psychiatrie un orgueil, excessif peut-être, et une ambition justifiée, elle, par l'étendue des connaissances réelles de Marat et par ses travaux scientifiques tous dignes d'intérêt.

La manie de la persécution.

Si l'on en arrive au deuxième stade la démence de Marat, selon Taine : la manie de la persécution, nous sommes là encore d'un tout autre avis.

Tout d'abord, nous l'avons dit, Marat fut un sensible, et, du fait même de cette sensibilité, il est probable que ses désillusions, que les mille tracasseries qu'il rencontra dans sa vie, le mortifièrent beaucoup : « Aigri plus que de raison par les persécutions académiques, méconnu comme savant dans les sphères officielles, alors que les feuilles de tous les pays vantaient ses découvertes, on s'étonne moins que dans la polémique il ait perdu toute mesure. » (15).

Il arrive tout jeune à Paris, plein d'espoirs. Il essaye de se mettre en relations avec ces encyclopédistes dont les œuvres ont contribué à former son esprit : il ne rencontre que dédain. Il connaît la gêne, la misère même. Puis, un jour, nouveaux espoirs ; il a réussi à percer ; mais il est alors en butte aux tristes querelles qui toujours s'élèvent et s'élèveront toujours entre savants. Brusquement, pour un de ses écrits philanthropiques, il voit la brillante situation, que, grâce à sa réelle valeur, il avait réussi à édifier, disparaître, et c'est de nouveau la misère ; pendant quatre ans, il végète, sans le moindre subside. Et c'est enfin la Révolution qui le prend tout entier avec son cœur plein de déceptions cruelles, certes, mais plein aussi d'amour pour les humbles.

Marat, nous l'avons vu, n'est pas taillé pour faire un tri-

(15) Cabanès, *Marat inconnu*, p. 7.

bun, un leader; mais il est journaliste né, et, comme tel, il connaît la foule; il est psychologue. Il sait que le peuple aime ceux qu'il considère comme les martyrs de l'ancien régime. La France entière n'a-t-elle pas fait de Latude un dieu ? Marat, qui cherche l'amour de ce peuple, se présente à lui comme une victime du despotisme et de ses vices. Il grossit les mille tracasseries de toute sa vie. Bien mieux, il invente. En l'an I de la République, il va faire paraître en français : *The Chain of slavery*. Il l'a écrit, dit-il, lors des troubles qui ont bouleversé l'Angleterre quelques années auparavant. Dans ces luttes, il s'est posé, par cet ouvrage, en champion de la classe opprimée; et tout ceci est vrai. Mais ce n'est pas impunément, ajoute-t-il, que, sous une monarchie, on prend parti pour le peuple. L'aristocrate gouvernement anglais a mis tout en œuvre pour empêcher cette œuvre de paraître; les libraires ont refusé, sur ordre, de la mettre en vente; il a alors offert l'édition tout entière à des sociétés patriotiques. Le ministère a dépensé deux cent mille livres pour étouffer la publication; des émissaires l'ont pourchassé, traqué, et l'ont obligé à s'enfuir en Hollande. Les élections achevées, on l'a laissé libre. Mais alors, nouvelles persécutions; voulant introduire son ouvrage en France, il a vu saisir le bateau qui portait ses livres.

Qu'y a-t-il de vrai dans ses tribulations ? Très certainement rien; mais pour être lancées les *Chaînes de l'esclavage* ont besoin de réclame, et c'est l'époque où l'Ami du Peuple veut se rendre populaire. Alors, tout au long du journal, s'étalent les récits de ses prétendues persécutions.

Pourtant, tout n'est pas entièrement faux dans ce qu'il raconte, et nous connaissons, dans les premières années de la Révolution, sa vie de traqué perpétuel, sans cesse sous le coup d'un décret de prise de corps. Mais ses tribulations vraies ne lui suffisent pas pour s'imposer au peuple, et il écrit qu'il a été un savant jaloué par les autres savants; un médecin des pauvres, alors qu'il faisait payer jusqu'à trente-six livres une visite (il faut cependant reconnaître que

tant en Angleterre qu'en France il donna de nombreuses consultations gratuites à des indigents); son titre d'ancien médecin des gardes du comte d'Artois le rend-il à un moment comme suspect ? Qu'à cela ne tienne, cet emploi aura été purement honorifique.

Procédé pas très honnête sans doute, mais il n'y a rien là qui puisse encore relever de la psychiatrie. Loin de diagnostiquer une manie de la persécution, nous y voyons tout au plus une réclame politique et journalistique regrettable peut-être, mais qu'on retrouve même de nos jours.

Son esprit inquiet et soupçonneux l'a poussé, a-t-on dit, jusqu'à conseiller et même ériger en loi la dénonciation. Marat pose en effet la délation comme un des devoirs du citoyen. Mais ce n'est pas un esprit inquiet qui préconise ce qui pourrait nous paraître une vilénie, et la preuve réside dans ces précisions : « Si vos dénonciations sont fondées, l'estime de vos concitoyens sera votre récompense; si elles ne le sont pas, vous passerez pour un visionnaire; si elles sont dictées par la malignité, le mépris de vos concitoyens sera votre châtiment; sortez de là, la liberté de la presse est anéantie. » ⁽¹⁶⁾. Et un jour, ayant attaqué M. de Joly, secrétaire de la Commune, qu'on lui avait dit être un personnage indélicat, et ayant par la suite découvert qu'on l'avait induit en erreur, il présenta ses excuses dans une lettre ouverte; de même il proclama avoir détruit l'édition entière d'un numéro de *L'Ami du Peuple* dans lequel il avait attaqué violemment le ministre Roland, son attaque n'étant pas fondée.

Ces procédés peuvent choquer une conscience honnête, mais pourquoi y voir les symptômes d'une démence ?

(16) *Le Junius français*, n° 12.

La folie homicide.

Ce chapitre n'est pas un plaidoyer en faveur de Marat; il est des atrocités qui ne peuvent pas être excusées celles commises sous la Révolution sont du nombre. Mais le rejet de toute excuse n'implique pas celui de toute explication plausible basée sur l'étude des circonstances dans lesquelles elles se sont produites. Quoi de plus juste que les arguments psychologiques des Docteurs Nass et Cabanès ? » « Si les révolutions violentes peuvent libérer des esclaves et affranchir des opprimés, ce n'est que par un recul en arrière du progrès moral, un effacement des facultés intellectuelles et l'explosion des instincts de la foule. Ce résultat ne serait-il pas plus rapidement et plus sûrement acquis, sans crainte d'une réaction inévitable, par une révolution pacifique ? Mais celle-ci, possible dans les états du Nord, chez les peuples de sang-froid, l'est-elle chez une race latine, qui, lorsqu'elle envahit l'arène politique, y pousse ces clameurs dont si longtemps ont retenti les républiques italiennes. » ⁽¹⁷⁾.

Mais aussi, quoi de moins admissible que l'essai de justification présenté par Marat : « le peuple ne se soulève que lorsqu'il est poussé au désespoir par la tyrannie. Que de maux ne souffre-t-il pas avant de se venger ? Et sa vengeance est toujours juste dans son principe quoiqu'elle ne soit pas éclairée dans ses effets; au lieu que l'oppression qu'il endure n'a sa source que dans les passions criminelles de ses tyrans...

» ... Et puis, est-il quelques comparaisons à faire entre un petit nombre de victimes que le peuple immole à la justice dans une insurrection et la foule innombrable de sujets que le despote réduit à la misère ou qu'il sacrifie à sa fureur, à sa cupidité, à sa gloire, à ses caprices ? Que sont quelques gouttes de sang que la populace a fait couler dans la révolution actuelle pour recouvrer sa liberté auprès des torrents

(17) Docteur Nass et Cabanès, *La névrose révolutionnaire*.

qu'en ont versé un Tibère, un Néron; auprès des torrents que la frénésie mystique d'un Charles IX a fait répandre ?...

» ... Que sont quelques maisons pillées un jour par la populace auprès des concussions que la nation entière a éprouvées pendant quinze siècles sous les trois races de rois ?... » (18).

Nous ne pouvons pas admettre ce plaidoyer, car appliquer la loi du talion n'est pas se justifier, et les atrocités de la Saint-Barthélémy ne devaient pas entraîner les massacres de la Révolution, ni ces derniers ceux de la Terreur blanche.

Dans ces atrocités, quelle est la part de responsabilité de Marat ? Si on veut en juger par l'extrait qui précède, on peut penser qu'elle fut grande, et, dans ce cas, se demander s'il y prit part en révolutionnaire, convaincu qu'elles étaient nécessaires au salut public ou si, à l'instar de Carrier, il y fut poussé par une sorte de folie sadique, de folie homicide.

Mais cette responsabilité fut-elle aussi lourde que celle qu'on lui a attribuée ? Un fait est certain : c'est que, jusqu'à ces dernières années, peu d'historiens, même parmi ses défenseurs, ont essayé de fouiller le rôle de Marat dans les massacres de septembre, et il faut en arriver jusqu'aux livres de MM. R.-Louis Gottschalk et Gérard Walter (19) pour trouver enfin un essai d'étude approfondie. Pour M. Podwysozki lui-même, qui pourtant essaye de nous rendre sympathique le Marat médecin et savant, il reste l'être sanguinaire de l'histoire : « Le substratum psychopathique de cet homme indiscutablement plein de talents, écrit-il, qui fut longtemps retenu par les exigences de la méthode et de la discipline scientifique, éclata dans toute sa force sous l'influence de la passion enflammée et prit des dimensions si monstrueuses que l'homme ressembla à un animal. En s'appuyant sur les lettres de Marat, on peut prétendre avec certitude qu'il serait devenu un des plus brillants savants dont le nom serait intimement lié à un grand nombre d'inventions scien-

(18) *L'Ami du Peuple*, n° 34.

(19) L. Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, 1929, Payot, édit.; Gérard Walter, *Marat*, Albin Michel, édit., 1933.

tifiques, s'il n'avait pas été pris dans le torrent de la Révolution qui emportait tout. Mais, vraisemblablement, il ne pouvait pas échapper à ce torrent, car il y était poussé par son tempérament violent et par son orgueil excessif et par ce principe fondamental, que nous retrouvons à travers toute sa vie comme un fil conducteur rouge, de « causer à une » minorité de la douleur et un moindre mal au nom des intérêts de la majorité ». Ce moindre mal qu'il a causé à une certaine partie de la France prit des proportions si formidables (le meurtre de milliers d'ennemis de la Révolution) que la France et toute l'humanité dont Marat se préoccupait tant conserva toujours de lui un souvenir trouble. » ⁽²⁰⁾.

Sans vouloir nous étendre longuement sur la responsabilité des septembrisades, on peut, toutefois, penser, quoi qu'en ait dit Victor Hugo, que les journées du 2 au 3 septembre ne sont pas signées Marat. Non qu'il n'ait pas trempé dans ces horreurs; ses articles étaient bien faits pour surexciter la foule à une époque où elle vivait sous l'emprise d'une terreur folle ⁽²¹⁾, à une période où la Révolution semblait devoir être écrasée : Lafayette avait déserté; la Vendée conspirait, Lille, Longwy, Verdun, avaient été prises, Brunswick venait de lancer son insolent manifeste. Mais Marat n'est à cette époque que journaliste, et si les violents articles d'un journaliste peuvent parfois pousser le peuple à l'émeute, celui-ci ne peut rien s'il s'oppose à l'inflexible volonté du gouvernement d'empêcher tout trouble. Or, qu'ont fait les ministres au pouvoir, Danton, Roland ? Rien. Ils ne furent, a-t-on dit, coupables que d'imprévoyance et de faiblesse; mais de ce fait même leur crime ne paraît-il pas plus grand ?

Ces massacres furent organisés au sein du Comité de surveillance et de police, et Louis Mortimer Ternaux le prouve, qui cite un document demandant la mise en procès de tous les prisonniers de l'Abbaye, document signé par Panis et Sar-

(20) *Berl. Klinisih. Wochenschr.*, 1909, XLVI, p. 42^e.

(21) Cf. Docteurs Nass et Cabanès, *La névrose révolutionnaire*, p. 25 et suiv.

gent. Mais bien que Pétion nous montre Marat comme le véritable chef de ce Comité, Jean-Paul n'y exerça aucune influence particulière; jamais son avis ne prévalut sur celui d'aucun autre patriote; de plus, il ne fut nommé membre de ce Comité que dans la journée du 2 septembre, c'est-à-dire une fois les massacres commencés (22).

Un Girondin, Buzot, ennemi de Marat, qu'il n'épargne pas dans ses *Mémoires*, écrit, en parlant des responsables de ces tristes journées : « Il ne faut jamais que l'histoire oublie que Desmoulins, Fabre d'Eglantine, Danton et Robespierre sont les seuls responsables des affreuses journées de septembre. » (23). Et Pelletier (24), qui n'est pas non plus indulgent pour « l'exécrable Marat », proteste cependant contre l'accusation portée contre lui : « Les Girondins... voient toujours Marat, le seul Marat, rien que Marat, dans ces assassinats, sans vouloir convenir que le 10 août n'en était que la préface et que ceux qui ont préparé l'un ne peuvent être séparés de ceux qui ont exécuté l'autre. »

Le propre récit que fait Marat de ces massacres déclare que « lorsqu'ils commencèrent, il ne s'y attendait pas et en fut très surpris et qu'il fit l'impossible avec les autres membres du Comité de police et de surveillance pour sauver les prisonniers les moins coupables » (25). « Avoir joué le rôle le plus important dans un mouvement populaire, dit M. Gottschalk, aurait été un titre de gloire pour Marat. »

Si la mort d'un homme paraît juste à Marat (26) lorsqu'elle

(22) Gottschal, *Marat*, p. 122 et suiv.

(23) *Mémoires de Buzot*, p. 163.

(24) Pelletier, *Histoire de la Révolution du 10 août*, t. II, p. 439.

(25) *Journal de la République française*, n° 12.

(26) Dans son *Plan de législation criminelle*, Marat s'était inspiré d'un livre célèbre à l'époque : *Dei delitti et delle péné*, de Cesar Bonesana, marquis de Beccaria. On peut enfin rapprocher l'opinion de Marat sur la mort d'un citoyen de celle professée par Beccaria : « Elle (la mort d'un citoyen) ne peut être regardée comme nécessaire que pour deux motifs : premièrement, dans ces moments de trouble où une nation est sur le point de recouvrer ou de perdre sa liberté; dans les temps d'anarchie, lorsque les lois sont remplacées par la confusion et le désordre, le citoyen, quoique privé

est nécessitée par la raison d'Etat, il pense par contre qu'elle ne peut être prononcée que par un Tribunal régulier chargé de juger les suspects au régime : « Au milieu des grands objets qui occupent les esprits, la recherche des criminels d'Etat fixe particulièrement l'attention. On s'est mis à leur poursuite, et déjà quelques-uns ont expié leurs forfaits. Leur supplice était mérité sans doute; mais en le leur infligeant, on a violé la justice et outragé la nation. Aux scènes atroces qu'a fait éclore la vengeance de la populace doivent succéder des jugements réguliers. Que le châtiment des traîtres à la nation qui voulaient se baigner dans son sang et la faire périr de faim pour s'enrichir de ses dépouilles soit donc infâmant mais juridique. »

C'est en s'appuyant sur l'article suivant surtout que Taine a porté son diagnostic de folie homicide :

« Il y a onze mois que cinq cents têtes abattues auraient suffi; aujourd'hui, il en faudrait cinquante mille; peut-être en tombera-t-il cinq cent mille avant la fin de l'année. La France aura été inondée de sang, mais elle n'en sera pas plus libre. » (27). Ces chiffres tout d'abord sont loin de ressembler à ceux extravagants de deux cent soixante mille (Barbaroux) ou de deux cent soixante-treize mille (Michelet). « Il est ensuite peu probable que Marat s'arrêta jamais à chercher la signification des nombres dont il parlait. Les chiffres semblent n'avoir jamais eu pour lui beaucoup de sens. Quand il voulait marquer de l'insistance, il se servait de nombres exorbitants; voulait-il se montrer méprisant, il citait des chiffres bas en proportion. » (28). Mais sur ces propos homicides, pouvons-nous faire de Marat un fou?

de sa liberté, peut encore, par ses relations et son crédit, porter quelque atteinte à la sûreté publique; si son existence peut produire une révolution dangereuse dans le gouvernement établi, la mort de ce citoyen devient nécessaire. » (Traduction in *Marat, l'Ami du Peuple*, d'Alfred Bougeart.)

(27) Taine cite aussi le chiffre de deux cent soixante-dix mille têtes. Dans la collection de *L'Ami du Peuple* (cf. n° du 27 mai 1791), nous trouvons les chiffres ronds cités plus haut.

(28) R. Louis Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, p. 121.

Il faut savoir le lire, écrit M. Léopold Lacour, qui pourtant n'est pas enclin à l'indulgence vis-à-vis de Marat, n'être pas dupe de violences parfois calculées, car il exagérerait volontiers sa pensée pour arriver à frapper, à émouvoir... Il usait en médecin démagogue de remèdes effrayants. Un jour qu'il s'emportait contre les cœurs sensibles qui donnent de l'opium au peuple, il avouait : « Je lui verse de l'eau forte dans ses blessures. » (29).

Une fois, Marat confie au conventionnel Claude Basire : « Mon ami, je mentais au peuple, parce que le peuple me marchande; mais ma main me sècherait plutôt que d'écrire si j'étais sûr que le peuple dût exécuter ce que je lui dis de faire. » (30).

Un autre conventionnel, le peintre Pierre Prudhon, qui, lui non plus, n'est pas l'ami de Marat, dit pourtant : « Marat, malgré ses listes de proscription, n'aime pas plus le sang qu'un autre. » (31). Panis, son collègue au Comité de surveillance, est aussi du même avis : « Marat est un homme extraordinaire, hors de la règle commune, il ne dort point, il est sans cesse occupé de la chose publique; son expérience, ses connaissances très étendues, lui ont fait prédire tout ce qui est arrivé. Avec une âme brûlante, une imagination vive et toujours tendue vers le même objet, est-il étonnant qu'il dise des choses extraordinaires ? Mais il serait le premier à couvrir de son corps le plus criminel des aristocrates. Il a provoqué les vengeances les plus terribles, mais c'était pour effrayer les scélérats, pour qu'une crainte salutaire les détournât de leurs affreux projets. » (32). Lui-même l'avoue, qui dit à Robespierre : « Apprenez que mon crédit sur le peuple ne tient pas à mes idées, mais à mon audace, mais aux élans impétueux de mon âme, mais à mes cris de rage, de désespoir et de fureur contre ceux qui embarrassent l'action de la révolution. Je suis la colère, la juste colère

(29) Léopold Lacour, cité par Cabanès in *Marat inconnu*, p. 302.

(30) Cité par Léopold Lacour et par Gottschalk in *J.-P. Marat*, p. 122.

(31-32-33) Cabanes, *Marat inconnu*; Gottschalk, *J.-P. Marat, passim*.

du peuple, et voilà pourquoi il m'écoute et il croit en moi. » (33).

Barras (34) raconte qu'il vit un jour la foule « malmener un malheureux imprudent vêtu du costume méprisé de l'ancien régime et qu'elle s'apprêtait à massacrer lorsque Marat passa par hasard. Saisissant la situation d'un coup d'œil, l'Ami du Peuple arracha le pauvre diable aux mains de ses bourreaux, lui donna un cordial coup de pied, et tandis, que tout le monde riait le laissa filer. » Une autre fois, se rendant à la Convention, il arracha aux mains de la foule la célèbre Theroigne de Méricourt et lui sauva la vie (35).

Enfin, souvenons-nous que s'il a combattu la Gironde, celle-ci écrasée, il s'efforça de sauver trois députés, et sans doute, c'est du moins l'avis de Ducos, en aurait-il arraché un plus grand nombre à la liste de proscriptions si Charlotte Corday n'avait mis fin à ses jours.

Ces documents ne sont-ils pas propres à nous faire revivre sur le diagnostic de folie homicide porté chez Marat

(34) *Mémoires de Barras*, d'après les notes qu'il a laissées à son ami Rousselin de Saint-Albin.

(35) Paul Hervieu a mis cet épisode à la scène (Cf. *Theroigne de Méricourt*, pièce historique en six actes.)

ACTE V, SCÈNE IX.

VOIX AU LOIN. — Vive Marat ! Marat ! Marat !

UN CITOYEN. — Laissons un chemin à Marat.

MARAT, accompagné par un cortège d'admirateurs. — Que se passe-t-il, Citoyens ?... c'est avec Theroigne que vous êtes aux prises ? Vous alliez exécuter une femme ?

UN SANS-CULOTTE. — Elle insulte le peuple.

L'ORATEUR. — Elle essaie d'alarmer contre la Révolution les personnes sensibles.

MARAT. — On doit mettre les femmes en dehors de nos querelles politiques... Lâchez celle-ci.

LA FOULE, grondant. — Euh !

MARAT. — N'avez-vous pas confiance en Marat ?

LA FOULE. — Si ! Vive Marat !

MARAT. — Alors, rapportez-vous-en à l'Ami du Peuple quand il pardonne à la faiblesse d'un sexe inoffensif... A l'avenir, Citoyenne, surveille mieux ton langage. Et maintenant, retire-toi...

par Taine ? Sans doute ses écrits, ses appels à la révolte, sont-ils condamnables. Mais, pour les comprendre, du moins pour essayer de les comprendre, il faut se placer dans cette atmosphère explosive de la Révolution française. « On m'a reproché, écrit Marat, d'avoir attaqué sans ménagements les ennemis publics, mais en doit-on aucun à de perfides ennemis ? Soldat de la patrie, j'ai combattu pour elle avec l'audace d'un guerrier qui sent toute la justice de la cause qu'il soutient. Si quelquefois mon zèle pour le salut du peuple m'a emporté, me fera-t-on un crime de n'avoir vu que le danger qu'il courait et de m'être dévoué pour lui ? » (36).

« Quos vult perdere Jupiter démentat », mais nous sommes des hommes et nous n'avons pas ce pouvoir d'un dieu; quel que soit le parti auquel on appartienne, on ne peut pas prendre pour des élucubrations sorties d'un cerveau de fou des théories sociales qui ont été étudiées, critiquées, appréciées, adoptées souvent par tous les grands chefs de la démocratie. Karl Marx, nous dit M. Gérard Walter, a consulté souvent les *Chaînes de l'esclavage*; il en possédait en exemplaire soigneusement annoté; et, écrit M. Gottschalk, aucun grand mouvement révolutionnaire européen depuis les jours de Babœuf... jusqu'à ceux de Lénine et de Trotski ne s'est passé sans l'influence de l'Ami du Peuple.

Et une phrase nous revient à la mémoire, entendue sur les bancs du lycée, à l'âge où nous préparions notre baccalauréat : « L'artiste est grand en Taine, mais il ne se laisse pas oublier, et il a fait tort à l'historien. »

Que d'autres jugent Marat sur le terrain politique. Tel n'a pas été le but de cet ouvrage. Nous avons voulu seulement, d'après maints documents, montrer l'homme sous un jour nouveau, sorti de l'enfer de l'histoire dans lequel l'avaient rejeté jusqu'à nos jours presque tous les historiens.

Nous avons aussi essayé de rechercher les raisons qui ont pu provoquer cette exposition de Marat au pilori de l'his-

(36) *Appel à la nation.*

toire. Nous n'avons pas trouvé de meilleure explication que celle que nous fournit M. Gottschalk : « Très peu de ses contemporains favorablement disposés envers lui écrivirent leurs mémoires, tandis que Brissot, Mme Roland, Lafayette, Louvet, Meillan, Barbaroux, Buzot, Petion, Barer, et d'autres de ses ennemis en laissèrent de volumineux ; le portrait de lui qui prévalut fut donc celui que présentaient ces derniers. Les historiens populaires de la Révolution, tels que Lamar tine, Michelet, Thiers, Taine et Carlyle, ont beaucoup contribué à perpétuer cette image. » (37).

Il eut des ennemis acharnés ; un homme de sa trempe ne pouvait pas ne pas en avoir ; qu'importe ?

« Prétendre plaire à tout le monde est d'un fou, mais prétendre plaire à tout le monde en temps de révolution est d'un traître. » (38).

(37) Gottschalk, *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*, p. 185.

(38) *J.-P. Marat, l'Ami du Peuple*.

CHAPITRE IV

DE QUELQUES PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIECE A

Sans doute peu sûr du succès qu'allait avoir son livre sur « l'Homme », Marat, avant de l'éditer, en envoya le manuscrit à M. de La Rochette, d'abord, gentilhomme français de passage à Londres; puis à Lord Lyttelton, écrivain et homme d'Etat anglais, et enfin à M. Collignan, professeur à l'Université de Cambridge.

La traduction de ces quatre lettres est empruntée au livre de M. Chèvremont : *J.-P. Marat, esprit politique*.

N° 1.

Copie d'une lettre de M. La Rochette à M. Marat.

Datée de Pimbleio (quartier de Londres).

7 janvier 1773.

Je vous renvoie, Monsieur, le reste du manuscrit que vous avez eu la bonté de me prêter. Je l'ai lu avec toute l'attention qu'il exige, et qu'il a si bien définie. La partie anatomique contient une infinité de choses qui ne sont pas à ma portée, mais comme l'étalage scientifique en est judicieusement proscrit et qu'elles sont exposées avec simplicité, méthode et netteté, j'ai compris beaucoup plus que je n'osais l'espérer en commençant, et j'ajouterai que c'est une des expositions de ce genre qui m'ont fait davantage regretter mon ignorance. La seconde partie, ou pour mieux dire celle que j'appelle ainsi, est plus rapprochée de mes connaissances : *je l'ai lue avec le plus grand intérêt; cet ouvrage me paraît bien pensé et bien écrit, il est plein d'idées neuves, de vues fines, de détails profonds*, et très souvent ces profonds détails sont égayés par des tableaux charmants. On y trouve quelque négligence dans la diction, ce sont des taches sur un beau

visage, elles frappent bien autrement que sur une physionomie vulgaire. Enfin, j'aime la hardiesse qui règne d'un bout à l'autre de l'ouvrage, *impatience frémie*, c'est la devise du génie; l'auteur se l'est appropriée et elle lui va bien. Mais, Monsieur, ne pourrait-il pas faire grâce à Socrate et lui donner le même motif qu'il attribue ailleurs au juste Aristide ? J'aurais aimé, je vous l'avoue, que cela eût pu s'arranger; j'ai même été jusqu'à désirer qu'une requête fit sur lui l'effet d'un syllogisme portant conviction. La condamnation de Socrate entraîne celle de Phocion, et voilà l'antiquité dépouillée de ses plus nobles joyaux; l'auteur connaît trop bien l'homme pour n'être pas indulgent. Au reste, je ne veux point deviner votre nom, non pas pour avoir la peine de le taire, mais parce que je n'aime pas à louer les gens en face.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec les sentiments de la véritable estime, votre très, etc.

(Signé) DE LA ROCLETTE.

N° 2.

Lettre du même au même.

Datée de Pruslero, 20 janvier 1773.

Je vous remercie, Monsieur, du nouveau plaisir que vous m'avez fait en me communiquant la suite de votre manuscrit. J'ai continué de m'instruire, de m'éclairer, de vérifier sur moi-même la justesse d'une infinité de vos observations; mais comment pourrais-je vous critiquer ? Je pense comme vous, et si par malheur je pensais différemment, vous me convertiriez à coup sûr. Vous avez le courage de dire tout ce que vous pensez, c'est beaucoup; mais vous avouez naturellement ce que vous ne savez pas, et c'est une bonne foi courageuse qui n'est pas moins précieuse à mes yeux; si nos métaphysiciens avaient suivi cette méthode, nous en saurions davantage, et ils n'eussent pas décrié la science à force de nous ennuyer. Ne trouvez-vous pas qu'en général ces métaphysiciens (je parle des plus désintéressés) ont été parmi les hommes

qui se mêlent de penser bien ou mal à peu près comme les encyclopédistes parmi les sectaires ? C'est la même aptitude à expliquer tout ce qui est inexplicable, la même suffisance, et, pour que le parallèle soit accompli, la même animosité. La plupart de leurs livres ne contiennent que des mots vides de sens; si vous y trouvez des choses, elles seront éparses comme les arbres dans le désert, et toujours offusquées par les mots comme ces tiges isolées le sont par des monceaux de sable. Nos plus beaux discours de métaphysique ont fait de la machine humaine un composé si impertinent qu'il m'a semblé plusieurs fois, à moi indigne, que je l'aurais mieux arrangé si j'eusse entré pour quelque chose dans sa création. Je ressemblais à ce roi Alphonse, qui, excédé par la multitude des cercles dont les astronomes de son temps entortillaient le système des cieux, leur disait bonnement que si le Créateur avait daigné le consulter, il lui aurait indiqué une méthode plus simple et plus courte. Dieu merci Vous avez remis les choses à leur place, tout a repris la simplicité native; nous voilà tels que nous sommes, des êtres dont les ressorts sont plus simples, mais dont l'Eternel ouvrier ne nous découvrira jamais le secret. Leibnitz a trouvé que c'est une Entéléchie, et certainement on ne pouvait rien imaginer de plus clair.

Pourquoi la nature n'a-t-elle doué que le plus petit nombre d'une heureuse organisation ? Pourquoi en voit-on si peu comme cette admirable fille dont vous faites l'éloge avec tant de vérité ? Je sens tout le prix de la confiance que vous m'accordez à son égard; cet éloge est un plaisir de plus que vous m'avez fait, puisque j'ai vu appeler sous les traits d'Uranie, *je ne sais pas si la nature, quand elle a tout fait pour nous, doit nous trouver ingrats; mais si j'avais fait l'ouvrage que vous m'avez prêté, je croirais lui devoir une reconnaissance sans bornes.*

Je suis, Monsieur, avec les sentiments les plus vrais.

Votre très humble.

LA ROCHETTE.

N° 3.

Copie d'une lettre de lord Lyttleton à Marat.

Datée de la rue de la Montagne (à Londres).
du vendredi 19 novembre 1772 (traduction).

En lisant avec attention le manuscrit que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer, j'ai beaucoup *admiré les connaissances et les talents de l'auteur*. Cet ouvrage contient beaucoup de choses au delà des bornes de ma critique, ignorant comme je le suis en fait d'anatomie et peu versé dans les matières de métaphysique; mais je dois aux marques d'estime que vous avez bien voulu me donner et à l'honneur que vous m'avez fait en me communiquant votre manuscrit avant l'impression, de vous faire part avec franchise des objections que l'on pourra faire, soit sur la matière, soit sur le style; je serais bien aise de vous consulter *sur quelques passages qui demandent éclaircissement*. Si vous pouvez passer par dessus les raisons qui vous font désirer de garder l'incognito, au point de me faire l'honneur d'une visite dimanche, à onze heures du matin, soyez sûr que votre secret ne sera pas divulgué, Monsieur, par votre t. h. et ob. serviteur.

(Signé) LYTTLETON.

N° 4.

Traduction d'une lettre de M. Collignon à M. Marat.

De Cambridge, 1^{er} mai 1773.

MONSIEUR,

J'ai enfin fini la lecture de *votre intéressant ouvrage, dans lequel, à mon avis, vous avez montré beaucoup de génie et répandu autant de goût sur la matière qui en fait l'objet qu'elle est probablement susceptible*. Si toutes vos observations ne sont pas strictement vraies, elles sont à coup sûr très probables.

J'avoue que la peur de me faire entendre, en assujettissant une

grande partie du moral à l'influence corporelle, m'a fait traiter ce sujet d'une manière très superficielle dans mes « Recherches, etc... » Mais vous vous êtes exprimé, en général, d'une manière si sage que vous n'avez, je pense, rien à craindre sur cet article.

S'il m'était permis de désapprouver quelque chose dans votre ouvrage, ce seraient certaines descriptions trop vives, particulièrement celle de la page 257 du 1^{er} volume.

Votre t. h. et ob. s.

(Signé) Ch. COLLIGNON.

PIECE B.

Lettres tendant à prouver combien était grande à Paris la réputation de Marat docteur en médecine.

La première est de M. Prévost, trésorier général des Ponts et Chaussées de France; l'autre du marquis de Gouy.

La guérison, considérée comme miraculeuse, de la marquise de l'Aubespine avait fait la renommée de Marat dans tout le pays, et, de très loin, souvent, on lui demandait, par lettres, des consultations ⁽¹⁾.

Lettre de M. Prévost à M. Marat.

Votre réputation, Monsieur, et les différentes guérisons que vous avez opérées, me font désirer avec la plus vive ardeur que vous vouliez bien donner vos soins à la santé de ma femme. Les différents accidents qu'elle a éprouvés de la délicatesse de sa poitrine dont elle souffre continuellement m'ont donné et me donnent encore des inquiétudes sur son état et sur les suites qu'elles peuvent avoir. Je me flatte que vos soins et vos lumières lui rendront la santé dont elle jouissait autrefois. M. Hébert vous a prié de ma part de vouloir bien le venir voir; j'aurais eu l'honneur d'aller chez vous pour vous en presser en personne, mais M. Hébert m'a observé qu'il serait très douteux que j'eusse le bonheur de vous rencontrer. Je prends donc le parti de vous écrire, Monsieur, pour vous engager à venir voir Mme Prévost demain matin s'il vous est possible. Je vous en serai infiniment obligé.

J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus parfaite, votre tr. h. et ob. s.

(Signé) PRÉVOST.

Trésorier général des Ponts et Chaussées de France.

Paris, rue Chartel, 25 novembre.

(1) Cf. Cabanès, *Marat inconnu*, 1^{re} éd., p. 283 : Lettre de M. Roubaud, avocat à Lyon.

Lettre de M. le marquis de Gouy à M. Marat.

Paris, 21 août 1781.

J'ai le malheur, Monsieur, de voir périr sous mes yeux mon fils cadet, qui est actuellement dans un état affreux.

A la suite d'une hémoptysie, dans laquelle il a perdu, à Lille, il y a 2 mois, 120 onces de sang, sa poitrine s'est attaquée, et depuis six semaines environ il crache le pus en abondance.

Il s'est mis à son arrivée ici entre les mains de M. Borie; ce médecin, jugeant le malade dans un état fort dangereux, a appelé le 12 de ce mois pour conseillers MM. Bouvard, Malhonet, Giundens et Sigaud. J'ai assisté à la consultation, et j'ai eu le désespoir de voir mon malheureux enfant condamné unanimement par les cinq docteurs; le lait qu'ils prescrivent au malade me donne quelques heures d'espérances, mais M. Borie, qui le suit assidûment, m'ayant assuré hier de la manière la plus positive que le poumon était on ne peut plus profondément ulcéré, et qu'il regardait sa cure comme physiquement impossible, je veux me tourner, Monsieur, vers le *médecin des incurables*. Mme la marquise de Laubespine était condamnée il y a quatre ans lorsque vous eûtes la gloire de la guérir. La santé dont elle jouit encore à présent me laisse tout espérer de vos lumières si vous voulez les consacrer à la guérison de mon fils.

Je vous envoie un carrosse, je vous supplie de venir le voir, c'est en vous seul qu'un père malheureux met toute son espérance. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance et de tous les sentiments d'estime que je vous ai voués.

(Signé) GOUY.

PIECE C.

Marat anatomiste et vivisecteur (1).

Décembre.

MON CHER MONSIEUR DALY,

J'ai promis de vous écrire aussitôt après mon arrivée à Paris. J'aimerais bien mieux m'exprimer en français; mais comme quelques-uns de mes amis, auxquels vous montrerez cette lettre, ne savent pas cette langue, et que je désire vivement me rappeler à leur souvenir, j'ai résolu de faire un effort qui vous fera voir combien j'ai de respect, d'estime et d'amour pour vous tous. Je n'oublierai jamais les bontés dont vous m'avez comblé : elles sont gravées dans mon cœur, et ma reconnaissance durera autant que ma vie. J'ai remis votre lettre à M. Dubois, que je trouve un très digne et très aimable homme. Je lui ai dit combien je serais heureux de pouvoir m'aider de ses conseils dans les études dont je m'occupe; mais malheureusement pour moi il est sur le point de retourner à Bordeaux, sa ville natale. Cette circonstance est pour moi bien fâcheuse; car, après une courte conversation que j'ai eue avec lui, il m'a été facile de voir que c'est un homme très savant, et surtout dans la branche que je cultive, l'anatomie.

Si vous venez à Paris, vous me trouverez dans l'ancien logement où vous m'avez visité la dernière fois; mais mon appartement est aujourd'hui plus commode, car j'y ai réuni deux autres grandes pièces que j'ai l'intention de destiner uniquement à la dissection.

Soyez bien sûr d'une chose, mon ami, c'est qu'on ne peut acquérir de l'habileté ou du renom dans cet art (*la médecine et la chirurgie*) qu'en faisant sur le vif des expériences nombreuses et journalières. Pour moi, je suis à même de me procurer des corps morts provenant des hôpitaux en telle quantité qu'il me plaît, et à très bon compte; et afin de ne pas dépenser trop d'argent en

(1) *Chronique médicale*, 1902, p. 476.

animaux vivants, j'ai fait un arrangement avec un boucher du quartier, qui me fournit des brebis, des veaux, des cochons, et même des bœufs, si j'en ai besoin. Comme il reprend le tout, je paie suivant le dégât que sa viande a souffert. J'ai bien peur que vous ne puissiez pas vous arranger aussi commodément dans votre ville. Paris me fournit sans doute de grandes facilités pour mes études, et je vous conseille et vous invite à venir ici. Vos précieux talents me seront d'un secours immense dans l'ouvrage que j'ai commencé et que je compte publier l'an prochain.

Vous dites que vous n'aimez pas à voir d'innocents animaux déchirés par le scalpel; mon cœur est aussi tendre que le vôtre, et je n'aime pas plus que vous à voir souffrir de pauvres créatures; mais il me serait impossible de comprendre les secrètes, étonnantes et inexplicables merveilles du corps humain, si l'on n'essayait pas de saisir la nature dans son œuvre, et ce but ne saurait être atteint sans faire un peu de mal pour beaucoup de bien : c'est seulement ainsi qu'on peut devenir le bienfaiteur de l'humanité.

L'observation des muscles et des différentes propriétés du sang m'ont mis à même de faire d'importantes découvertes, auxquelles je ne serais jamais parvenu sans couper la tête et les membres à une multitude d'animaux. J'avoue qu'au commencement j'éprouvais de la peine et de la répugnance; mais je m'y suis accoutumé peu à peu, et je me console avec l'idée que j'agis ainsi pour le soulagement de l'humanité.

Si le ciel vous accorde de longues années (et je prie pour qu'il en soit ainsi) vous verrez que l'étude sur les animaux vivants sera universellement adoptée en France comme en Angleterre. Nous devons étudier la nature dans tous ses mouvements. Si j'étais législateur, je proposerais, pour le bien de mon pays et du monde entier, que les condamnés à la peine capitale eussent la faculté d'exposer leur corps à quelque opération difficile qui pourrait causer la mort, et, dans le cas où l'opération viendrait à réussir, le condamné, suivant le crime qu'il aurait commis, obtiendrait son pardon, ou sa peine serait convertie en exil ou en la prison. On m'a assuré qu'un prince italien mit ce principe en usage afin de

découvrir des antidotes contre les poisons : et les résultats furent si heureux qu'on fit la découverte de remèdes contre les poisons les plus actifs.

Mais je dois terminer cette longue lettre. Je vous embrasse avec les sentiments les plus sincères d'estime et d'amitié.

MARAT.

PIECE O.

Lettres oculistiques de Marat.

*Suivies d'un extrait de l'étude du Professeur Truc
sur la « Presbytie accidentelle ».*

Ces deux lettres avaient été adressées au marquis Ignazio de Zuchelli, par l'intermédiaire de Luigi Targioni, et avaient paru en 1778 dans les *Opusculi* de Florence, en 1778, extraits de la *Gazette de santé*, 20 nov. et 4 déc. 1777, p. 197-198 et 204-205 (1).

Première lettre.

Parmi les diverses maladies des yeux, il en est une, peu connue jusqu'à ce jour, et toujours confondue avec la goutte sereine. J'ai été le premier à la faire connaître, comme il appert de la dissertation que j'ai publiée à Londres, il y a quelques années, sous ce titre : *An Enquiry into the nature, cause and cure of a singular disease of the eyes, hitherto unknown, y et common, produced by the use of certain mercurial preparations*, chez Williams, dans Fleet-street.

Voici les signes caractéristiques de cette maladie. On sent dans dans le fond de l'orbite une impression de déchirement, de tension, de chaleur. Les mouvements du globe de l'œil sont pénibles; au toucher, on éprouve, dans la cornée, une sensation douloureuse; enfin on ne distingue plus les objets, si ce n'est à une certaine distance, et encore très imparfaitement.

Cette singulière maladie, à laquelle on n'a pas encore assigné de nom, est toujours la funeste conséquence du mercure mal administré.

(1) *Chronique médicale*, 1^{er} juin 1910, n^o 11, p. 353-356, et 1^{er} juill. 1910, p. 447; *Revue historique de la Révolution française*, 1910, t. I, p. 84-89.

Donné sous forme saline comme une panacée, le calomélas, le sublimé corrosif n'est pas promptement évacué par les premières voies, passe dans la masse du sang, se mêle au mucus et se répand dans nos humeurs avec lesquelles il a la plus grande affinité; de là il se porte aux glandes, ses organes excréteurs.

Dès qu'il s'est uni au mucus, ses particules vont se loger dans quelque vaisseau capillaire, l'irritant et le retrécissant de telle sorte que la lymphe ne peut plus circuler; mais comme elle continue à s'infiltrer, le vaisseau se dilate à l'excès à cet endroit, comprime ceux qui l'entourent; ceux-ci deviennent les facteurs d'autres semblables compressions et l'organe est bien vite engorgé. Quand l'organe est un composé de vaisseaux sanguins et de ramifications nerveuses, l'infiltration est toujours accompagnée d'inflammation.

En suite de ces principes, il est facile de comprendre que le mercure, préparé comme on vient de le voir, peut désorganiser de mille manières l'économie animale; mais je me borne à son action sur l'organe de la vue et vais chercher à éclaircir ces phénomènes dont on m'a demandé l'explication. Les sels mercuriels portés dans les vaisseaux capillaires des muscles de l'œil les irritent nécessairement; cette irritation doit être suivie de contraction et de moiteur; de là la tension, la rigidité, la chaleur et la douleur latente qui se fait sentir dans les yeux pendant le cours de la maladie qui fait le sujet de cet article. Les rayons de lumière que l'œil reçoit des objets ne forment pas d'image distincte s'ils n'ont leur foyer sur la choroïde, ce qui suppose une certaine distance entre cette membrane et le cristallin, distance toujours proportionnelle à l'éloignement des objets.

Les rayons moins réfractés et ceux réfléchis dans le voisinage se réunissent plus tard. Pour voir à diverses distances, il faut donc que la choroïde se rapproche ou s'éloigne du cristallin, ce qui implique des variations dans la mesure de l'œil. Or ces variations ne peuvent s'effectuer que par le moyen des mouvements musculaires soumis à la volonté. En fixant des objets lointains, l'œil se retire vers le fond de l'orbite par la contraction de ses muscles droits qui réunissent le cristallin et la choroïde. En fixant

les objets de près, l'œil comprimé par ses muscles obliques s'allongé suivant l'axe et s'avance hors de l'orbite, ce qui éloigne la choroïde du cristallin. Donc, quand ses muscles se trouvent gonflés, leur mouvement devient difficile, ou plutôt l'organe entier est dans une espèce de rigidité. Ainsi l'œil, en conservant les dimensions qu'il a naturellement à l'état de repos, ne peut plus distinguer les objets, si ce n'est à la distance où les rayons, pour être réfléchis, ont leur foyer sur la choroïde. Voilà pourquoi dans cette maladie, on ne voit pas à n'importe quelle distance.

Mais, de même qu'il arrive que les muscles de l'œil ne sont pas tous également engorgés, il arrive souvent aussi que les glandes qui recouvrent le fond de l'orbite participent à cet engorgement. Le globe, plus ou moins comprimé dans une partie que dans l'autre, n'offre plus une circonférence régulière. Les différents points du fond de l'œil n'étant plus bons à égale distance du cristallin, une partie seulement des rayons qui tombent sur la choroïde y rencontre son foyer. L'image est donc tronquée. Voilà pourquoi, dans cette maladie, on ne voit qu'imparfaitement les objets, et encore à une distance déterminée.

Vous voyez combien il importe, pour découvrir les causes des défauts de la vue, de réunir la connaissance de l'optique à celle de la physiologie; mais depuis que le traitement des maladies des yeux est devenu une branche particulière de l'art de guérir, il est parfois abandonné à des chirurgiens qui souvent ne connaissent nullement les fonctions des différentes parties de l'œil et ignorent jusqu'à la structure de cet organe admirable.

Après avoir développé la nature de cette singulière maladie de l'organe de la vue, je devrais traiter des moyens de la guérir, mais il me manque le temps de le faire, et je renvoie cette question au premier moment de loisir dont je pourrai disposer.

J'ai l'honneur d'être..., etc.

MARAT, *Doct. médecin,*

Médecin des gardes du Corps du Comté d'Artois.

Deuxième lettre.

Je m'empresse d'indiquer la méthode de traitement de la singulière maladie de l'organe de la vue, décrite dans ma précédente lettre.

Cette maladie ayant été, jusqu'à ce jour, confondue avec la goutte sereine, n'a pas été traitée autrement. Cautérisation, salivation, purgatifs, vomitifs, ont été tentés : remèdes bons seulement à aggraver le mal. Pour peu qu'on connaisse les lois de l'économie animale, on verra que les indications curatives se réduisent à trois : relâcher la partie affectée, la désobstruer et lui rendre son élasticité nécessaire.

Pour satisfaire à la première indication, le malade doit observer une diète rigoureuse. Donc, s'abstenir de chocolat, de café, de vin, de liqueurs spiritueuses, de mets épicés. Il doit encore éviter le froid, les exercices de corps forcés, les passions violentes. Sa nourriture doit se composer d'herbes cuites et de poulet rôti; sa boisson doit se réduire à une infusion théiforme de sommités de millefeuille.

Ensuite, le malade commencera son traitement par une petite saignée au pied, qu'il répétera tous les huit jours.

Dans l'intervalle, il prendra chaque matin, à déjeuner, quelques drachmes de pulpe de cassia macérée dans l'eau. Lorsque le liquide aura acquis une grande limpidité, le malade mettra sur les tempes un topique émollient et se fera des fumigations antispasmodiques à l'aide d'un instrument affecté à cet effet.

Par ce moyen, il affaiblira l'irritation des muscles de l'œil, diminuera l'engorgement, et la vue commencera à revenir. Alors on aura recours à l'électrisation, mais il convient de se limiter à tirer matin et soir quelques étincelles aux angles de l'œil. Le malade portera à la région des tempes un petit emplâtre de gomme tocamahaca et ajoutera à chaque tasse d'infusion de millefeuille deux grains de nitre. Ces remèdes, destinés à débarrasser de l'engorgement la partie affectée, satisferont à la seconde indication.

Lorsque la vue est rétablie dans son état normal, elle conserve

encore un état de faiblesse auquel on remédie avec de fréquents lavages à l'eau fraîche.

On ne doit se permettre aucune modification au régime jusqu'à la fin du traitement; alors le malade peut faire usage de vin rouge et de viandes légèrement épicées. Telle est la méthode que j'ai toujours employée avec succès pour guérir cette maladie.

J'ai l'honneur, etc.

MARAT.

Nous empruntons à l'étude de M. le Professeur Truc, de Montpellier, sur Marat oculiste (*Chronique médicale* du 1^{er} février 1911, p. 63 à 72), le résumé qu'il nous donne des observations de Marat :

Le mémoire est une étude complète de « l'affection oculaire spéciale » avec considération sur les effets nocifs du mercure dans l'organisme en général et l'œil en particulier. Quatre observations cliniques y sont rapportées en détail avec indications thérapeutiques et résultats obtenus.

Des deux lettres, la première porte sur l'action mercurique, les lésions des muscles oculaires et les troubles presbytiques consécutifs; tandis que la seconde traite exclusivement de la médication générale des applications locales et électriques.

Voici, d'abord, un résumé des observations.

OBSERVATION I. — Charlotte Blondel, fille unique d'un négociant de Paris, âgée de 11 ans, avait pris comme vermifuge des biscuits mercuriels. Elle présenta de la salivation, de l'enflure de la tête et des troubles de la vue permettant à peine de distinguer un objet quelconque. Les symptômes généraux disparurent, mais l'altération de la vision persista, car la malade ne pouvait reconnaître les objets qu'à une certaine distance. Les troubles visuels furent traités sans résultat durant sept mois, à défaut d'un oculiste célèbre qui refusa d'intervenir, par un moine réputé dans le traitement des maladies des yeux, et attribués à la « goutte sereine ».

La malade étant « abandonnée », Marat fut appelé. « Possédant, dit-il, des connaissances d'optique et ayant déjà vu des malades

de cet ordre », il fut convaincu que « le cas n'avait pas été compris ». Il considéra que l'inflammation mercurique des muscles oculaires était la véritable cause de la maladie et agit en conséquence. Il prescrivit des laxatifs, des émollients et du petit lait, d'abord sans résultat appréciable, puis avec succès.

Pour apprécier exactement les progrès de la vision, il mesura la distance minima où l'heure était vue à une montre. Cette distance, d'abord de 28 pouces, fut bientôt de 22. Il proposa alors l'électrothérapie.

« Afin de dissiper l'obstruction des muscles oculaires, j'exprimai, dit-il, le désir de faire passer quelques étincelles électriques sur le canthus des yeux, mais j'en fus empêché par la mère de la malade et je pris congé. »

Rappelé dix jours plus tard avec excuses, il tira quelques étincelles, après avoir préalablement mesuré la distance de la lecture de la montre qui était stationnaire. Peu après, cette distance était seulement de 18 pouces. Il fit alors, pour décongestionner l'œil, une saignée, puis de nouvelles applications électriques, et la distance fut de 13 pouces, puis de 9 pouces; avec quelques lotions d'eau fraîche alcoolisée, la guérison se trouva à peu près complète.

OBSERVATION II. — D. B..., négociant à Londres. Affecté de violente gonorrhée avec bubon, il lui est prescrit, par un médecin en renom, en cas d'infection de virus vénérien, du sublimé dans de l'esprit de vin. Salivation abondante promptement arrêtée par le traitement.

Reprise du sublimé; après un excès de boisson, l'écoulement gonorrhéen s'arrêta brusquement et il se produisit du gonflement généralisé de la face avec ophtalmie et troubles visuels accentués. Les objets ne pouvaient être vus qu'à une certaine distance et très imparfaitement.

Le premier médecin fut congédié et un second consulté, mais sans plus de succès. Sept mois après le début de la maladie, Marat fut appelé; il pratiqua plusieurs saignées et prescrivit des laxatifs, un régime rafraîchissant. Pas de modifications appréciables

durant quinze jours, sauf que les yeux étaient moins douloureux au toucher. La distance visuelle n'était guère diminuée, mais les objets paraissaient plus nets.

Des saignées, des fumigations et des cataplasmes amenèrent une grande amélioration. Enfin, on appliqua l'électricité, des emplâtres stimulants et des lotions oculaires froides. Guérison complète.

OBSERVATION III. — J. P...esq., prit du sublimé dans de l'esprit de vin pour se débarrasser d'une gonorrhée et provoqua de la salivation mercurielle. En cet état, il fit une promenade à cheval et présenta une sorte d'esquinancie; en même temps, la figure s'enfla monstrueusement et les yeux s'enflammèrent. Après un long traitement dans une chambre obscure, la vision aux deux yeux était très diminuée et les objets n'étaient perçus que confusément et à une certaine distance. On appliqua vainement différents remèdes pour établir la vision. Cet état durait depuis deux ans, quand Marat fut appelé à lui donner des soins.

L'amblyopie était plus forte à gauche et il y existait un « tempérament scorbutique ». Malgré tout, avec des émollients, des laxatifs, des saignées, des cataplasmes, un bon régime et l'application de l'électricité, il se produisit en quelques semaines une notable amélioration. L'heure de la montre, qui n'était lue d'abord qu'à 32 pouces, fut perçue à 23 pouces, puis à 16 pouces, enfin à 10 pouces et même à 8 pouces $1/2$. La guérison fut bientôt à peu près complète, sauf du côté de l'œil gauche, qui resta toujours plus faible.

OBSERVATION IV. — « Ce mois d'août dernier, étant à Edimbourg, dit encore Marat, je soignais (en présence de M. Miller, l'ingénieur oculiste) un Américain affligé de cette maladie. Pendant les quelques semaines que je l'eus en traitement, la distance à laquelle il pouvait voir fut réduite de plus d'un tiers. Des affaires me rappelant à Londres, je le laissai entre les mains de M. Miller, avec toutes les indications pour la marche du traitement. J'ai su depuis que le malade n'avait pu rester à Edimbourg assez longtemps pour achever sa guérison. »

.....

Citons encore ce court extrait de l'ouvrage de Marat :
« Mais de même qu'il arriva que les muscles de l'œil ne sont pas tous également engorgés, il arrive souvent aussi que les glandes qui recouvrent le fond de l'orbite participent à cet engorgement. Le globe, plus ou moins comprimé dans une partie que dans l'autre, n'offre plus une circonférence régulière. Les différents points du fond de l'œil n'étant plus tous à égale distance du cristallin, une partie seulement des rayons qui tombent sur la choroïde y rencontre son foyer. L'image est donc tronquée. Voilà pourquoi, dans cette maladie, on ne voit qu'imparfaitement les objets, et encore à une distance déterminée... »

« Cette notion de l'astigmatisme, dit le professeur Truc, mérite d'être soulignée et signalée, car elle se trouve antérieure de plus de vingt ans aux premières indications classiques. » (Th. Young, 1800.)

PIECE E

Lettre adressée par Marat à M. de La Métherie,

*qui aurait rendu compte, dans un sens désagréable,
des « Nouvelles découvertes sur la Lumière » (1).*

Nous y verrons le ton d'extrême courtoisie que Marat savait garder dans la discussion.

J'ai lu, Monsieur, avec un peu de surprise, le compte que vous venés de rendre de mon dernier ouvrage sur la lumière.

Je ne chercherai point à pénétrer les raisons qui vous ont empêchés de prononcer entre Newton et moi relativement aux points d'optique sur lesquels je diffère de ce grand homme, mais j'observerai que craindre de donner comme démontré ce qui est démontré en effet, c'est se récuser soi-même pour juger et que le ton problématique pris pour annoncer de nouvelles découvertes toujours si lentes à se faire jour est peu favorable à la propagation de la vérité.

Vous le savés, Monsieur, depuis un siècle, la plupart des physiiciens répètent machinalement les expériences de Newton sur les couleurs et se traînent péniblement sur ses traces. Que de temps perdu pour les magies de la science ! Encore est-elle plongée dans un cahos d'erreurs. Jaloux de la ramener au vrai, j'ai consacré mes veilles à l'étude des lois de la nature et j'ose croire que mes efforts n'ont pas été sans succès. Trouvés bon qu'écartant tout objet de simple curiosité, je borne mes recherches à l'utile, et que, du moins sur une matière de la plus grande importance, je mette vos lecteurs qui s'occupent d'optique en état d'apprécier mon

(1) Lettre parue dans les *Annales historiques de la Révolution française*.

travail. Il s'agit de la différente réfrangibilité prétendue des rayons hétérogènes, point caractéristique mais erroné du système Newtonien et qui cependant sert de base à la théorie des instruments d'optiques et d'astronomie et de marine. Voici donc en peu de mots à quoi se réduit la discussion de ce point important borné à ses faits capitaux. Dans les principes de Newton, la lumière directe du soleil ou réfléchiée par les corps blancs est toujours décomposée par un milieu quelconque à surfaces inclinées, parce que les rayons hétérogènes sont supposés inégalement réfrangibles. Dans mes principes, la lumière directe du soleil ou réfléchiée par les corps blancs n'est décomposée par aucun milieu parce que les rayons hétérogènes sont tous également réfrangibles. Ces propositions étant diamétralement opposées, il s'agit d'examiner les faits qui leur servent de preuves.

Newton a étayé son système d'expériences compliquées, et dans le nombre il ne s'en trouve qu'une seule qui soit directe. La voici : après avoir disposé verticalement deux bandes de drap, l'une bleue, l'autre rouge, environnées de fils noirs destinés à servir de marques de renseignement, il les éclaira au moyen d'une chandelle, puis il fit tomber sur un objectif de six pieds de foyer les rayons réfléchis et il les reçut sur un papier; or, il prétend que ceux de la bande bleue formèrent une image distincte 18 lignes plus près du verre que ceux de la bande rouge. Mais, pour démontrer que ces images sont distinctes précisément au même point, il n'est besoin que de mieux éclairer l'objet. Les résultats de cette expérience réputée décisive prouvent donc contre l'auteur.

Venons à ces expériences indirectes ou d'induction. Elles se réduisent toutes à celles du spectre, image colorée qu'il nous donne pour celle du soleil, et qu'il croit formée d'images solaires d'égal diamètre et de différentes couleurs superposées, de manière à empêcher un peu les unes sur les autres et séparées en vertu de la différente réfraction de leurs rayons respectifs. Or Newton trouve très bien que si les rayons hétérogènes du faisceau solaire, transmis par un prisme placé convenablement, étaient également réfrangibles ils formèrent toujours un champ acoloré et circulaire. Mais ce phénomène impossible dans le système de la différente

réfrangibilité je le fais voir dans une suite d'expériences absolument neuves et si simples qu'un enfant les répéterait : car dans toutes ces expériences les rayons solaires émergent constamment du prisme aussi acoloré qu'ils le sont à leur incidence.

Ce n'est pas tout; les iris dont est bordée l'image d'un objet blanc ou lumineux ou à travers un prisme peuvent être supprimés sans que l'image de l'objet soit moins nettement terminée que s'il était vu à l'œil nu. Les rayons qui forment ces iris ne viennent donc point de l'objet comme Newton l'établit, ils tombent même tous décomposés sur le prisme puisqu'on peut les intercepter séparément avant leur incidence et cela au moyen d'une simple bandelette de papier.

Il est donc constant que les rayons hétérogènes rassemblés par un verre forment tous foyers en un même point, que les rayons solaires peuvent émerger du prisme parfaitement acolorés et qu'on parvient toujours à supprimer les iris qui bordent l'image d'un objet blanc vu au prisme sans que l'image elle-même soit nullement altérée. Or, développer de pareils faits, ce n'est pas croire ou prétendre démontrer, mais démontrer rigoureusement que les rayons hétérogènes sont tous également réfrangibles. Les opposer au système de la différente réfrangibilité c'est donc en démontrer le faux d'une manière invincible.

PIECE F

Déclaration certifiant qu'il a été offert à Marat un siège
dans une des premières Académies de l'Europe.

*Déclarations de M. le Chevalier de Champ, à l'égard
de M. Marat.*

Du 28 novembre 1783.

Par devant les Conseillers du Roy, notaires à Paris, soussigné.

Fut présent M. Jⁿ Claude de Champ, chevalier seigneur, Comte de Champ et de l'Empire, seigneur de la Fruidière, demeurant à Paris, rue du Cherche-Midi, paroisse Saint-Sulpice.

Lequel a déclaré qu'étant requis par M. Jean-Paul Marat, Docteur en médecine et médecin des gardes du Corps de Monseigneur le Comte d'Artois, frère du Roy, de lui donner acte du dépôt qu'il a fait de se rendre à l'invitation d'une des premières Académies de l'Europe, dont le dit sieur Comte de Champ lui avait fait la proposition, a dit, attesté et certifié qu'en 1781 il fut chargé par une des premières académies de l'Europe de témoigner à M. Marat le désir qu'elle avait de le voir au nombre de ses membres, sans cependant la compromettre en la nommant en cas de refus; que M. Marat, sur cette invitation, avait répondu qu'il était extrêmement sensible aux marques de considérations particulières que lui voulait bien donner l'illustre Compagnie au nom de laquelle il parlait, qu'il la suppliait de ne pas prendre en mauvaise part son refus, mais que, pour conserver une entière liberté, il s'était promis jusqu'alors de n'appartenir à aucune société scientifique. Témoignage que mon dit M. le Comte de Champ atteste et proteste être exactement conforme à la vérité.

Dont acte, fait et passé à Paris, l'an 1783 et le 28 novembre.

(Signé) Le Comte DE CHAMP,
Comte de l'Empire, etc.

(1) Chèvremont, *J.-P. Marat, esprit politique*, t. II, note 12.

PIECE G

Marat électrothérapeute jugé par un anglais ⁽¹⁾

Les *Archives of radiology and electrotherapy*, « the official organ of the British Association of radiology and physiotherapy », de février 1920, nous donne l'histoire de l'électrothérapie par W.-G. Tunel, M. A. M. D. chargé du service de l'électrothérapie à l'infirmerie de l'hôpital Radcliffe, d'Oxford. A l'occasion de la préparation du diplôme d'électrologie et de radiologie médicales, le Docteur Tunel fit une première lecture le 4 février 1920 à la Maison Royale de la Société de Médecine. Le passage suivant en est un extrait :

Jean-Paul Marat (1743-1793), savant, révolutionnaire, oculiste, spécialiste des voies respiratoires et électrologiste, est une des plus intéressantes figures de l'électrothérapie. Cet homme, versé en maintes branches scientifiques, dépensa (vécut) dix ans à Londres, comme praticien; une partie de ce temps à Conduit Street, Soho. Il fréquentait assidûment les réunions des sociétés scientifiques de Londres, et, le 30 juin 1773, étant admis au grade M. D. (docteur en médecine), à Saint-Andrew's. Ce fut pendant son séjour à Londres qu'il publia son opuscule bien connu : *Une enquête sur la nature, la cause et la cure d'une singulière maladie de l'œil*.

Marat ne paraît pas avoir pratiqué l'électrothérapie durant son séjour en Angleterre; mais, peu après son retour en France, il prenait part à une discussion tenue à l'académie de Lyon sur la valeur de l'électricité en médecine. Cette discussion paraît avoir été plutôt acrimonieuse, car les juges, en accordant le prix à l'abbé Bertholon, pour son travail intitulé : *De l'influence de l'électricité de l'atmosphère sur les maladies*, exprimaient leur regret que l'abbé n'ait pas pu être plus courtois à l'égard de son

(1) *Chronique médicale*, 1920, p. 214 (Foveau de Courmelle).

distingué compétiteur, Marat. Bertholon faisait d'extravagantes déclarations sur l'usage de l'électricité dans toutes les maladies, basant ses théories sur le pur empirisme, plutôt que sur la réelle expérience. Il prétendait que toutes les maladies étaient dues soit à un défaut, soit à un excès de fluide électrique. Les premiers cas étaient traités par un bain électrique; les autres, attirant l'excès, du dos de la main du patient chargé électriquement. Une théorie semblable, bien qu'un peu moins absurde, était récemment soutenue en ce pays par un ingénieur électricien, et comme les absurdités du passé, elle ne manquait pas de disciples, même dans le monde médical.

Marat ne voulait rien faire avec un tel non-sens; il montrait définitivement dans quelles maladies l'électricité pouvait être utilisée; il déterminait les méthodes d'applications et définissait les résultats de son action. Marat, en vérité, déclarait hautement, dans son livre sur l'électrothérapie : « On ne trouvera dans cette publication aucune hypothèse, aucune expérience incertaine, aucun principe douteux, aucune conclusion hasardée; c'est sur les faits seuls, uniquement sur des faits simples et constants, que tous mes raisonnements sont basés. » Marat, jusqu'à un certain point, à quelque prix, justifiait cette ambitieuse déclaration, car son travail était certainement basé sur des lignes, des assises bien plus scientifiques que les écrits de ses prédécesseurs, ou même, on peut l'ajouter, avec une égale vérité, que les publications de beaucoup de ses successeurs.

Marat, dans son livre, tout en appréciant la valeur du travail de Franklin, rejette l'idée que l'électricité de l'atmosphère ait quelque effet sur l'économie humaine. Il établit, en l'opposant à l'électricité atmosphérique, que, seule, l'électricité artificielle peut être de quelque utilité. Du bain électrique, il n'obtint que des résultats médiocres. Il étudia les effets des étincelles et des choses électriques, et les appliqua en accord avec la pratique de son temps.

Il conduisit maintes expériences sur les animaux, pour étudier les effets des étincelles. Comme résultat de ses recherches, il concluait que l'urine était le meilleur conducteur de l'électricité dans

le corps humain; puis, dans l'ordre décroissant, la bile, le sang, la lymphe et le fluide synovial.

Marat affirmait que l'électricité était justifiée dans le traitement des tumeurs indolores externes, l'engorgement œdémateux des membres, les éruptions cutanées, les paralysies, l'hémiplégie, le rhumatisme, la sciatique, la colique des peintres (saturnisme), des fondeurs, des émailleurs. Il insiste sur la durée du traitement nécessaire à fixer, qu'il doit y avoir un dosage de l'électricité aussi bien que pour les autres cures thérapeutiques. Une séance doit durer vingt minutes au plus; elle sera répétée trois ou quatre fois par jour. De forts chocs ne doivent jamais être employés; les chocs seront faibles d'abord et pourront être graduellement accrus en durée.

PIECE H

Un article du *Courrier de l'Europe* sur J.-P. Marat.

« *Courrier de l'Europe* » du vendredi 3 mai 1782.

Paris, ce 14 avril.

MONSIEUR,

S'il ne faut mettre au nombre des auteurs originaux que ceux qui, comptant pour rien les recherches des autres, vont eux-mêmes puiser à sa source et savent répandre des flots de lumière sur les sujets les plus obscurs, M. Marat mérite assurément un rang distingué; mais parmi les auteurs qui ont cultivé l'Electricité, cette belle branche de la Physique, s'il faut distinguer ceux qui se sont appliqués à en faire une science exacte, et à lui donner le degré de certitude et d'utilité dont elle est susceptible, M. Marat tient sans doute le premier rang.

Jusqu'à lui, l'Electricité était dans un chaos affreux, ou, pour mieux dire, à peine ébauché; elle n'avait ni ensemble, ni principes, ni lois, toutes ses parties n'étaient pas même connues. Ouvrez les livres publiés sur cette matière, qu'y trouvez-vous ? Beaucoup de conjectures, peu de faits, où plutôt une multitude de faits isolés, d'expériences rentrant les unes dans les autres, d'observations pliées à des hypothèses particulières, d'opinions hasardées, fausses ou triviales; voilà ce qu'ils offrent presque tous; sous ce point de vue, l'étude de l'Electricité était aussi peu utile que dégoûtante.

Après tant d'essais uniformes, il est agréable sans doute de voir paraître une théorie complète aussi solide que lumineuse.

Telle est la théorie renfermée dans le livre des *Recherches phy-*

(1) Chevrement. J.-P. Marat, *Esprit politique*, note n° 43 bis.

siques sur l'Electricité (vol. in-8° de 460 pages, se vend à Paris chez Nyon l'aîné, rue du Jardin).

A part les grandes découvertes qui en sont la base, les principes lumineux qui y sont développés, les nouvelles lois qui y sont établies, les conséquences importantes qui en découlent, cet ouvrage est fait avec tant de méthode, son plan offre de si grandes masses, la liaison des parties en est si intime, l'ordre des matières en est si naturel, le style en est si clair, qu'il doit être regardé comme un livre classique précieux, et à la portée du général des lecteurs.

Parmi le nombre d'articles piquants qu'il renferme, et que les bornes de nos feuilles ne nous permettent pas de faire connaître en détail, nous en indiquerons trois absolument neufs.

Le premier traite de la différence des corps qui peuvent ou ne peuvent pas transmettre la commotion. Le second ramène toutes les répulsions électriques apparentes au principe de l'attraction, et démontre la puissante influence du milieu ambiant sur les corps les moins électrisés. Le troisième fait connaître la place que le fluide électrique, considéré comme agent général, occupe parmi les grands ressorts de la nature.

Les lecteurs en état d'apprécier le travail de l'auteur y verront avec surprise de quelle manière, en remaniant les sujets les plus rebattus, il sait toujours s'ouvrir des routes nouvelles et triompher des difficultés.

Ne terminons pas cette notice sans observer, au sujet de la théorie des météores fulminants, que M. Marat a ramené à leur juste valeur les moyens de se garantir des atteintes de la foudre. Et observons en passant que les *Recherches physiques sur l'Electricité* peuvent être présentées comme un chef-d'œuvre de typographie à ceux qui aiment les belles éditions.

Je suis, etc.

PIECE I

Un article de *l'Ami du Peuple*.

Du vendredi 18 septembre 1789.

O Français ! Peuple libre et frivole, ne présenterez-vous donc jamais les malheurs qui vous menacent, vous endormirez-vous donc toujours sur le bord de l'abîme ?

Grâce au peu de vues de ceux qui tenaient les rênes du gouvernement, à la lâcheté des ennemis de l'Etat, à un concours d'événement inattendus, vous avez rompu vos fers, vous avez les armes à la main. Mais au lieu de poursuivre sans relâche le châtiment des ennemis publics, vous vous êtes livrés au manège des hommes faibles ou corrompus qui s'efforçaient de les soustraire à votre juste vengeance, de les rappeler au milieu de vous et vous avez laissés échapper ces coupables victimes.

Au lieu de sentir que votre indépendance actuelle est l'ouvrage des conjonctures, vous en faites honneur à votre sagesse, à votre courage : la vanité vous aveugle, et dans l'ivresse d'un faux triomphe vous laissez vos perfides ennemis renouer tranquillement les fils de leur trame odieuse.

Au lieu de vous dévouer généreusement à la Patrie, vous avez fait un objet de luxe des minces services que vous lui rendez (1) : vous ne semblez même vous disputer l'honneur que pour achever de la dépouiller.

Au lieu de choisir pour vos chefs des hommes indépendants, distingués par leurs principes, leurs lumières et leurs vertus publi-

(1) N'est-il pas honteux que des citoyens opulents tirent un gros salaire du temps qu'ils donnent à la chose publique et quelquefois à la table; car ils sont fêtés chaque jour aux dépens du pauvre Peuple. Et croira-t-on que plusieurs comités ne veulent pas entendre parler de rendre leurs comptes. Quelques-uns même n'ont pas de registre.

ques, vous vous abandonnez aux premiers venus; vous appelez à des places de confiance des hommes peu versés dans les affaires, des hommes pensionnés par le Prince, des hommes qui ne subissent que ses largesses. Comment de pareils citoyens oseraient-ils élever la voix contre l'injuste autorité d'un maître, ou plutôt, à quel titre compteriez-vous sur leur fidélité ? Le dirai-je ? Vous vous êtes montrés si peu jaloux du choix de vos mandataires que dans vos comités municipaux sont des hommes nourris des maximes de la Robe et de la Cour : mais ce que la postérité refusera de croire, c'est que, dans l'assemblée même de vos Représentants, où l'on ne devrait compter que des sages, se trouvent des hommes qui n'avaient d'autres titres auprès de vous que d'avoir bonne table, et qui, pis est, des hommes peu recommandables par leurs sentiments, des hommes peu honorés par l'opinion publique, des hommes, enfin, qui n'ont échappé à la loi que par un certificat d'imbécillité... O ! siècle ! ô mœurs !

Peuple inconsidéré, livrez-vous à la joie, courez dans les temples, faites retentir les airs de vos chants et fatiguez le ciel de vos actions de grâces pour un bien dont vous ne jouissez pas. Vous n'avez plus de tyrans, mais vous éprouvez encore les effets de la tyrannie; vous n'avez plus de maîtres, mais vous ressentez encore les maux de l'oppression ? Vous ne tenez qu'un phantôme (*sic*) et vous êtes plus loin du bonheur que jamais. Hé, de quoi vous applaudiriez-vous ? d'un bout du royaume à l'autre, l'Etat est en travail et en convulsions; vous êtes dans l'infortune, vos ateliers sont déserts, vos manufactures abandonnées, votre commerce est dans la stagnation, vos Finances sont ruinées, vos troupes sont débandées, vous vivez dans l'anarchie, et, pour surcroît de calamité, c'est en vain que le ciel a eu pitié de vous, c'est en vain qu'ils vous a ouvert les trésors de la fécondité. Vous n'avez échappé aux horreurs de la famine que pour éprouver la disette au sein même de l'abondance (2). Encore si vous touchiez aux termes de vos meaux

(2) On prétexte que la campagne manque de bras pour battre les grains. Quoi ! l'Etat nourrirait une armée de 160.000 hommes, ils vivraient dans l'oisiveté, et faute de bras le Peuple serait prêt à périr de faim ! Après cela qu'on nous dise que le Gouvernement n'a rien de plus à cœur que le bonheur des peuples.

(sic); mais ils ne feront qu'empirer. Les beaux jours fuient avec rapidité; bientôt la rigueur de la saison ajoutera de nouveaux besoins à ceux qui vous consomment : le gain des ouvriers et des maîtres diminuant peu à peu avec la longueur des journées ajoutera à la misère commune; des légions de domestiques, mis sur le pavé, augmenteront la foule des indigents; et l'affreux désespoir poussant au crime les malheureux qui manquent de tout et que la société abandonne, changera la capitale en un repaire de voleurs et d'assassins.

Quel sort vous attend ! les ennemis cruels acharnés à vous perdre ne cessent de vous tendre des pièges : jour et nuit ils s'efforcent de vous entraîner dans tous les désordres, de vous accabler d'inquiétudes et d'alarmes, de vous fatiguer de votre indépendance, de vous faire sentir les maux de l'insubordination, de vous faire regretter l'esclavage et de vous réduire à chercher dans les bras d'un maître le repos, l'abondance et la paix (3).

(3) A juger de l'avenir par le présent, la marche des choses est précisément celle que, sous Charles II, força les Anglais, fatigués de leurs dissensions, de se remettre enfin sous la main d'un despote.

PIECE J

Le démagogue Marat. (Marat fut-il un « vendu » ?)

Et à qui, de grâce, serais-je vendu ? Est-ce à l'Assemblée Nationale contre laquelle je me suis élevé tant de fois, dont j'ai attaqué plusieurs décrets funestes et que j'ai si souvent rappelée à ses devoirs ? Est-ce à la couronne dont j'ai toujours attaqué les odieuses usurpations, les redoutables prérogatives ? Est-ce au Ministère que j'ai toujours donné pour l'éternel ennemi des peuples et dont j'ai dénoncé les membres comme traîtres à la Patrie ? Est-ce aux Princes dont j'ai demandé que le faste scandaleux fut réprimé, les dépenses bornées au simple revenu des apanages et dont je demande que le procès soit fait aux coupables ? Est-ce au Clergé dont je n'ai cessé d'attaquer les débordements, les prétentions ridicules et dont j'ai demandé que les biens fussent restitués aux pauvres ? Est-ce à la Noblesse dont j'ai frondé les injustes prétentions; attaqué les privilèges iniques, dévoilé les perfides desseins ? Est-ce au Parlement dont j'ai révélé les projets ambitieux, les dangereuses maximes, les abus révoltants et dont j'ai demandé la suppression ? Est-ce aux Financiers, aux déprédateurs, aux concussionnaires, aux sangsues de l'Etat, à qui j'ai demandé que la Nation fit rendre gorge ? Est-ce aux capitalistes, aux banquiers, aux agioteurs, que j'ai poursuivis comme des pestes publiques ?

Reste donc le peuple dont j'ai constamment défendu les droits et pour lequel mon zèle n'a point eu de bornes; mais le peuple n'achète personne; et puis, pourquoi m'acheter ? Je lui suis tout acquis : me fera-t-on un crime de m'être donné ?

Depuis de longues années, mes amis, témoins de mon insouciance sur l'avenir et rebutés de me prêcher en vain le soin de ma fortune, me reprochent d'être un animal indécrottable : peut-

être n'ont-ils pas tort, mais ce défaut n'est pas, je crois, celui d'un complaisant prêt à se vendre.

Depuis de longues années, mes voisins, qui voient que je me refusent le nécessaire pour faire construire des instruments de physique, me considèrent comme un original inconcevable : peut-être n'ont-ils pas tort. Mais ce défaut n'est pas, je crois, celui des intrigants qui cherchent à se vendre.

Je n'ai ni place ni pension; jamais je n'en solliciterai et n'en accepterai jamais; aux yeux des sages du siècle, un pareil désintéressement n'est que sottise : soit, mais ce n'est pas là, je pense, le fait d'un ambitieux prêt à se vendre...

Et pour qui me suis-je fait ces nuées de mortels ennemis ? Pour le peuple. Ce pauvre peuple épuisé de misère, toujours vexé, toujours foulé, toujours opprimé et qui n'eut jamais à donner ni place ni pension. Hommes vils qui ne connaissez d'autres passions dans la vie que l'or, ne me demandez pas quel intérêt me pressait.

Si de tous les folliculaires qui se prêtent à me diffamer il en est un seul qui doute encore que ma plume ne soit pas conduite que par mon cœur, qu'il vienne me voir dîner.

Démagogue ! C'est le qualificatif le plus habituellement admis auprès du nom de Marat. Et le sens péjoratif attaché à ce mot nous a poussé à rechercher si Marat fut vraiment un démagogue. Si nous prenons le mot dans son sens grec, de conducteur du peuple, oui, Marat fut un démagogue. L'influence incontestable qu'il eut sur le peuple, influence dont il se glorifiait, et que tous les conventionnels lui ont accordée, nous montre qu'il fut incontestablement durant un an un conducteur de foule.

Mais fut-il le démagogue à la manière de Publius Appius Claudius, l'homme flattant et excitant les bas instincts du peuple pour le conduire plus aisément ? Non, Marat n'a pas été cet homme. Il aime le peuple, veut le diriger, mais ne le flatte pas, bien mieux même, le fustige. Souvent, il semble las de le voir si peu compréhensif :

« Cessons de nous plaindre; les maux cruels qui nous font gémir sont notre ouvrage; les fruits amers de notre dépravation. Qu'attendre d'un peuple d'égoïstes qui n'agissent que par des vues d'intérêt, qui ne consultent que leurs passions, et dont la vanité est l'unique mobile ? Ne nous abusons plus; une nation sans lumière, sans mœurs, sans vertus, n'est pas faite pour la liberté. Elle peut bien rompre un moment ses fers, mais peut-elle éviter de les reprendre ? ... et si elle n'est pas enchaînée par la force, elle le sera infailliblement par la fourbe. » (1).

Une autre fois : « Nous sommes de bonnes gens, nous autres Parisiens à prétentions; nous nous croyons bons patriotes lorsque nous avons bavardé sur les affaires du jour... Immolez-vous donc pour des êtres de cette espèce ! »

Et dans l'*Appel à la nation* : « O Parisiens, vous n'êtes que des enfants qui fermez les yeux sur les malheurs qui vous attendent; l'irréflexion vous tient dans la sécurité, la vanité vous console de tous vos maux. Courez donc les cafés, bavardez sur les papiers nouvelles, rangez-vous autour d'un poêle ou d'une table, racontez vos exploits et portez vos chaînes. »

S'il eût été démagogue, Marat eût flatté les Clubs, alors tout puissants. On a dit que toute la Révolution s'était passée dans ces clubs : Cordeliers, Jacobins, Feuillants, Girondins, qui dirigèrent véritablement la politique de la France et bien souvent furent responsables des mesures violentes. Qu'en pense Marat ?

« Qu'attendre de ces assemblées d'imbéciles qui ne rêvent qu'égalité, qui se vantent d'être frères ? »

Et M. Gottschalk le reconnaît aussi qui écrit : « Ce n'était pas un démocrate. Il aimait les gens du commun comme on aime un enfant égaré, mais ne les respectait pas.. »

(1) Ami du Peuple, n° 9.

PIECE K

Lettre d'Augustin Robespierre à son ami Buissart ⁽¹⁾.

Paris, 15 juillet 1793.

Rien d'extraordinaire ici, les événements fâcheux que nous avons à craindre pour aujourd'hui ne sont point arrivés, il est à espérer que les malveillans ne réussiront point cette fois dans leurs manœuvres. La terreur panique s'empare de beaucoup d'esprits et la foule est considérable chez les boulangers. La mort de Marat sera probablement utile à la République par les circonstances qui l'accompagnent. C'est une cy-devant venue de Caen, à dessein, envoyée par Barbaroux et autres scélérats, adressée d'abord à un membre du côté droit à Paris, à ce fanatique Duperrey qui deux fois tira le sabre dans l'Assemblée et menaça plusieurs fois Marat. Nous l'avons décrétée d'accusation comme complice de l'assassinat. Vous verrez dans les journaux les détails de cette affaire et il ne vous sera pas difficile de juger les hommes auxquels nous avons affaire. Le Ministre de l'Intérieur avoit, à ce qu'il paroît, été désigné au poignard de cette monstrueuse femme qui a fait tomber Marat sous ses coups; Danton, Maximilien, sont encor menacés; une chose remarquable, c'est le moyen dont cette infernale femelle s'est servi pour avoir accès chez notre collègue. Tandis qu'on a dépeint Marat comme un monstre et d'une manière si terrible que toute la France est trompée au point de croire qu'il n'y a point de cannibale comparable à ce citoyen, cette femme implore cependant sa commisération, elle lui écrit : « Il suffit d'être malheureux pour être entendu. » Cette circonstance est bien propre à démaratiser Marat et à faire ouvrir les yeux à ceux qui croient

(1) Michon : Correspondance de Maximilien et Augustin Robespierre (Paris, 1926), p. 174-175.

de bonne foi des hommes sanguinaires. Il faut que vous sachiez que Marat vivoit en spartiate, qu'il ne dépensait rien pour lui et qu'il donnoit tout ce qu'il avoit à ceux qui avoient recours à lui. Il m'a dit plusieurs fois et à mes collègues : « Je n'ai plus de quoi subvenir à la foule malheureuse qui s'adresse à moi, je vous en enverrai quelques-uns », et il l'a fait plusieurs fois.

Jugez de notre situation politique, situation amenée par la calomnie. Des patriotes, ardents mais peu éclairés, sont en ce moment d'accord avec les conspirateurs pour Panthéoniser Marat.

Telles sont les circonstances, que cette proposition peut éterniser les calomnies, que la haine qui semble abandonner un cadavre s'attachera à Marat dans le tombeau et que le système des ennemis de la liberté reprendra avec plus de force que si notre collègue était encore parmi nous. Le plus habile observateur doit s'étonner que l'arme la plus terrible des ennemis de la liberté soit la calomnie, il doit gémir sur l'ignorance et la crédulité d'un peuple qui la méconnaît sans cesse. Une calomnie, quelque absurde qu'elle soit, ne s'efface point, et Paris, qui voit égorger ses plus ardents défenseurs, qui se contente de verser des pleurs sur leur tombe, aura encor à se défendre pendant des siècles contre ses détracteurs, tandis qu'Evreux, Caen, Lyon, Marseille, jouiront d'une gloire presque immortelle parce que ces cités auront pour défenseurs les plus habiles des conjurés, les plus scélérats des hommes.

CONCLUSIONS

ECCE HOMO

Tel est Jean-Paul Marat, docteur en médecine, savant, philosophe, journaliste, révolutionnaire.

Nous avons voulu d'abord, à l'appui de documents exacts, lui rendre ce titre de médecin que d'aucuns lui avaient refusé; montrer qu'il a été plus que le « horseleech », le « doogleech » que Carlyle s'est complu à nous peindre. Les lettres et autres témoignages de son temps feront sans doute disparaître à jamais l'image du « charlatan vendant simples et spécifiques » (Petite biographie raisonnée), du « batteur de tambour essayant de faire acheter au petit peuple toujours crédule des herbes qu'il assurait être des simples de son pays et qu'il métamorphosait en remède universel, lequel remède, venant de lui, ne pouvait être que poison » (Montjoie, *Histoire de la conjuration de Philippe-Egalité*).

Docteur en médecine, il exerça son art avec noblesse; praticien distingué, il eut dans toute la France grande renommée. Célèbre clinicien, il laissa des ouvrages médicaux, sortis de l'ombre ces dernières années, et auxquels on a rendu hommage.

Suivant le goût de l'époque, il fut un encyclopédiste. Il a produit des œuvres philosophiques, sociales, qui furent lues et appréciées.

Et nous pouvons dire avec le Professeur Von Podwysozki : « Cet homme, indiscutablement plein de talent, serait devenu l'un des plus brillants savants dont le nom serait intimement lié à un grand nombre d'inventions scientifiques s'il n'avait pas été pris par le torrent de la Révolution qui emportait tout. »

La Révolution l'a pris, avec toutes les rancunes, toutes les désillusions dont était plein son cœur sensible. Peut-être pouvait-il crier à l'ancienne société :

Je vous aurai chéris en frère,
Vieux Vagabond, je meurs votre ennemi.

Mais nous avons voulu montrer qu'il n'a jamais été poussé dans ses actes révolutionnaires par une basse jalousie scientifique. Ayant des convictions arrêtées, il était, plus que tout autre, préparé à entrer dans la grande tourmente.

Sa vie de journaliste, si plein de talent, sa vie de conventionnel, n'ont pas évolué sous le signe de la démence. On peut, suivant le parti politique auquel on appartient, l'aimer ou le détester, l'admirer ou le haïr : mais rien dans ses faits, dans ses écrits, ne nous donne le droit d'en faire un fou homicide.

Il a été un malade; et cette maladie même a donné lieu aux plus indignes outrages. Les études de MM. Cabanès et Barthélemy ont réfuté le diagnostic de syphilis porté chez lui; celles que notre maître, Monsieur le Professeur Petges, a bien voulu entreprendre pour nous, ont montré que c'est dans la série des « prurigos » qu'il fallait rechercher le mal.

Que si notre essai d'explication psychologique de Jean-Paul Marat, révolutionnaire, n'a pas atteint son but, notre thèse, et c'est là notre plus cher désir, contribuera peut-être à rendre au Docteur Marat, savant, philosophe, la place qu'il mérite.

Quant à l'homme politique peut-être était-il, comme souvent se plaisait à le dire Camille Desmoulins, « de deux siècles au delà du sien ». Ses « prétendues élucubrations » sociales se sont vues mettre en pratique dans un pays nouveau où, sans doute, Jean-Paul aurait été heureux de vivre : l'U. R. S. S.

VU, POUR LE DOYEN :

L'Assesseur,

J. GUYOT.

VU, BON A IMPRIMER :

Le Président,

J. SABRAZES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER .

Bordeaux, le 4 décembre 1933.

Le Recteur de l'Académie,

A. TERRACHER.

ERRATA

- Page 18, ligne 5, *au lieu de* : correspondant national, *lire* : Membre associé.
Page 23, ligne 6, *après* principaux traits, *fermez* les guillemets.
Page 25, ligne 13, *au lieu de* : Caryle, *lire* : Carlyle.
Page 25, ligne 17, *au lieu de* : pronoïaque, *lire* : paranoïaque.
Page 28, ligne 29, *au lieu de* : borné, *lire* : bornée.
Page 34, ligne 10, *au lieu de* : vingt-un, *lire* : vingt et un.
Page 59, ligne 18, *au lieu de* : s'est créée, *lire* : s'est créé.
Page 61, ligne 23, *au lieu de* : 1774, *lire* : 1784.
Page 64, ligne 7, *au lieu de* : écrivain, *lire* : écrivains.
Page 68, ligne 4, *au lieu de* : en devait résulter si le, *lire* : en devait résulter, si le.
Page 69, ligne 21 à ligne 28 : Ne pas guillemeter.
Page 76, ligne 11, *au lieu de* : Henriot, *lire* : Hanriot.
Page 102, ligne 4, *au lieu de* : tant d'avortement, *lire* : tant d'avortements.
Page 103, ligne 30, *au lieu de* : ses œuvres, *lire* : ces œuvres.
Page 109, lignes 4 et 5, *au lieu de* : au sarcasme, *lire* : aux sarcasmes.
Page 111, ligne 24, *au lieu de* : ses tribulations, *lire* : ces tribulations.
Page 116, note 26, 3^e ligne, *au lieu de* : on peut enfin rapprocher, *lire* : on peut, en effet, rapprocher.
Page 174, Mémoires 5, *au lieu de* : Mémoires inédits de Petros, *lire* : Mémoires inédits de Petion.
Page 174, mémoire 3, *au lieu de* : Brisot, *lire* : Brissot.

BIBLIOGRAPHIE

A. — Œuvres de J.-P. Marat.

EDITIONS ORIGINALES

1. Essay on the Human Soul. (Londres, 1772.) *Imprimé sans nom d'auteur.*
2. A Philosophical Essay on Man, Being an Attempt to Investigate the Principales and Laws of the Reciprocal Influence of the Soul on the Body. (2 vol. en 1, Londres, 1773.)
3. The Chains of Slavery, à Work Wherein the Clandestine and Villainous Attempts of Princes to Ruin Liberty Are Pointed out, and the Dreadful Scenes of Despotism Disclosed, to Wich Is Prefixed an Adress to rhe Electors of Great Britain, in order to Draw Their Timely Attention to the Choixz of Prosper Representatives in the Next Parlement. (Londres, 1774.)
4. De l'homme ou des principes et des lois et de l'influence de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme. (3 vol., Amsterdam, 1775-1776.) *C'est l'édition française du n° 2.*
5. Découvertes de M. Marat, Docteur de Médecine et Médecin des Gardes du corps de Monseigneur le Comte d'Artois, sur le feu, l'électricité et la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui viennent d'être vérifiées par MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences. (Paris, 1779.)
6. Recherches physiques sur le feu, par M. Marat, Docteur en Médecine des Gardes du Corps de Monseigneur le Comte d'Artois. (Paris, 1780.)
7. Découvertes de M. Marat (Docteur en Médecine de Monseigneur le Comte d'Artois), sur la lumière, constatées par une suite d'expériences nouvelles qui ont été faites un très grand nombre de fois sous les yeux de MM. les Commissaires de l'Académie des Sciences. (Londres et Paris, 1780.)

8. Recherches physiques sur l'électricité. (*Paris*, 1782.)
9. Mémoire sur l'électricité médicale, couronné le 6 août 1783
par l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et
Arts de Rouen (*Paris*, 1784.)
10. Notions élémentaires d'optique. (*Paris*, 1784.)
11. Observations de M. l'Amateur Avec à M. l'Abbé Sans sur la
nécessité indispensable d'avoir une théorie solide et
lumineuse avant d'ouvrir boutique d'Electricité médicale.
En réponse à la lettre de M. l'Abbé Sans à M. Marat sur
l'Electricité positive et négative, publiée dans le n° 16 de
l'Année littéraire. (*Paris*, 1785.)
12. Optique de Newton, traduction nouvelle faite par M^{xxx} sur
la dernière édition originale Ornée de vingt-et-une Plan-
ches et approuvée par l'Académie royale des Sciences;
Dédiée au Roi par M. Beauzée, Editeur de cet Ouvrage,
l'un des Quarante de l'Académie Française; de l'Acadé-
mie *Della Crusca*; des Académies royales de Rouen, de
Metz et d'Arras; Professeur émérite de l'Ecole royale
militaire et Secrétaire-Interprète de Monseigneur le
Comte d'Artois. (*Paris*, 1787.)
13. Œuvres de M. Marat (*Paris*, 1788). Elles comprennent les
Mémoires académiques, ou nouvelles découvertes sur la
lumière relatives aux points les plus importants de l'op-
tique (p. 1 à 114); Mémoire sur la prétendue réfrangi-
bilité des Rayons hétérogènes (p. 115-150); Mémoire sur
l'explication de l'Arc-en-Ciel donnée par Newton : en-
voyé au Concours ouvert par la Société Royale des
Sciences de Montpellier en octobre 1786 (p. 151-250) et
Mémoire sur les vraies causes des couleurs que présen-
tent les lames de verre, les bulles d'eau de savon et au-
tres matières diaphanes extrêmement minces. Ouvrage
qui a remporté le Prix de l'Académie des Sciences, Bel-
les-Lettres et Arts de Rouen le 2 Août 1786.
14. Offrande à la Patrie ou discours au Tiers-Etat de France.
(*Paris*, 1789.)

15. L'Offrande à la Patrie (*supplément*) ou discours au Tiers-Etat de France sur le plan d'opération que ses députés aux Etats généraux doivent se proposer; sur les vices du gouvernement d'où résulte le malheur public; sur la lettre de convocation et sur le règlement qui y est annexé. (Paris, 1789.)
16. Le Moniteur Patriote, n° 1 (11 août 1789.)
17. La Constitution ou Projet de Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, suivi d'un plan de constitution juste, sage et libre par l'auteur de l'Offrande à la Patrie. (Paris, 1789.)
18. L'Ami du peuple commença par un prospectus paru au début de septembre 1789. Son titre était : Publiciste parisien, journal politique libre et impartial, par une Société de Patriotes et rédigé par M. Marat, auteur de l'Offrande à la Patrie, du Moniteur et du Plan de Constitution, etc. Il continua sous ce nom du 12 au 16 septembre 1789 quand il prit le titre de l'Ami du Peuple ou le Publiciste parisien, etc. Comme L'Ami du Peuple, il fut publié avec de fréquentes interruptions et quelques suppléments jusqu'au n° 685 du 21 septembre 1792. Le 25 septembre parut la première publication du :
19. Journal de la République, par Marat, l'Ami du Peuple, Député à la Convention nationale. Il continua sous ce nom jusqu'à ce que la Convention décrétât qu'aucun député ne pourrait être à la fois journaliste et représentant du peuple. En conséquence, à partir du n° 144 du 14 mars 1793, Marat appela son journal tantôt : Le Publiciste de la République Française et tantôt Observations à mes Commettans. Avec le n° 164 le titre devint définitivement :
20. Le Publiciste de la République française par Marat, l'Ami du Peuple, député à la Convention, auteur de plusieurs ouvrages politiques. Sous ce titre, il dura jusqu'au n° 242 du 14 juillet 1793, lendemain de l'assassinat de l'auteur.

21. Lettre de Marat, ami du Peuple, à M. Joly, avocat aux Conseils, membre et secrétaire de l'Assemblée Générale des Représentants de la Commune et l'un des soixante Administrateurs de la Municipalité. (*Paris*, 1789.)
22. Dénonciation faite au Tribunal du Public par M. Marat l'Ami du Peuple, contre M. Necker, premier Ministre des Finances. (*Paris*, 1789.)
23. Appel à la Nation par J.-P. Marat, l'Ami du Peuple, citoyen du District des Cordeliers et auteur de plusieurs ouvrages patriotiques. (*Londres*, 1790.)
24. Lettre de M. Marat, l'Ami du Peuple, contenant quelques réflexions sur l'ordre judiciaire. (*Londres*, 1790.)
25. Nouvelle dénonciation de M. Marat, l'Ami du Peuple, contre M. Necker, premier ministre des Finances, ou Supplément à la Dénonciation d'un citoyen contre un agent de l'autorité. (*Londres*, 1790.)
26. Le Junius français, journal politique, nos 1 à 13, 2 juin 1790 au 24 juin 1790. Le quatrième numéro et les suivants parurent sous le nom de : Le Junius Français, journal politique par Marat, auteur de l'Ami du Peuple.
27. Lettre de M. Marat, l'Ami du Peuple, à M. le Président de l'Assemblée nationale. (*Paris*, 1790.) *Appel pour demander assistance contre ceux qui avaient usurpé son nom et son journal pendant qu'il était en Angleterre.*
28. Plan de législation criminelle, ouvrage dans lequel on traite des délits et des peines, de la force des preuves et des présomptions, et de la manière d'acquérir ces preuves et ces présomptions durant l'instruction de la procédure, de manière à ne blesser ni la justice, ni la liberté, et à concilier la douceur avec la certitude des châtimens, et l'humanité avec la sûreté de la société civile. (*Paris*, 1790.)
29. C'en est fait de nous. (*Paris*, 26 juill. 1790.)
30. On nous endort, prenons-y garde. (*Paris*, 9 août 1790.)
31. C'est un beau rêve. Gare au réveil. (*Paris*, 26 août 1790.)
32. L'Affreux Réveil. (*Paris*, 30 août 1790.)

33. Relation fidèle des malheureuses affaires de Nancy. (*Paris, 12 sept. 1790.*)
34. Relation authentique de ce qui s'est passé à Nancy adressée aux députés du Régiment du Roi à l'Assemblée nationale par leurs camarades. (*Paris, 18 sept. 1790.*)
35. Les Charlatans modernes ou lettres sur le Charlatanisme Académique, publiées par M. Marat, l'Ami du Peuple. (*Paris, 1791.*)
36. Lettre de l'Ami du Peuple aux fédérés des Quatre-vingt-trois départements. (*Paris, 9 août 1792.*) *C'est un appel au peuple de France pour le décider à emprisonner la famille royale.*
37. Marat, l'Ami du Peuple, à ses concitoyens les électeurs. (*Paris, sept. 1792.*) *Réplique aux attaques de ses adversaires.*
38. Opinions de Marat, l'Ami du Peuple, Député à la Convention nationale, sur le jugement de l'ex-monarque, imprimées par ordre de la Convention. (*Paris, 1792.*)
39. Discours de Marat, l'Ami du Peuple, sur la défense de Louis XVI, la conduite à tenir par la Convention et la marche alarmante que la faction royaliste s'efforce de lui faire dans le jugement du tyran détrôné. (*Paris, 1792.*)
40. Les chaînes de l'Esclavage, ouvrage destiné à développer les noirs attentats des princes contre les peuples; les ressorts secrets, les ruses, les menées, les artifices, les coups d'Etat qu'ils employent pour détruire la liberté; les scènes sanglantes qui accompagnent le despotisme. (*Paris, l'an premier de la République, 1793.*)
41. Profession de Foi de Marat, l'Ami du Peuple, député à la Convention, adressée au peuple français en général et à ses commettans en particulier. (*Paris, mars 1793.*)
42. Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité séante aux ci-devant Jacobins, Saint Honoré, à Paris. Lettre de Marat aux Jacobins. (*Paris, avril 1793.*) *Renferme une lettre de Marat (15 avril 1793) où il leur demande leur*

protection et leur appui, et une autre (19 avril 1793) qui contient ses lettres du 17 avril à la Convention, où il dénonçait les Girondins.

43. Société des Amis de la Liberté et de l'Egalité séante aux ci-devant Jacobins. (Paris, 21 juin 1793.) C'est la dernière lettre de Marat aux Jacobins imprimée par ordre de la Société. Il y explique son attitude à l'égard de la dictature.

ŒUVRES POSTHUMES DE J.-P. MARAT

1. Un Roman de cœur, par Marat, l'Ami du Peuple, publié pour la première fois en entier d'après le manuscrit autographe et précédé d'une notice littéraire par le bibliophile Jacob. Paris, 1848.
2. Polish Letters by Jean-Paul Marat, translated from the original unpublished manuscript, issued by the Bibliophile society for members only. 2 vol., Boston, 1904.
3. Eloge de Montesquieu, présenté à l'Académie de Bordeaux, le 28 mars 1785, par J.-P. Marat, publié avec une introduction par Arthur de Brezet. Libourne, 1887.

B. — Correspondance de J.-P. Marat.

VELLAY. — La correspondance de Marat. Paris, 1908.

— Supplément à la correspondance de Marat. Extrait de la *Revue de la Révolution française*, janv.-mars 1910, p. 81-95; avril-juin, p. 219-235.

C. — Articles de Revues.

Annales historiques de la Révolution française.

ARNESCU. — Jean-Paul Marat. *Med. Rev. Bergen*, 46, 352-372, aug. 1929.

BAX (B.). — Jean-Paul Marat, the people's friend. 2^e éd., 12°, London, 1901.

- BURR (W.). — Jean-Paul Marat physician revolutionist paranoïac.
ann. Med. Hist. New-York, 1919, 11, 248-261.
- COHN (M.). — Jean-Paul Marat. Ein Beitrag zur Lösung des von ihm Gebotenen Problems Charakters und seiner Krankheit. *Ztschr. f. Psychoth. u. med. Psychol. Stuttgart*, 1920, VIII, 35.
- DELAUNAY (P.). — Marat cypridologiste. *France. méd.*, Paris, 1912, LIX, 247.
- DIDELOT (L.). — Marat physicien. *Arch. de l'anthrop. crim. Paris*, 1893, VIII, 360-372.
- FOVEAU DE COURMELLES. — Marat, électrothérapeute. *Chron. méd.*, Paris, 1902, IX, 456-478.
- Marat électrothérapeute. *Presse médicale*, 37, 936-937, 17 juill. 1929.
- HART (B.-J.). — A new estimate of Marat. *Med Life*, New-York, 1924, XXXI, 291-306.
- MEYER (M.). — Labyrinth in osteo-genesis imperfecta congenita. *Beitr. z. anat. Physiol. Path. U.*, the rap. d. Ohres, 28, 357-368, janv. 1931.
- MULLEN (J. A.). — The french revolutionist; Jean-Paul Marat as a physician and physiscist, *Texas M. J. Austin*, 1896-7, XII, 598.
- OLIVIER (J.). — La famille Marat. *Chron. méd.*, 33, 355, Deca 1926.
- La famille de Marat. *Chron. méd.*, 33, 355, 1926; 34, 1-35, 1927.
- PODWYSSOWSKOE (W.). — Neue Dokumente zur Beurterlung der Personlichkeit des Bekonnten Terroristen Dr. Marat. *Berl. Klin. Wochenschr.*, 1909, XLVI, 425.
- RIQUEZ (A.). — Le docteur Marat, 1743-1793, son système physiologique. 8, Paris, 1908.
- SCARLETT (S. P.). — Marat Jean-Paul, physician as revolutionist. *Ann. M. Hist.*, 2, 71-79, janv. 1930.
- STEPHENS (H. M.). — Marat, oculiste. *Chron. méd.*, Paris, 1899, V, 487-492.
- TRUC (H.). — Les évadés de la médecine : Marat oculiste. *Chron. méd.*, Paris, 1911, XVIII, 65-72.

- VADON. — Marat médecin. *J. de méd. de Paris*, 1907, 2 s., XIX, 419-429.
- WEBER (M.). — Ueber experimentelle Osteo-dystrophia. *Acta otolaryng.*, 17, 19-36, 1932.
- ZELINSKI (W. F. Von). — Jean-Paul Marat M. D. Physician, scientist revolutionist sketch of a little known period of activity of this celebrated character. *Am. J. Clin. M.*, Chicago, 1922, XXXIX, 13, 109.
- B... (A.). — Marat physicien. *Rev. scient.*, Paris, 1899, 4^e s., XI, 719.
- X.... — Marat's brother. *Brit. M. J.*, London, 1892, I, 673.
- X.... — Marat oculiste; deux lettres de Marat inédites en France. *Chron. méd.*, Paris, 1910, XVII, 353-356.
- Progrès médical*, 19 nov. 1892.
- Chronique médicale*, 1^{er} janv. 1904.
- Union médicale*, 13 mars 1893.
- CABANÈS. — Cabinet secret, 3^e série.

D. — Mémoires.

1. BARBAROUX. — Mémoires. 3^e éd., Paris, 1827.
2. BARRAS. — Mémoires de Barras, membre du Directoire, publiés, avec une introduction générale, des préfaces et des appendices, par Georges Duruy. Paris, 1895.
3. BRISOT. — Mémoires de Brissot, membre de l'Assemblée législative et de la Convention nationale, sur les contemporains et la Révolution française, publiés par son fils avec des notes et éclaircissements historiques, par M. F. de Montral. 4 vol., Paris, 1830.
- FABRE D'ÉGLANTINE. — Portrait de Marat. Paris, an II de la République.
5. Mémoires inédits de Pettois, et mémoires de Buzot et de Barbaroux, accompagnés de notes inédites de Buzot et de nombreux documents inédits sur Barbaroux, Buzot, Brissot, etc., précédés d'une introduction par C. A. Dauban. Paris, 1866.

ROLAND DE LA PLATRIÈRE (Mme). — Appel à l'impartiale postérité.
1 vol. Paris, 1795.

E. — Histoire générale.

1. DESMOULIN (Camille). — Révolution de France et de Brabant.
104 numéros en 8 volumes, Paris, 1789-1791.
2. PRUDHOMME. — Révolutions de Paris, 225 numéros en 17 volumes, Paris, 1789-1794.
3. *Traité d'histoire de la Révolution française :*
MICHELET, 7 vol., Paris, 1847-1853.
QUINET, 2 vol., 6^e éd., Paris, 1869.
BLANC, 12 vol., Paris, 1847-1862.
TAINE, 3 vol., Paris, 1878-1885.
CARLYLE, 3 vol., Londres, 1867-1869.
AULARD, Histoire politique de la Révolution française,
Paris, 1901.
4. ESQUIROS. — Histoire des Montagnards. 2 vol., Paris, 1847.
5. HATIN. — Histoire politique et littéraire de la presse en France.
8 vol., Paris, 1859-1867, t. VI.
6. JAURÈS. — Histoire socialiste, 1789-1900. 13 vol., Paris, 1900-1909.
7. LAMARTINE. — Histoire des Girondins. 4 vol., Paris, 1858.
8. MORTIMER-TERNAUX. — Histoire de la terreur, 1792-1794. 8 vol.,
Paris, 1862-1881.
9. MATHIEZ. — La Révolution française. 3 vol. parus.
10. STEPHENS. — The French Revolution. 2 vol., New-York, 1886-1891.

F. — Biographies.

1. BOUGEART (Alfred). — Marat, l'Ami du peuple. 2 vol., Paris, 1865.
2. BAX. — Jean-Paul Marat, the People's friend. Boston, 1901.
3. CABANÈS. — Marat inconnu. 2^e éd., Paris, 1911.

4. CHÈVREMONT. — J.-P. Marat esprit politique, accompagné de sa vie scientifique, politique et privée. 2 vol., Paris, 1880.
 5. — Marat, index du bibliophile et de l'amateur de peintures et gravures. Paris, 1896.
 6. GOTTSCHALK. — The tragedy of Marat. Girard, Kansas, 1923.
 7. — Jean-Paul Marat, l'Ami du Peuple. Payot, édit., Paris, 1926.
 8. HERRIOT. — Dans la Forêt normande. Hachette, Paris.
 9. WALTER. — Marat. Albin Michel, édit., Paris, 1933.
-

TABLE DES MATIERES

	Pages
INTRODUCTION	23
CHAPITRE PREMIER. — La vie de Jean-Paul Marat (1743-1793)	31
I. — <i>Premières années</i> (1743-1763)	33
II. — <i>Marat en Angleterre</i> (1763-1776)	41
III. — <i>A l'apogée de la renommée médicale et scientifique.</i> <i>Marat médecin parisien</i> (1776-1784)	51
IV. — <i>Veille de tourmente</i> (1784-1788)	60
V. — <i>Marat révolutionnaire</i> (1789-1793)	64
CHAPITRE II. — La maladie de Marat	80
CHAPITRE III. — La psychologie de Marat	91
I. — <i>La sensibilité chez Marat</i>	94
II. — <i>Le « Marat » de Taine</i>	101
Le délire ambitieux	101
La manie de la persécution	110
La folie homicide	113
CHAPITRE IV. — De quelques pièces justificatives	123
Lettres tendant à prouver combien était grande à Paris la réputation de Marat, docteur en médecine	130
Marat anatomiste et vivisecteur	132
Lettres oculistiques de Marat	135
Lettre adressée par Marat à M. de la Métherie	143
Déclaration certifiant qu'il a été offert à Marat un siège dans une des premières Académies de l'Europe	146
Marat électrothérapeute jugé par un anglais	147
Un article du <i>Courrier de l'Europe</i> sur J.-P. Marat	150
Un article de l' <i>Ami du Peuple</i>	152
Le démagogue Marat (Marat fut-il un « vendu » ?)	155
Lettre d'Augustin Robespierre à son ami Buissart	158

	Pages
CONCLUSIONS	161
BIBLIOGRAPHIE	165
A. — <i>Œuvres de J.-P. Marat</i>	167
B. — <i>Correspondance de J.-P. Marat</i>	172
C. — <i>Articles de revues</i>	172
D. — <i>Mémoires</i>	174
E. — <i>Histoire générale</i>	175
F. — <i>Biographies</i>	175

